ASTORIA

TOME II

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, N° 9

2

ASTORIA

VOYAGES

AU DELA

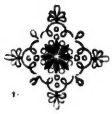
DES MONTAGNES ROCHEUSES

PAR WASHINGTON IRVING

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR P. N. GROLIER

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION



A PARIS

CHEZ A. ALLOUARD, LIBRAIRE

SUCCESSEUR DE P. DUFART ET DE G^D WARÉE

QUAI VOLTAIRE, N. 21

1843

F880
I713
1843
v.2

291593

Abond
d'He
mel

M.
jours
rivièr
la riv
extern
tités d
tour d
mome
sion d
rassés
ou pa
indivi
saires,
tout l

ASTORIA.

CHAPITRE XXX.

Abondance de gibier. — Chasseurs Shoshonies. — Rivière d'Hoback. — Rivière Enragée. — Campement près des Mamelons-Pilotes. — Délibérations.

M. Hunt et ses compagnons passèrent cinq jours dans les vertes prairies arrosées par la petite rivière, fraîche et claire, qui allait se perdre dans la rivière Espagnole. Tandis que les chasseurs exterminaient les bisons et rapportaient des quantités de viande, les Voyageurs s'occupaient autour des feux à la faire bouillir ou rôtir pour le moment présent, ou à la faire sécher pour la provision du voyage ; les chevaux de somme, débarrassés de leurs fardeaux, se roulaient sur l'herbe, ou paissaient en liberté les gras pâturages ; les individus dont les services n'étaient pas nécessaires, s'abandonnaient aux douceurs du repos : tout le camp, enfin, présentait ce spectacle de

réjouissances grossières, de laisser-aller mêlé d'activité, qui caractérise une halte dans un pays abondant en gibier.

Dans une de leurs excursions, quelques-uns des hommes ayant rencontré une petite troupe d'Indiens qui s'enfuit à leur approche, rapportèrent immédiatement au camp cette nouvelle. Aussitôt M. Hunt et quatre autres sautèrent sur leurs chevaux, et sortirent pour faire une reconnaissance. Après avoir trotté pendant près de trois lieues, ils arrivèrent à l'entrée d'une petite vallée entourée de hauteurs escarpées. Des bisons la parcouraient en galopant, poursuivis par les flèches d'une troupe de cavaliers sauvages. L'apparition de M. Hunt et de ses compagnons termina brusquement le conflit. Les bisons s'échappèrent d'un côté, tandis que les Indiens, employant vigoureusement le fouet, s'enfuirent dans une autre direction, de toute la vitesse de leurs chevaux. M. Hunt leur donna la chasse, et il s'ensuivit une course furieuse, quoique de peu de durée. Deux jeunes Indiens, qui n'étaient que médiocrement montés, furent bientôt rejoints. Ils étaient horriblement effrayés, et se regardaient évidemment comme perdus. Par degrés, leurs craintes furent apaisées par de bons traitements, mais ils continuaient à considérer les étrangers avec un mélange d'étonnement et de

respect, car c'était la première fois de leur vie qu'ils voyaient des hommes blancs.

Ils appartenaient à une troupe de Serpents qui avaient traversé les montagnes, comme c'est leur usage en automne, afin de se procurer pour l'hiver une provision de viande de bison. Une fois persuadés des intentions pacifiques de M. Hunt et de ses compagnons, ils les conduisirent volontiers à leur camp, qui était assis dans une étroite vallée, sur le bord d'une rivière. Les tentes étaient en peaux préparées ; quelques-unes peintes d'une manière fantastique. Des chevaux paissaient à l'entour. L'approche de la petite troupe de M. Hunt causa une alarme passagère dans le camp, ces pauvres Indiens étant toujours sur le qui-vive, à cause de leurs implacables ennemis. Cependant, aussitôt qu'ils eurent reconnu le costume et le teint de leurs visiteurs, leurs appréhensions se changèrent en joie ; car quelques-uns d'entre eux ayant trafiqué avec des blancs, savaient qu'ils étaient justes et qu'ils possédaient des objets d'une singulière valeur. Ils les reçurent donc avec empressement dans leurs tentes, placèrent de la nourriture devant eux, et les traitèrent, enfin, le mieux qu'ils purent.

Ils avaient été heureux dans leur chasse, et leur camp était rempli de chair de bison salée, tous morceaux choisis et extrêmement gras. M. Hunt

leur en acheta assez pour compléter la charge de tous les chevaux de la caravane, excepté ceux qui étaient réservés pour les Partners et pour la femme de Pierre Dorion. Il trouva aussi plusieurs peaux de castor, qu'il leur paya libéralement pour les engager à en recueillir d'autres; enfin, il les informa que quelques hommes de sa troupe se proposaient de vivre dans les Montagnes, et de trafiquer avec les chasseurs Indiens pour des pelleteries. Les pauvres Serpents comprirent promptement les avantages qu'ils en retireraient, et promirent de mettre tous leurs soins à rassembler des peaux de castor, pour des échanges futurs.

Se trouvant alors bien approvisionné, M. Hunt leva son camp, le 24 septembre, et continua sa route vers l'ouest. Une marche de cinq lieues, par-dessus une ligne de hauteurs, l'amena à une petite rivière, large d'une cinquantaine de pieds. Hoback, l'un des guides, qui avait trappé dans le voisinage quand il était au service de M. Henry, la reconnut pour un des affluents de la Colombia. Nos voyageurs la saluèrent avec délices, car c'était le premier cours d'eau tendant vers leur but, qu'ils eussent rencontré. Pendant deux jours, ils la suivirent, et la virent s'augmenter peu à peu, par les contributions de nombreux ruisseaux. Comme elle s'égarait parmi des rochers et

des précipices, on était fréquemment obligé de la traverser, et sa rapidité était si grande qu'on risquait d'être entraîné par le courant. Quelquefois, les berges s'avançaient tellement sur la rivière, qu'on était forcé de gravir leurs rapides promontoires, ou de suivre, le long de leur base, un rebord à peine assez large pour poser le pied. Les chevaux firent de dangereuses chutes dans ces passages. L'un d'eux roula dans la rivière, avec sa charge, d'une hauteur de près de 200 pieds, mais sans se blesser. A la fin on sortit de ces épouvantables défilés, et l'on continua à marcher pendant plusieurs milles le long de la rivière d'Hoback. Elle se joignait bientôt avec une autre rivière plus grande et plus rapide. Leurs eaux réunies roulaient à travers la vallée, avec une vitesse et une turbulence qui leur avaient fait donner le nom de rivière Enragée (Mad river). Nos voyageurs campèrent au confluent. Ils avaient obtenu un point important dans leur pénible voyage, car, à peu de milles de leur camp, s'élevaient les trois pics neigeux appelés les Mamelons-Pilotes, ces grands phares de la Colombia, sur lesquels ils avaient dirigé leur course à travers ces déserts montueux. A leurs pieds passait la rivière Enragée, dont le courant rapide était capable de porter des canots, et pouvait peut-être transporter la caravane jusqu'au cours

principal de la Colombia. Les Voyageurs canadiens se réjouissaient à l'idée de s'élancer de nouveau sur leur élément favori, d'échanger leurs chevaux contre des barques, et de glisser sur les ondes légères, au lieu de gravir péniblement les montagnes. D'autres membres de la caravane, quoique inexpérimentés dans cette manière de voyager, croyaient aussi approcher du terme de leurs fatigues. Ayant surmonté les difficultés principales de cette grande barrière rocheuse, ils se flattaient que le reste de leur voyage s'accomplirait avec facilité; car ils se doutaient peu des fatigues et des périls qu'ils auraient à subir, sur l'eau comme sur la terre, dans l'effroyable désert qui se trouvait encore entre eux et les côtes de l'Océan Pacifique.

CHAPITRE XXXI.

Voyagera-t-on par eau ou par terre? — Construction de canots. — Explorateurs. — Trappeurs détachés. — Visite de deux Serpents. — On abandonne la rivière Enragée. — On arrive au fort Henry. — On détache, pour trapper, Robinson, Hoback et Rizner. — M. Miller se décide à les accompagner. — Leur départ.

Sur les bords de la rivière Enragée M. Hunt tint conseil avec les autres Partners, relativement à leurs mouvements futurs. Le caractère irrégulier et impétueux du courant de cette rivière lui faisait penser qu'elle pouvait être obstruée, plus bas, par des obstacles capables d'en rendre la navigation lente et périlleuse, sinon impraticable. Les chasseurs, qui avaient servi de guides jusqu'en cet endroit, ne savaient pas quelle était plus loin la nature de la rivière; quels rochers, quels bancs de sable, quels rapides, pouvaient l'embarrasser; à travers quelles montagnes ou quels déserts elle pouvait se diriger. Fallait-il donc abandonner les chevaux en cet endroit, et se lancer dans des barques fragiles, sur cette rivière sauvage et inconnue? Ou bien fallait-il continuer le voyage par la route de terre, plus lente, plus fatigante, mais peut-être plus sûre?

Les voix, comme on pouvait s'y attendre, furent presque toutes pour qu'on s'embarquât ; en effet, dans les situations difficiles, les hommes croient toujours gagner au changement. Il s'agissait alors de trouver du bois d'une grosseur suffisante pour construire des canots, car dans ces régions montueuses il n'y a que des arbres rabougris. C'étaient des pins, des cèdres, des trembles, des aubépines, des sorbiers, et une petite espèce de cotonnier dont les feuilles ressemblent à celles du saule. Il y avait aussi une espèce de grands sapins, mais tellement remplis de nœuds, qu'ils auraient ébréché les haches. Après avoir cherché longtemps, on trouva, en aval, sur la rivière, un endroit où croissaient des bois d'une plus grande taille. Le camp y fut transporté.

Les hommes se mirent alors à abattre les arbres, et les échos des montagnes répétèrent pour la première fois le bruit des haches. Tandis qu'on faisait ainsi les préparatifs nécessaires pour descendre la rivière, M. Hunt, qui doutait encore qu'elle fût navigable, envoya John Reed, le Clerc, John Day, le chasseur, et Pierre Dorion, l'interprète, avec ordre de marcher le long de ses bords pendant quelques jours, et d'observer son cours et son régime.

Après leur départ, M. Hunt s'occupa d'un autre objet important. Il était arrivé près des sources

de la Colombia, l'un des points principaux embrassés par l'entreprise de M. Astor. Ces cours d'eaux supérieurs, qui n'avaient point encore été dépeuplés par les trappeurs blancs, étaient regardés comme abondants en castors; et en effet les nombreuses pistes de ces animaux qu'on avait rencontrées, en cherchant du bois de construction, témoignaient que la contrée était favorable pour trapper. Il convenait donc de commencer à détacher, en cet endroit, ces couples de hardis chasseurs, qui se séparent des caravanes marchandes, au centre même du désert.

Les hommes qu'on abandonna ainsi étaient Alexandre Carson, Louis Saint-Michel, Pierre Detayé et Pierre Delaunay. Les trappeurs vont généralement par paire, afin de pouvoir s'assister et se protéger mutuellement, dans leurs occupations pénibles et solitaires. Carson et Saint-Michel formaient donc un couple; Detayé et Delaunay un autre. Bien approvisionnés de trappes, d'armes, de munitions, de chevaux, et de toutes les autres choses nécessaires, ils devaient s'occuper à trapper pendant quelques mois, sur la partie supérieure de la rivière Enragée, et parmi les torrents environnants. Après avoir rassemblé une quantité suffisante de pelleteries, ils devaient les empaqueter sur leurs chevaux, et se diriger de leur mieux vers l'embouchure de la Colombia,

ou vers un des postes intermédiaires qui pourraient être établis par la Compagnie. Pour ceux qui ne sont pas initiés à la vie des trappeurs, ces croisades solitaires dans des déserts inconnus semblent équivaloir à être abandonné dans une chaloupe, au milieu de l'Océan. Cependant nos aventuriers prirent congé de leurs camarades, et partirent pour leurs destinations respectives, avec des physionomies joyeuses et des courages inébranlables.

Le lecteur aura une preuve suffisante des périls qui environnent les trappeurs solitaires, quand il rencontrera, dans la suite de cet ouvrage, le récit des cruelles aventures de ces pauvres gens, pendant leur sauvage pérégrination.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient partis, lorsque deux Indiens serpents arrivèrent. Quand ils virent que les étrangers fabriquaient des canots, ils secouèrent la tête, et donnèrent à entendre que la rivière n'était pas navigable. Leurs observations furent d'abord ridiculisées par quelques-uns de la troupe, qui étaient obstinément décidés à s'embarquer. Mais elles furent confirmées bientôt par les explorateurs, qui revinrent après plusieurs journées d'absence. Pendant deux jours ils avaient suivi, avec beaucoup de difficultés, le bord de la rivière, et avaient trouvé qu'elle était étroite, turbulente, coupée par de nombreux

rapides et renfermée dans un canal de rochers escarpés. Du sommet d'un de ceux-ci, ils avaient pu observer, à vol d'oiseau, sa carrière tourmentée, à travers le centre de la montagne, au milieu des pierres et des rocs. Convaincus, par cette vue, qu'il était impossible de suivre son cours, soit par eau, soit par terre, ils avaient renoncé à toute investigation ultérieure. Ces rapports concordants déterminèrent M. Hunt à abandonner la rivière Enragée, et à chercher quelque cours d'eau plus navigable. Tous les Partners se réunirent à cet avis, excepté M. Miller, auquel les fatigues d'un voyage par terre étaient devenues insupportables, et qui voulait s'embarquer immédiatement, à tout hasard. Depuis quelque temps, en effet, son esprit était assombri et irrité par une maladie corporelle qui lui rendait extrêmement pénible de voyager à cheval. Il était d'ailleurs mécontent d'avoir dans l'entreprise une plus petite part que ses camarades. Ses objections déraisonnables ne furent point écoutées, et la caravane se prépara à partir.

Robinson, Hoback et Rizner, les trois chasseurs qui avaient servi de guides parmi les Montagnes, s'avancèrent alors et engagèrent M. Hunt à se diriger vers le poste établi, durant l'hiver précédent, par M. Henry, de la Compagnie de fourrures du Missouri. Ils avaient été avec lui,

et, autant qu'ils en pouvaient juger par la configuration du pays, son poste ne devait pas être fort éloigné. Ils présumaient que pour y arriver il n'y aurait à traverser qu'une rangée de montagnes peu difficiles. Le Fort Henry, comme on l'appelait, se trouvait près d'une des branches supérieures de la Colombia, sur laquelle ils étaient persuadés qu'on pouvait descendre en canot.

Les deux Indiens serpents, questionnés à ce sujet, montrèrent une parfaite connaissance de la situation du poste, et offrirent avec empressement d'y guider nos voyageurs. Leur offre fut acceptée, au grand déplaisir de M. Miller, qui s'obstinait à vouloir braver les périls de la rivière Enragée.

Depuis quelques jours le temps était orageux; il tombait de la pluie et du grésil. Les Montagnes Rocheuses sont exposées à des vents tempêteux de l'ouest, qui viennent quelquefois en tourbillons et ouvrent dans les forêts de larges chemins, entraînant à de grandes distances les branchages et les troncs d'arbres. L'orage en question s'apaisa le 3 octobre, laissant toutes les hauteurs environnantes couvertes de neige; car, tandis qu'il était tombé de la pluie dans la vallée, il avait neigé sur le sommet des monts.

Le 4, on leva le camp et on traversa la rivière dont l'eau venait jusqu'aux sangles des chevaux.

Après une lieue un tiers de marche, on campa au pied de la montagne. On espérait que c'était la dernière qu'on eût à traverser. Au bout de quatre jours on l'avait passée, aussi bien que plusieurs plaines arrosées par de jolis ruisseaux, tributaires de la rivière Enragée. Auprès d'un des campements il y avait une source chaude, d'où s'élevait continuellement un nuage de vapeurs. Ces plaines élevées, qui donnent un caractère particulier aux montagnes, sont fréquentées par de grands troupeaux d'antilopes aussi légères que le vent.

Dans la soirée du 8 octobre, après une froide journée, attristée par des bouffées de vent d'ouest et par des rafales de neige, on arriva au poste de M. Henry. C'était là qu'il s'était fixé après avoir été forcé par les hostilités des Pieds-noirs à abandonner les eaux supérieures du Missouri. Cependant le poste était désert, car il l'avait quitté pendant l'hiver précédent. On apprit dans la suite qu'il avait rencontré M. Lisa au village des Aricaras, sur le Missouri, quelque temps après le départ de M. Hunt et de sa troupe.

Les voyageurs fatigués prirent joyeusement possession des huttes de troncs d'arbres qui avaient formé le poste. Elles étaient situées sur le bord d'une rivière large d'une centaine de mètres, et sur laquelle on résolut de s'embarquer. Beaucoup de bois convenable se trouvant dans le voi-

sinage, M. Hunt s'occupa immédiatement de construire des canots. Comme il devait laisser en cet endroit ses chevaux et leur accoutrement, il résolut d'en faire un poste commercial qui servirait de rendez-vous aux trappeurs distribués dans le pays, et où pourraient toucher les marchands qui traverseraient les Montagnes pour aller à l'établissement situé à l'embouchure de la Colombia, ou pour en revenir. Il informa les deux Serpents de cette détermination, et les engagea à rester dans le voisinage pour prendre soin des chevaux jusqu'au retour des hommes blancs, leur promettant d'amples récompenses pour leur fidélité. On regardera peut-être comme une chance désespérée de confier tant de chevaux à l'honnêteté de deux vagabonds semblables, mais puisqu'il fallait à tout événement les abandonner, on se réservait au moins ainsi la possibilité de les retrouver.

Un autre détachement de chasseurs se prépara, en cet endroit, à quitter la caravane, afin d'aller trapper le castor. Trois d'entre eux avaient été déjà dans le voisinage; c'étaient le vétéran Robinson, et ses compagnons, Hoback et Rizner, qui avaient accompagné M. Henry à travers les Montagnes, et qui avaient été ramassés par M. Hunt sur le Missouri, comme ils retournaient chez eux dans le Kentucky. Suivant les conventions faites avec eux, ils furent pourvus de chevaux, de trap-

pes, de munitions, de toutes les choses, enfin, nécessaires pour leur entreprise. Ils devaient apporter les pelleteries qu'ils rassembleraient, soit au nouveau poste commercial, soit à l'établissement de l'embouchure de la Colombia. Un autre chasseur, nommé Cass, leur était associé. C'est ainsi que de petites troupes de trappeurs et de chasseurs, distribuées dans le désert par les Compagnies de Fourrures, hantent les cours d'eau solitaires, comme des grues ou des butors. Robinson, le vétéran du Terrain Sanglant, qui avait été scalpé dans sa jeunesse par les Indiens, était le chef de cette petite bande. Lorsqu'elle fut sur le point de partir, M. Miller réunit les Partners, et renonçant à sa part dans l'association, déclara qu'il avait l'intention de se joindre aux trappeurs.

Cette déclaration frappa tout le monde d'étonnement, car M. Miller avait de l'éducation, des habitudes sociales, et était peu propre au rude métier de chasseur. D'ailleurs les profits faibles et incertains de ce genre de vie, étaient bien au-dessous de ce que pouvait espérer quelqu'un qui avait une part dans l'entreprise générale. M. Hunt, surtout, était mortifié de cette détermination, parce que c'était lui qui avait décidé M. Miller à entrer dans l'association. Il tâcha donc de l'en dissuader en lui représentant à quelles fatigues, à quels dangers il allait s'exposer. Il l'engagea

chaudement, quelque mécontent qu'il fût de l'entreprise, à rester du moins avec la caravane jusqu'à l'embouchure de la Colombia. Là, on devait rencontrer l'expédition venue par mer, et s'il n'avait pas changé d'avis, M. Hunt promettait de lui fournir un passage dans les vaisseaux appartenant à la Compagnie.

A tout cela M. Miller répondit brusquement qu'il était inutile de discuter avec lui, et que sa résolution était prise. Les associés pouvaient lui donner, ou non, les instruments nécessaires; mais il était déterminé à se séparer d'eux, en cet endroit, et à rester avec les trappeurs. Ayant fait cette déclaration il s'éloigna à grands pas, sans daigner converser plus longuement.

Malgré l'anxiété que leur causait cette conduite fantasque, les Partners virent bien qu'il était inutile de lui adresser des remontrances. Ils firent, du moins, tout ce qui dépendait d'eux afin de le bien équiper pour son entreprise. Ils lui donnèrent quatre chevaux et tous les articles qu'il demanda. Les deux Serpents se chargèrent de le conduire, ainsi que ses compagnons, vers un campement de leur tribu où ils devaient obtenir des renseignements sur les endroits les plus favorables pour trapper. Ensuite les deux Indiens devaient revenir au Fort Henry, afin de prendre soin des chevaux dont le nombre s'élèverait encore

à soixante-sept, après que tous les chasseurs en auraient été pourvus.

Le 10 octobre, tout étant ainsi convenu, M. Miller partit avec ses compagnons, sous la conduite des deux Serpents, et au grand regret de ses amis qui le voyaient ainsi se condamner, de gaîté de cœur, à mener une vie de Sauvage. On apprendra dans la suite comment M. Miller et ses compagnons se tirèrent d'affaire dans la solitude, et comment les deux Indiens s'acquittèrent de la mission chevaline qui leur fut confiée.

CHAPITRE XXXII.

Disette. — Mendiants serpents. — Embarquement sur la rivière Henry. — Joie des Voyageurs. — Arrivée à la rivière des Serpents. — Rapides et brisants. — Commencement d'infortunes. — Campements serpents. — Pourparlers avec un Sauvage. — Second désastre. — Perte d'un batelier. — La Chaudière.

Tandis qu'on construisait des canots, les chasseurs parcouraient assez inutilement les environs. On trouvait dans toutes les directions des pistes de bison, mais aucune de fraîche date. Les élans, peu nombreux, étaient si sauvages qu'on n'en put tuer que deux : quant aux antilopes qu'on aperçut, elles étaient si légères et si farouches qu'il fut impossible d'en approcher. A la vérité on prenait chaque nuit quelques castors ainsi que des truites saumonées d'une petite taille ; mais malgré cela la caravane était obligée de subsister principalement de chair de bison séchée.

Le 14 octobre on vit venir au camp un pauvre Serpent à moitié nu, de cette caste misérable dont les membres sont appelés *Gratteurs*. Il sortait de quelque cachette parmi les rochers, et paraissait épuisé de besoin. Ayant reçu de quoi apaiser sa faim, il disparut. Au bout d'un jour ou deux il

revint, amenant avec lui un jeune garçon encore plus nu et plus misérable que lui-même. On leur donna quelque nourriture, mais ils continuèrent à rôder autour du camp comme des chiens affamés, cherchant quelque chose à dévorer. On avait jeté de côté les pieds et les entrailles de quelques castors ; ils les trouvèrent et les emportèrent dans leur antre au milieu des rochers.

Le 18, quinze canots furent terminés. Le jour suivant, nos voyageurs s'embarquèrent avec leurs effets, laissant leurs chevaux sur la rive, et se confiant, pour les recouvrer, à l'honnêteté des deux Serpents, et surtout à la fortune.

Le courant emporta rapidement les canots. L'esprit léger des Voyageurs canadiens, qui avait quelquefois langui sur terre, reprit toute son élasticité lorsqu'ils se retrouvèrent sur l'eau. Ils maniaient la rame avec leur dextérité habituelle, et pour la première fois ils firent retentir l'écho des montagnes de leurs chansons favorites. Dans le cours de la journée l'escadrille arriva au confluent de la rivière Henri et de la rivière Enragée. Ainsi réunies, leurs eaux s'enflent au point de devenir navigables pour des bateaux de toutes les grandeurs, et prennent le nom de rivière des Serpents. Les rives étaient çà et là bordées de saules et de petits cotonniers. Le temps était frais ;

il neigea toute la journée ; de grandes bandes d'oies et de canards, se jouant sur les eaux ou cinglant dans les airs, annonçaient que l'hiver était proche. Cependant nos voyageurs, en glissant sur la rivière qui devait être pour eux si désastreuse, étaient remplis d'espérance, et se flattaient d'atteindre bientôt la Colombia. Après avoir fait dix lieues dans une direction méridionale, ils campèrent pour la nuit dans un endroit qui exigeait quelque vigilance, car on voyait parmi les buissons des traces récentes d'ours gris.

Le jour suivant, on trouva que la rivière augmentait en largeur et en beauté. Elle coulait parallèlement et à droite d'une chaîne de montagnes, qui étaient quelquefois gracieusement réfléchies par ses eaux, d'un vert clair. On voyait encore à distance les trois sommets neigeux des Mamelons-Pilotes. Après avoir coulé rapidement, mais paisiblement pendant sept lieues, le courant commença à écumer, à mugir, et à prendre le caractère désordonné commun à toutes les rivières à l'ouest des Montagnes Rocheuses. En effet, les eaux qui descendent de ces montagnes vers l'Océan Pacifique, se comportent bien autrement que celles qui traversent les grandes prairies situées sur leurs pentes orientales. Ces dernières rivières, quoique rapides quelquefois, sont géné-

ralement libres d'obstruction, et la navigation en est facile. Mais à l'ouest des montagnes, les eaux coulent plus impétueusement, et forment continuellement des cascades et des rapides. Ceux-ci abondaient dans la partie de la rivière que parcouraient alors nos voyageurs. Deux des canots coulèrent parmi les brisants. Les hommes qui les montaient furent sauvés, mais une grande partie du chargement fut perdue ou endommagée. L'un des canots, entraîné par le courant, se brisa parmi les rochers.

Le 21 octobre, on arriva à un dangereux détroit où la rivière était comprimée, pendant un bon demi-quart de lieue, entre des rochers escarpés qui la réduisaient à vingt mètres de largeur, et augmentaient en proportion sa violence. Là, du haut des berges perpendiculaires, il fallut conduire avec précaution les canots, au moyen d'un cordeau. Cela consuma une grande partie de la journée. Après s'être rembarqué, on rencontra bientôt d'autres rapides où il fallut décharger les canots et les porter sur la rive pendant quelque distance. C'est dans ces endroits, appelés *portages*, que le Voyageur canadien déploie toutes ses qualités : portant de pesants fardeaux ; travaillant dans l'eau comme sur la terre, parmi les rocs et les précipices, à travers la fougère et les ronces, non seulement il ne fait

entendre aucun murmure, mais toujours de bonne humeur, il plaisante, rit et chante des fragments de vieux refrains français.

Cependant nos aventuriers, qui d'abord avaient été séduits par cette nouvelle manière de voyager, avaient perdu quelque peu de leur confiance. Toutes choses, devant eux, étaient enveloppées d'incertitude. Ils ne connaissaient aucunement la rivière sur laquelle ils flottaient; jamais encore elle n'avait porté un homme blanc, et ils ne rencontraient aucun Indien pour en obtenir des renseignements. Elle continuait sa course entre des montagnes, à travers des déserts vastes et silencieux, sans qu'on aperçût une wigwam sur ses rives, ni une barque sur ses eaux. Les difficultés et les périls qn'on avait surmontés avec tant de peine, donnaient lieu d'appréhender qu'il ne s'en trouvât d'autres capables de barrer entièrement le passage. Cependant, à mesure que nos voyageurs avançaient, ils reprenaient courage et espoir. Le courant continuait à être fort, mais il était régulier; et quoiqu'on rencontrât de fréquents rapides, aucun n'était par trop dangereux. On voyait continuellement des montagnes dans toutes les directions, mais quelquefois l'impétueuse rivière, bordée de saules et de petits cotonniers, glissait à travers des prairies couvertes de cactiers en raquette, plante qui aime cepen-

dant un climat plus méridional. Ces prairies, dans certaines saisons, sont fréquentées par des troupes vagabondes de bisons, dont on découvrait fréquemment les pistes déjà anciennes. On voyait sur la terre de grandes bandes de rouges-gorges américains, et sur la rivière naviguaient des flottes de canards et d'oies qui s'envolaient en longues files à l'approche des canots : enfin, les nombreux établissements des castors laborieux et amateurs de tranquillité, faisaient voir que la solitude de ces eaux était rarement troublée, même par les Sauvages qui se répandent partout.

Depuis que nos voyageurs avaient quitté le Fort Henry, ils avaient franchi près de quatre-vingt-dix lieues, sans avoir aperçu un être humain ni une habitation humaine. Des deux côtés de la rivière s'étendait une vaste et sauvage solitude, presque entièrement dénuée de tout signe de vie. A la fin, le 24 octobre, nos aventuriers furent réjouis par l'aspect de plusieurs tentes indiennes. Ils se hâtèrent de descendre à terre pour les visiter, car ils désiraient vivement se procurer quelques informations sur leur route. A leur approche, cependant, les Indiens s'enfuirent avec consternation ; c'était une bande errante de Shoshonies. Il y avait dans leurs tentes une grande quantité de poissons, longs d'environ

deux pouces, ainsi que des racines et des graines, qu'ils faisaient sécher pour leur provision d'hiver. Ils paraissaient dépourvus d'outils de toute espèce. Pourtant ils avaient des flèches et des arcs très bien faits. Les arcs étaient fabriqués de pin, de cèdre ou d'os, et renforcés avec des nerfs; les flèches, faites de bois de rosier ou d'autres buissons, étaient armées, à la pointe, d'une pierre de couleur verte.

Il y avait encore, dans les tentes, des paniers de saule et d'herbe, tressés d'une manière si serrée qu'ils contenaient l'eau. Il y avait aussi une seine proprement faite, et de la forme ordinaire, dont les mailles étaient formées avec les fibres du lin de Virginie ou de l'ortie. Les humbles effets de ces pauvres Sauvages furent respectés par les Blancs; ils laissèrent même dans leur camp quelques colifichets, avec un ou deux couteaux qui leur parurent sans doute d'inestimables trouvailles.

Nos voyageurs s'étant rembarqués dans leurs canots rencontrèrent, peu de temps après, trois Serpents. Ils étaient montés sur un radeau triangulaire formé de joncs et de roseaux, car tel est leur grossier système de navigation. Ils n'avaient aucun vêtement, excepté de petits manteaux de peau de loutre jetés sur leurs épaules. Les canots s'approchèrent d'eux assez pour les voir parfaite-

ment, mais on ne put pas les décider à parlementer.

Tout progrès ultérieur, pour ce jour-là, se trouvant barré par une chute perpendiculaire de près de trente pieds, la caravane s'arrêta, et campa pour la nuit au-dessus de la cataracte.

Le lendemain on fit peu de chemin, avec beaucoup de peine. La rivière serpentait à travers une contrée rocailleuse et était interrompue par de nombreux rapides, qui firent courir de grands périls aux canots.

Le jour suivant, on visita encore un camp de Serpents; mais les habitants s'étaient enfuis avec terreur en voyant descendre, sur leur rivière solitaire, une flottille de canots remplis d'hommes blancs.

Comme M. Hunt désirait extrêmement obtenir quelques renseignements sur sa route, il fit aux fugitifs toutes sortes de signes amicaux pour les engager à revenir. A la fin l'un d'eux, qui était à cheval, se hasarda à s'approcher, en tremblant de frayeur. Il était mieux vêtu et en meilleur état que ceux des membres de sa tribu vagabonde que M. Hunt avait déjà rencontrés. Le principal objet de son retour paraissait être d'intercéder, pour une certaine quantité de viande séchée et de truites saumonées qu'il avait laissées derrière lui, et sur quoi il comptait probablement pour sa subsistance

durant l'hiver. Le pauvre misérable s'approcha avec hésitation, la crainte de la famine et celle des Blancs opérant alternativement sur son esprit. Il fit les signes les plus abjects en suppliant M. Hunt de ne point emporter sa nourriture. Celui-ci essaya, autant qu'il put, de le rassurer, et lui offrit des couteaux en échange de ses provisions. Mais quelque grande que fût la tentation, le pauvre Serpent ne put être décidé à donner qu'une partie de ses vivres, et continua à veiller avec anxiété sur le reste, de peur qu'on ne le lui enlevât. M. Hunt lui adressa vainement des questions concernant sa route et le cours de la rivière; l'Indien était trop effrayé, trop égaré pour le comprendre et pour lui répondre. Il ne faisait pas autre chose que de se recommander à la protection du Grand-Esprit, et de supplier, alternativement, M. Hunt de ne point emporter son poisson ni sa viande séchée. On le laissa dans cette préoccupation, tremblant encore pour son trésor.

Dans le cours de ce jour et du suivant on fit près de vingt-sept lieues. La rivière, large d'environ un demi-quart de lieue, inclinait vers le sud-ouest. Elle était claire et belle : ses rives étaient peuplées de nombreuses communautés de castors.

Le 28 octobre fut un jour de désastre. La rivière redevint agitée, impétueuse, et coupée par

de nombreux rapides. Ces rapides étaient de plus en plus dangereux, et il fallait beaucoup d'adresse pour y naviguer. M. Crooks, assis dans le second canot de l'escadrille, avait en tête de sa barque, pour la diriger, un vieux Canadien, nommé Antoine Clappine, l'un des Voyageurs les plus estimés et les plus expérimentés. Le premier canot avait passé sans accident au milieu des flots turbulents et mugissants, lorsque M. Crooks, qui venait ensuite, s'aperçut que le sien se dirigeait vers un rocher. Il en avertit le conducteur, mais celui-ci n'entendit pas son observation, ou la méprisa. L'instant d'après le canot se heurta sur l'écueil et fut renversé. Il portait cinq personnes. M. Crooks et l'un de ses compagnons furent jetés au milieu des tourbillons et des brisants; mais, en nageant avec force, ils parvinrent à atteindre le bord. Clappine et les deux autres s'attachèrent aux débris de la barque, et furent poussés avec elle vers un rocher. Le canot s'y heurta d'un bout: l'autre bout, décrivant un cercle, jeta le pauvre Clappine au milieu d'un courant irrésistible. Il y fut emporté et périt. Ses camarades parvinrent à grimper sur le roc, d'où ils furent retirés au bout de quelque temps.

Cet événement désastreux fit faire une halte à la flottille et jeta l'effroi dans tous les cœurs. On était arrivé à un terrible détroit qui empêchait

tout progrès ultérieur dans les canots, et qui décourageait les Voyageurs les plus expérimentés. Toute la masse de la rivière se trouvant comprimée entre deux murailles de rocher, distantes de moins de trente pieds et haute peut-être de deux cents, tourbillonnait, et bondissait, et mugissait si épouvantablement que les Voyageurs appelèrent cet endroit la Chaudière (Caldron Linn.). Au-delà de cet effroyable abîme le courant continuait à rugir et à bouillonner parmi des précipices, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

CHAPITRE XXXIII.

Sombre délibération. — Explorateurs. — Rapports décourageants. — Épreuve désastreuse. — Détachements en quête de secours. — Caches. — Retour d'un des détachements. — Nouveaux désappointements. — Le Trou du Diable.

M. Hunt et ses compagnons campèrent au bord de la Chaudière, et tinrent un sombre conseil sur leur conduite future. Le récent naufrage avait découragé même les Voyageurs. La mort du pauvre Clappine, l'un de leurs camarades les plus adroits et les plus populaires, avait rempli leur cœur de chagrin; car, malgré toute leur légèreté, ils ont beaucoup d'affection les uns pour les autres.

On estimait à cent trente-trois lieues la distance entière que l'on avait franchie par eau depuis le Fort Henry; mais on craignait alors d'être forcé par des obstacles insurmontables, à abandonner les canots. On décida qu'on enverrait des détachements de chaque côté de la rivière, pour voir si elle ne redevenait pas navigable. En conséquence, le lendemain matin, trois hommes furent dépêchés le long de la rive méridionale, tandis que M. Hunt, avec trois autres, allait reconnaître la rive du nord. Après une route fatigante, parmi des marais, des rochers, des précipices, les deux détachements rapportèrent des nouvelles décou-

rageantes. Ils avaient exploré la rivière pendant près de treize lieues, durant lesquelles elle continuait à écumer et à mugir, dans un canal large de vingt à trente mètres, et profondément encaissé entre des rochers stériles, qu'elle avait creusés dans le cours des siècles. Les escarpements, de chaque côté, étaient souvent hauts de deux à trois cents pieds, quelquefois perpendiculaires, quelquefois surplombants, de sorte qu'excepté en deux ou trois endroits, on ne pouvait pas descendre sur le bord de l'eau. Cet effrayant détroit était rendu plus dangereux encore par de fréquents rapides et par des chutes perpendiculaires de dix à quarante pieds de hauteur, tellement qu'il paraissait presque impossible d'y faire passer les canots. Cependant les hommes qui avaient exploré la rive méridionale, avaient trouvé un endroit, distant du camp d'environ deux lieues, où ils pensaient que les canots pourraient être descendus au bord de la rivière, et lancés sur le courant. Ils estimaient qu'ensuite ils pourraient continuer leur chemin, moyennant quelques portages. Quatre des meilleurs canots, choisis pour en faire l'expérience, furent transportés à cet endroit sur les épaules de seize hommes. En même temps M. Reed, le Clerc, était détaché, avec trois hommes, pour reconnaître la rivière plus bas qu'on ne l'avait fait la première fois, et pour tâcher de

rencontrer quelques Indiens, de qui on pût obtenir des provisions et des chevaux, s'il devenait nécessaire de continuer le voyage par terre.

Le détachement qui avait été envoyé avec les canots, revint le jour suivant, fatigué et découragé; l'un des canots, tandis qu'on s'efforçait de lui faire passer un rapide au moyen d'un cordeau, avait été emporté avec toutes les armes et les effets de quatre des Voyageurs. Les trois autres canots s'étaient pris dans des rochers, de manière qu'il avait été impossible de les en retirer. Les hommes revinrent donc démoralisés, et déclarèrent que la rivière n'était pas navigable.

La situation de nos malheureux aventuriers était aussi sombre que possible. Ils se trouvaient au milieu d'un désert inconnu, qui n'avait jusqu'alors été traversé par aucun Blanc. Ils ne savaient ni quelle route ils devaient prendre, ni à quelle distance ils étaient du but de leur voyage, ni s'ils pourraient rencontrer, dans ces immenses solitudes, un être humain capable de leur donner le moindre renseignement. Les accidents répétés, arrivés à leurs canots, avaient si bien réduit leurs provisions, qu'il ne leur en restait plus que pour cinq jours; de sorte qu'ils devaient s'attendre à voir bientôt la famine se joindre à leurs autres souffrances.

Cette dernière circonstance rendait plus dan-

gereux de rester ensemble que de se séparer. Après un conseil plein d'anxiété, il fut décidé que plusieurs brigades, conduites chacune par un Partner, partiraient dans différentes directions. Si l'une d'elles rencontrait des Indiens hospitaliers, à une distance raisonnable, et pouvait se procurer des provisions ou des chevaux, elle devait revenir pour aider le corps principal. Autrement, chacune devait se tirer d'affaire comme elle pourrait, et modifier sa route selon les circonstances, en conservant toujours pour but l'embouchure de la Colombia.

Trois détachements partirent donc du camp de la Chaudière, dans des directions opposées. M. Mac Lellan, avec trois hommes, suivit le cours de la rivière; M. Crooks la remonta avec cinq autres, pour refaire, par terre, le même chemin qu'on avait accompli par eau. Il devait poursuivre sa route jusqu'au Fort Henry, s'il ne rencontrait pas de secours plus proches. On espérait qu'il y trouverait encore les chevaux qui y avaient été laissés, et qu'il pourrait les ramener à la caravane.

Le troisième détachement, composé de cinq hommes, était conduit par M. Mac Kenzie, qui se dirigea vers le nord, à travers des plaines désertes, espérant rencontrer de ce côté le cours principal de la Colombia.

Ayant vu partir ces trois troupes courageuses pour leurs aventureuses expéditions, M. Hunt ramena ses pensées sur les moyens de pourvoir à la subsistance et au transport du corps principal, laissé à sa charge. Il restait avec lui trente et un hommes, outre la femme et les deux enfants de Pierre Dorion. On ne rencontrait pas de gibier dans le voisinage; seulement on trappait quelquefois des castors sur le bord de la rivière, et l'on en tirait un faible supplément de nourriture. En même temps, on se consolait dans la pensée que quelques-uns des détachements de fourrageurs réussiraient à ramener du secours.

M. Hunt s'occupa alors, en toute diligence, de préparer des caches pour déposer le bagage et les marchandises dont il serait nécessaire de se décharger, avant de commencer le pénible trajet par terre. Nous donnerons ici une courte description de ces magasins si connus dans le désert.

Cache est un terme employé par les marchands et par les chasseurs pour désigner un endroit où sont enfouies des provisions et des marchandises. Ce mot est dérivé du verbe français *cacher*, et provient originairement des anciens colons du Canada et de la Louisiane; mais le lieu secret qu'il désigne était en usage parmi les aborigènes, longtemps avant l'intrusion des Blancs. C'est en effet le seul moyen que les hordes errantes puissent

avoir de conserver leurs effets durant les longues absences qu'exigent leurs lointaines expéditions de chasse ou de guerre. La plus grande adresse, les plus grandes précautions sont nécessaires pour rendre ces cachettes invisibles aux yeux de lynx des Indiens. Le premier soin est de choisir une situation convenable; c'est ordinairement quelque banc d'argile bien sèche, sur le bord d'un cours d'eau. Aussitôt que l'emplacement est arrêté, on étend sur l'herbe et sur les buissons environnants des couvertures et tout ce qu'on a d'étoffes, pour empêcher toute trace de pas et tout autre vestige; d'ailleurs on emploie le moins de monde possible. On coupe, aussi proprement qu'on le peut, un cercle de gazon, d'environ deux pieds de diamètre, et on l'emporte soigneusement, pour le mettre dans un lieu où rien n'en pourra changer l'apparence : on conserve également la terre végétale qui se trouvait au-dessous.

L'endroit découvert est ensuite creusé perpendiculairement, jusqu'à la profondeur d'environ trois pieds; après quoi, on élargit graduellement le trou, de manière à former une chambre conique, profonde de six à sept pieds. Toute la terre déplacée par cette opération étant d'une couleur différente de celle qui se trouve à la surface, on la met dans une peau, ou dans une forte étoffe, et on va la jeter au milieu du cours d'eau voisin

de manière à ce qu'elle soit entièrement entraînée. Si la cache n'était pas creusée sur le bord de l'eau, il faudrait transporter la terre à une certaine distance, et la disperser, de façon à n'en pas laisser la plus légère trace. La cave étant formée, on la garnit d'herbe sèche, d'écorce, de bâtons, de perches, et quelquefois de peaux séchées. Les objets qu'on veut cacher y sont alors déposés, après qu'on les a soigneusement aérés. On pose par-dessus une peau, puis de l'herbe sèche, des branchages, et des pierres, que l'on foule aux pieds, de manière à ce que le trou soit rempli jusqu'au col. On rapporte alors la terre végétale qu'on avait mise de côté, on la bat solidement pour l'empêcher de caver, et on l'arrose fréquemment d'eau pour détruire toute odeur qui pourrait attirer les loups ou les ours, et leur faire déterrer le trésor enfoui. Quand le col de la cache est presque de niveau avec la surface environnante, le gazon est replacé avec la plus grande exactitude; et s'il se trouvait originairement sur la place quelque buisson, quelque souche, quelque pierre, on les remet dans la même situation. Les couvertures sont alors retirées de dessus l'herbe environnante; toutes les traces de pas sont effacées; l'herbe est doucement relevée, avec les mains, dans sa position naturelle, et le plus petit copeau, la moindre paille, sont scrupuleusement glanés et jetés dans

le courant. Lorsque tout cela est fait, on quitte la place pour la nuit, et si tout est bien en ordre le lendemain matin, on ne la revisite plus que quand il est nécessaire de rouvrir la cache.

Quatre hommes peuvent de la sorte cacher, en deux jours, trois tonnes pesant de provisions ou de marchandises. Il fallut neuf caches pour contenir les marchandises et les bagages que M. Hunt trouva nécessaire de laisser dans cet endroit.

Trois jours avaient été ainsi employés depuis le départ des diverses brigades, quand celle de M. Crooks reparut inopinément. Une joie momentanée se répandit dans le camp, car on supposait qu'il avait trouvé du secours. Mais elle fut de courte durée. M. Crooks et ses compagnons avaient été complétement découragés par cette marche rétrograde, à travers une contrée froide et stérile. Ils avaient calculé, d'après leur peu de progrès, et d'après les difficultés qui s'accumulaient devant eux à chaque pas, qu'il leur serait impossible d'atteindre le Fort Henry et de rejoindre la caravane dans le courant de l'hiver; ils s'étaient donc déterminés à revenir vers leurs camarades, et à partager leur sort.

Une source d'espérance étant ainsi tarie pour les inquiets habitants de la Chaudière, leur confiance ne s'appuyait plus que sur les deux expé-

ditions qui avaient descendu le long de la rivière, sous les ordres de Reed et de Mac Lellan. Quant au détachement de M. Mac Kenzie, qui avait pris à travers les plaines, on pensait qu'il aurait bien assez de difficultés à surmonter pour son propre compte, dans cette solitude sans route.

Durant cinq jours ceux qui étaient restés à la Chaudière continuèrent à vivre des produits de leur trappe et de leur pêche. On harponnait pendant la nuit, à la lumière de torches de cèdre, quelques poissons assez gros : on en prenait d'autres très petits dans des filets à mailles serrées : mais au total les produits de la pêche étaient fort médiocres. Le trappage était aussi très peu productif, ce qui n'empêchait pas de faire sécher et de conserver, pour le voyage, les queues et les panses des castors.

A la fin, deux des compagnons de M. Reed revinrent, et furent interrogés avec une impatience pleine d'anxiété. Leur rapport ne servit qu'à augmenter le découragement général. Ils avaient suivi M. Reed jusqu'à quelque distance au-dessous du point où s'était terminée l'exploration de M. Hunt. Mais ils n'avaient rencontré aucun Indien, dont ils pussent tirer ni renseignements, ni secours. La rivière présentait toujours le même aspect furieux : elle continuait à bouillonner et à gronder dans un canal étroit, entre

des rocs qui s'élevaient de chaque côté comme des murailles.

Un dernier espoir de continuer le voyage par eau fut alors abandonné par ceux qui avaient pu l'entretenir jusqu'alors. Le long et terrible détroit creusé par la rivière défiait toute espèce de tentatives; aussi, dans leur colère contre cet endroit, et dans l'amer regret des pertes qu'ils y avaient faites, nos voyageurs lui donnèrent un nom bien mérité, quoique peu orthodoxe, et l'appelèrent : Le trou du Diable (*Devil's scuttle hole*).

---

omme des

oyage par
ui avaient
et terrible
ute espèce
contre cet
es qu'ils y
nèrent un
odoxe, et
l's scuttle

CHAPITRE XXXIV.

Affreux désert entre la rivière des Serpents et la Colombia. — Séparation. — Marche fatigante le long de la rivière. — Scènes sauvages. — Shoshonies. — Leurs alarmes. — Achats de chevaux. — Souffrances de la soif. — Cheval réclamé. — Courage d'une femme indienne. — Disette. — Régal de chair de chien. — Nouvelles de M. Crooks et de sa troupe. — Marche pénible dans les Montagnes. — Orages de neige. — Nuit glacée. — Retour au bord de la rivière.

M. Hunt et ses compagnons résolurent alors de se mettre immédiatement en route. Il y avait peu de chances de voir revenir les autres détachements, qui s'étaient en quelque sorte abandonnés à la fortune, et il était probable qu'ils franchiraient de leur côté le désert. En tout cas, rester là dans le vague espoir d'être secouru par eux, c'était courir le risque de périr de faim. L'hiver s'avançait rapidement et on avait un long voyage à faire, à travers une contrée inconnue, hérissée probablement de toutes sortes de périls. On était, en réalité, à trois cent trente lieues environ d'Astoria; mais à cette époque, bien entendu, nos voyageurs n'en savaient rien. Tout, autour d'eux et devant eux, était vague, conjec-

tural, et se présentait sous un aspect décourageant.

En abandonnant la rivière il aurait fallu s'enfoncer dans des plaines vastes et sans routes, où l'on était exposé à périr de faim et de soif. En effet depuis la Rivière des Serpents jusqu'auprès de la Colombia, s'étend un affreux désert de sable et de gravier, revêtu seulement çà et là d'une herbe maigre et rare, insuffisante pour le pâturage des chevaux et des bisons. Ces solitudes stériles qui se trouvent entre les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique sont encore plus désolées que les arides prairies supérieures, situées du côté de l'Atlantique. Ce ne sont que d'immenses plaines dénuées d'arbres, qui défieront toujours la culture, et qui formeront éternellement, entre les habitations des hommes, d'affreuses lacunes, dépourvues d'eau, où le voyageur sera souvent en danger de perdre la vie.

Voyant le caractère formidable de ces déserts, M. Hunt et ses compagnons se déterminèrent à suivre les bords de la rivière, dans l'espérance de rencontrer des Indiens dont on pourrait obtenir quelques provisions, et afin d'avoir toujours de l'eau, et d'attrapper quelquefois du poisson et des castors.

Nos voyageurs firent donc leurs derniers préparatifs pour la marche. Toutes leurs provisions

restantes consistaient en 40 livres de maïs, 20 livres de graisse, environ 7 livres de soupe portative, et une quantité de viande séchée suffisante pour accorder à chaque homme une pitance de 5 livres et un quart. Ces vivres ayant été distribués avec justice, on déposa dans les caches les marchandises et les objets superflus, afin de n'emporter que ce qui était d'une indispensable nécessité pour le voyage. Malgré tous ces ménagements chaque homme avait à porter vingt livres pesant, outre ses propres effets et son équipement.

Afin d'avoir plus de chances de se procurer leur nourriture dans les stériles régions qu'ils allaient avoir à traverser, les Partners divisèrent leur troupe en deux bandes. M. Hunt, avec dix-huit hommes, outre Pierre Dorion et sa famille, devait suivre le côté septentrional de la rivière; tandis que M. Crooks, avec dix-huit autres individus, devait longer le côté méridional.

Dans la matinée du 9 novembre les deux troupes se séparèrent, et partirent chacune de son côté. M. Hunt et ses compagnons suivirent la berge droite de la rivière qui mugissait au pied d'une muraille de rochers perpendiculaires, hauts de deux à trois cents pieds. Pendant neuf lieues, qu'ils firent ce jour-là, ils trouvèrent impossible de descendre sur le bord de l'eau. Au bout de

cette distance ils campèrent, pour la nuit, dans un endroit où l'on ne pouvait encore descendre qu'avec peine. Aussi fut-ce avec la plus grande difficulté qu'ils parvinrent à amener au camp une chaudière d'eau. Comme il pleuvait depuis l'après-midi, ils passèrent la nuit à l'abri des rochers.

Le jour suivant ils firent onze lieues vers le nord-ouest, en suivant toujours la rivière, qui courait encore dans un canal profondément creusé. Çà et là, une plage sablonneuse ou une bande étroite de terre bordée de saules nains, s'étendait pendant une courte distance au pied des précipices. Quelquefois une nappe d'eau tranquille brillait comme un miroir uni entre les rapides écumants.

De même que le jour précédent, nos voyageurs avancèrent sans trouver moyen de descendre au bord de l'eau, excepté dans un seul endroit. Ils furent obligés d'apaiser la soif causée par leur marche fatigante avec l'eau rassemblée dans le creux des rochers.

Le lendemain matin ils rencontrèrent, le long de la rivière, un chemin battu par des pas de chevaux : ils en conclurent que quelque village ou campement indien se trouvait dans les environs. Il n'y avait pas long-temps qu'ils suivaient ce chemin, quand ils virent deux Shoshonies qui s'approchaient avec timidité, en montrant un cou-

teau, et en faisant entendre, par signes, qu'ils l'avaient reçu des hommes blancs de l'avant-garde. M. Hunt décida avec peine un de ces Sauvages à le conduire vers les loges de son peuple. Entrant dans un sentier qui s'éloignait de la rivière, l'Indien mena nos aventuriers à quelque distance dans la prairie. Ils découvrirent alors un certain nombre de loges, construites en paille, et ayant la forme de meules de foin. Comme dans les occasions précédentes l'approche des Blancs répandit la plus vive terreur parmi les Indiens. Les femmes cachèrent sous de la paille ceux de leurs enfants qui étaient trop grands pour être emportés, trop petits pour prendre soin d'eux-mêmes, et serrant dans leurs bras leurs plus jeunes marmots, s'enfuirent à travers la prairie. Les hommes attendirent l'approche des étrangers, mais évidemment avec beaucoup d'alarmes.

M. Hunt entra dans les loges, et en regardant autour de lui découvrit l'endroit où les enfants avaient été cachés : leurs yeux noirs brillaient sous la paille comme des yeux de serpents. Il leva leur abri pour les voir : les pauvres petits étaient horriblement effrayés, et leurs pères, tout tremblants, contemplaient les étrangers comme ils auraient regardé quelque bête de proie, prête à s'élancer sur leur progéniture.

Les manières amicales de M. Hunt dissipèrent

bientôt ces appréhensions. Il réussit à acheter d'excellent saumon séché, ainsi qu'un chien, animal fort estimé comme nourriture par les Naturels. Quand il retourna vers la rivière, un des Indiens l'accompagna. Bientôt on arriva dans une région où on rencontrait fréquemment des loges, sur le bord de l'eau. Après une journée de neuf lieues, vers le nord-ouest, on campa dans un voisinage populeux. Quarante ou cinquante Indiens vinrent visiter le camp, et se conduisirent de la manière la plus amicale. Ils étaient bien vêtus et avaient tous des robes de bison, qu'ils se procuraient de quelque tribu chasseresse, en échange de leur saumon. Leurs habitations étaient fort comfortables. Près de la porte de chaque loge s'élevait une pile de bois d'absinthe, destiné à servir de combustible : en dedans, il y avait abondance de saumons, quelques-uns frais, mais la plupart préparés. Quand les Blancs visitaient les loges, les femmes et les enfants se cachaient toujours avec frayeur. Parmi les provisions qu'on obtint, en cet endroit, se trouvaient deux chiens, dont nos voyageurs déjeunèrent, et qu'ils trouvèrent excellents.

Pendant les trois jours suivants ils firent environ vingt-et-une lieues, dans la direction du nord-ouest. Ils rencontrèrent beaucoup d'Indiens, qui les reçurent sans alarme. Autour de leurs cabanes

de paille étaient amoncelées d'immenses quantités de têtes et de peaux de saumon, dont les parties les meilleures avaient été préparées et cachées sous terre. Les femmes étaient mal habillées; les enfants plus mal encore. Leurs vêtements étaient des robes de peau de bison, de renard, de loup, de lièvre, de blaireau, et quelquefois des peaux de canard cousues ensemble, avec les plumes en dehors. Beaucoup de ces peaux devaient avoir été obtenues par échange avec d'autres tribus, ou recueillies dans des expéditions de chasses lointaines, car les prairies découvertes du voisinage ne renfermaient que peu d'animaux, excepté des chevaux qui y paissaient en grand nombre. On y voyait aussi, cependant, des traces de bisons, mais d'une époque déjà ancienne.

Le 15 novembre, nos voyageurs firent neuf lieues le long de la rivière, alors entièrement débarrassée de rapides. Les rives étaient couvertes de saumons morts, et l'air en était infecté. Les Naturels qu'on rencontra donnèrent des nouvelles de M. Reed, qui avait passé dans leur voisinage. Dans le courant de la journée, M. Hunt vit quelques chevaux, mais leurs possesseurs prirent soin de les emmener précipitamment. Deux chiens et un saumon furent toutes les provisions qu'on put se procurer. Le jour d'après nos voyageurs furent encore plus malheureux ; il n'eurent

pour subsister que du blé grillé et les restes de leur viande séchée. La rivière avait repris son caractère turbulent, et, se précipitant dans un étroit canal, entre des rochers élevés, était coupée de violents rapides. Ce jour-là la caravane fit sept lieues sur une route raboteuse, en approchant graduellement d'une montagne couverte de neige qu'on apercevait depuis trois jours vers le nord-ouest.

Le 12, on rencontra plusieurs Indiens, l'un desquels avait un cheval. M. Hunt désirait extrêmement l'obtenir pour porter le bagage, car ses hommes, abattus par la fatigue et par la faim, trouvaient que leur charge de vingt livres devenait de jour en jour plus pesante. Malheureusement les Indiens qui habitaient les bords de la rivière n'étaient jamais disposés à se séparer de leurs chevaux. Le propriétaire du coursier en question semblait à l'épreuve de toutes les tentations. Des articles d'une grande valeur aux yeux des Sauvages avaient été offerts et refusés l'un après l'autre, lorsqu'à la fin les charmes d'une vieille bouilloire de fer-blanc se trouvèrent irrésistibles, et firent conclure le marché.

Une grande partie de la matinée suivante fut employée à alléger les paquets des hommes, et à arranger la charge du cheval. Dans ce campement on n'avait pas trouvé de combustible. Le bois

d'absinthe, auquel on avait souvent été réduit, avait même disparu. Pendant les deux dernières journées on avait fait dix lieues au nord-ouest.

Le 19 novembre, M. Hunt eut le bonheur d'acheter un autre cheval, pour son propre usage. Il donna en échange un tomahawk, un couteau, un briquet, quelques verroteries, et quelques jarretières. Malheureusement, il adopta l'avis des Indiens, d'abandonner la rivière et de suivre une route, ou piste, qui conduisait dans la prairie. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. La route passait à travers un affreux désert, dénué de toute verdure, et où il n'y avait ni fontaine, ni mare, ni ruisseau. Les tourments de la soif qu'éprouvaient les Voyageurs canadiens étaient aggravés par leur nourriture habituelle de poisson séché : ils eurent recours aux moyens les plus révoltants pour l'apaiser. Pendant huit lieues nos aventuriers se traînèrent dans cet effroyable désert, et le soir, en se couchant altérés et découragés auprès de leur feu d'absinthe, ils avaient encore en perspective de plus grandes souffrances pour le jour suivant. Heureusement pour eux il vint à pleuvoir dans la nuit, et l'eau se rassemblant en petites mares leur fournit une boisson délicieuse.

Ainsi rafraîchis ils reprirent leur voyage aussitôt que les premières clartés de l'aul e leur permirent de distinguer le chemin. La pluie continua

tout le jour, de sorte qu'ils ne souffrirent plus de la soif; mais la faim en prit la place, car, après avoir marché onze lieues, ils n'eurent pour tout souper qu'un peu de blé grillé.

Le lendemain les amena auprès d'une jolie petite rivière, coulant à l'ouest, et bordée de cotonniers et de saules. Sur ses bords était assis un camp indien, autour duquel paissaient un grand nombre de chevaux. Les habitants paraissaient mieux vêtus qu'à l'ordinaire, et ce spectacle semblait tout-à-fait réjouissant pour les pauvres voyageurs affamés. Ils se hâtèrent d'atteindre les loges, mais en y arrivant il leur advint une aventure qui ralentit tout d'abord leur joie. Un Indien réclama le cheval de M. Hunt, disant qu'il lui avait été volé. Il n'y avait pas à nier un fait prouvé par de nombreux assistants, et que l'habitude des Indiens de voler des chevaux ne rendait que trop probable. M. Hunt abandonna donc son coursier au réclamant, ne pouvant pas le racheter une seconde fois.

Nos aventuriers campèrent dans cet endroit pendant la nuit, et firent un somptueux repas, grâce à du poisson et à une couple de chiens qu'ils achetèrent des Sauvages. Le lendemain, ils suivirent le cours de la rivière, mais ils furent obligés de s'arrêter au bout de trois lieues à cause de la pluie. Là, ils obtinrent encore des Naturels

une provision de poissons et de chiens; et deux des hommes furent assez heureux pour se procurer chacun un cheval en échange d'une robe de bison. L'un de ces hommes était Pierre Dorion, l'interprète métis, dont la famille souffrante avait grand besoin de ce secours. A cette occasion, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer la patience, la persévérance et le courage étonnant des femmes indiennes, dont nous voyons un exemple dans la conduite de la pauvre squaw de l'interprète. Elle était alors fort avancée dans sa grossesse, et avait à prendre soin de deux enfants, l'un de quatre ans, l'autre de deux. Souvent obligée de porter ce dernier sur son dos, en addition au fardeau imposé à la squaw suivant l'usage indien, elle avait souffert sans murmure toutes les fatigues de ce pénible voyage, et n'était pas restée en arrière des meilleurs marcheurs. Dans différentes occasions elle avait déployé une force de caractère qui lui avait valu le respect et les applaudissements de tute la troupe.

M. Hunt s'efforça d'obtenir de ces Indiens quelques informations concernant le pays et le cours des rivières. Les conversations avec eux se faisant par signes, et à l'aide d'un petit nombre de mots qu'il avait appris en route, étaient nécessairement bien vagues. Tout ce qu'il put savoir fut que la grande rivière, la Colombia, était encore fort

éloignée; mais il ne put rien recueillir sur le chemin qu'il devait prendre pour y arriver.

Pendant les deux jours suivants, nos voyageurs continuèrent de marcher vers l'ouest, durant plus de treize lieues, le long de la petite rivière. Ils la traversèrent enfin, justement avant sa jonction avec la rivière des Serpents, dont le cours était encore dirigé vers le nord. Devant eux s'élevait une montagne couverte de neige.

En trois autres jours ils firent environ vingt-trois lieues, passant à gué deux petites rivières dont les eaux étaient extrêmement froides. Les provisions étaient fort rares, et leur principale nourriture consista en soupe portative, maigre régime pour des piétons fatigués.

Le 27 novembre, la rivière les conduisit dans les montagnes, à travers un défilé rocailleux, où il y avait à peine de la place pour passer. Ils furent fréquemment obligés de décharger les chevaux pour leur faire franchir des passages dangereux, et quelquefois même ils se virent contraints à marcher dans l'eau, pour tourner des promontoires de rochers. Toute leur nourriture ce jour-là fut un castor, qui avait été pris la nuit précédente. Le soir, leur faim était si aiguë et l'espérance de trouver dans ces montagnes de quoi l'apaiser, si faible, qu'ils furent obligés de tuer un des chevaux. « Les hommes, dit M. Hunt

dans son journal, trouvent cette viande fort bonne; et, en vérité, je serais de leur avis, sans l'attachement que j'ai pour ce noble animal. »

Le jour suivant, après avoir fait trois lieues vers le nord, on arriva près de deux loges de Shoshonies, qui semblaient presqu'en aussi mauvaise passe que les Blancs, car ils venaient de tuer deux chevaux pour les manger. Ils n'avaient pas d'autres provisions, excepté certaines graines qu'ils ramassent en grande quantité et qu'ils pilent de manière à former une sorte de farine. Cette graine ressemble à celle du chanvre. M. Hunt en acheta un sac : il acheta aussi quelques morceaux de chair de cheval, qu'il commençait à aimer, et qu'il trouva « grasse et tendre. »

Il apprit des mêmes Indiens que des hommes blancs avaient descendu la rivière, quelques-uns d'un côté, un plus grand nombre de l'autre. Ces derniers devaient être M. Crooks et sa troupe. M. Hunt fut ainsi soulagé de beaucoup d'inquiétudes relativement à leur sûreté, car, suivant le récit des Naturels, M. Crooks avait encore un de ses chiens, ce qui faisait voir que sa brigade n'avait pas gravement souffert de la famine.

M. Hunt craignait qu'il ne lui fallût plusieurs jours pour traverser le défilé, et redoutait par conséquent la disette. Il établit donc son camp près de ces Indiens dans l'espoir de leur acheter

un cheval. Le soir se passa en tentatives inutiles : il offrit un fusil, une robe de bison, et plusieurs autres articles; mais, comme lui, les pauvres gens avaient probablement devant les yeux la crainte de la famine. A la fin les femmes, apprenant l'objet de ses pressantes sollicitations et de ses offres séduisantes, se mirent à pousser des cris si lamentables que M. Hunt fut obligé de quitter la place, et de s'en retourner, poursuivi par leurs huées.

Le lendemain matin, 29 novembre, les Indiens, craignant probablement pour la sûreté de leurs chevaux, semblaient fort empressés de se débarrasser de leurs hôtes. En réplique aux questions de M. Hunt, concernant les montagnes, ils lui dirent qu'il n'aurait plus que trois nuits à y dormir, et que six jours de marche le conduiraient aux chutes de la Colombia. Cependant il n'accorda aucune foi à ces renseignements, persuadé qu'ils ne lui étaient donnés que pour l'engager à pousser en avant. Ces Indiens Serpents, à ce qu'il apprit encore, étaient les derniers de cette tribu qu'il dût rencontrer, car il allait arriver bientôt chez les Sciatogas.

Nos aventuriers poursuivirent donc leur long voyage, qui, à chaque pas, devenait plus pénible. La route continua pendant deux jours à serpenter dans des défilés étroits, où on était fréquemment obligé de décharger les chevaux. Quelquefois la

rivière passait entre des escarpements si abrupts qu'on était obligé d'en abandonner le cours, et de gravir avec une fatigue excessive des monts immenses, presque impraticables pour les chevaux. Un petit nombre de pins croissaient sur quelques-uns de ces monts, dont les sommets étaient couverts de neige. Le second jour de cette ascension, un des chasseurs tua un daim à queue noire, qui fournit aux voyageurs affamés un somptueux repas. Leur progrès, durant ces deux jours, fut de neuf lieues dans la direction du nord-est.

Le mois de décembre arrivait tristement, avec de la pluie dans la vallée, de la neige sur les hauteurs. Il fallut gravir une montagne où l'on avait de la neige jusqu'à mi-jambe, ce qui accroissait horriblement les fatigues de la route. Un petit castor fournit aux voyageurs un maigre repas, assaisonné avec des fruits gelés qu'ils rencontraient dans leur course montagnarde. C'étaient des mûres, des cénelles et des espèces de sorbes (fruit du *pyrus arbutifolia*, L.). Ce jour-là, quoique excessivement fatigante, leur marche ne fut que de quatre lieues. Le jour suivant ils furent obligés de rester campés, à cause d'un orage de neige, qui ne leur permettait pas de voir à cinq cents mètres de distance. N'ayant rien à manger ils tuèrent encore un cheval. Le lendemain ils

reprirent leur marche, nonobstant la pluie et la neige; mais malgré tous leurs efforts ils ne purent faire que trois lieues, ayant été obligés de décharger les chevaux et de porter eux-mêmes leurs fardeaux une partie du chemin. Dans la matinée suivante, ils furent encore contraints de quitter la rivière et de gravir une montagne. Arrivés au sommet, ils aperçurent au loin le pays, et c'était un spectacle capable de leur faire perdre courage. Dans toutes les directions ils découvraient des montagnes neigeuses, empilées les unes sur les autres, et où croissaient à peine quelques pins rabougris. Le vent, qui sifflait sur ce paysage triste et glacé, semblait pénétrer dans la moelle de leurs os. Cependant ils se traînaient à travers la neige où ils enfonçaient, à chaque pas, jusqu'aux genoux.

Après avoir marché de la sorte durant tout le jour, ils eurent la mortification de reconnaître qu'ils ne se trouvaient qu'à une lieue un tiers de leur campement de la nuit précédente, tant étaient nombreux les détours de la rivière, parmi ces montagnes affreuses. Tourmentés par la faim, épuisés de fatigue, voyant le soir s'approcher et la solitude glacée s'allonger devant eux à mesure qu'ils avançaient, ils commençaient à réfléchir avec d'horribles pressentiments sur la manière dont ils passeraient la nuit, exposés à toutes les

intempéries de l'air, dans ce désert dénué d'abri. Heureusement, vers le coucher du soleil, ils parvinrent à atteindre un bouquet de pins. Ils se mirent aussitôt à l'ouvrage avec leurs haches; ils coupèrent des arbres; ils les empilèrent en grand tas, et eurent bientôt d'énormes feux pour réjouir leurs cœurs glacés par le froid et par la faim. Vers trois heures du matin la neige recommença à tomber, et au point du jour ils se trouvèrent comme dans un nuage, pouvant à peine distinguer les objets à une distance de cent mètres. Cependant ils se dirigèrent vers la rivière, en se guidant sur le bruit de l'eau courante, et parvinrent, quoique avec peine, à descendre sur la rive. L'un des chevaux, dont le pied manqua, roula en bas avec sa charge, d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres; mais il ne se blessa point. Le temps était moins rigoureux dans la vallée que sur les monts. La neige ne venait qu'à la hauteur de la cheville, et il tombait alors une pluie douce. Après s'être traînés durant deux lieues ils campèrent sur le bord de la rivière. Se trouvant tout-à-fait sans provisions ils furent encore obligés de tuer un de leurs chevaux, pour apaiser leur faim dévorante.

CHAPITRE XXXV.

Rencontre inattendue. — Canot de peau. — Craintes étranges. — Fatigues de M. Crooks et de ses camarades. — Nouvelles de M. Mac Lellan. — Marche rétrograde. — Radeau de saule. — Maladie de M. Crooks. — Impatience de quelques-uns des hommes. — Nécessité de laisser les traînards en arrière.

Depuis que nos voyageurs avaient quitté la Chaudière ils avaient accompli cent cinquante lieues de leur pénible voyage. Quel espace ils auraient encore à franchir, et quels dangers il leur faudrait surmonter, aucun d'eux ne le savait.

Dans la matinée du 6 décembre ils quittèrent leur triste campement, mais ils avaient à peine commencé leur marche quand, à leur grande surprise, ils virent une troupe d'hommes blancs qui remontaient le long de la rivière, de l'autre côté de l'eau. Quand ces individus, qu'on reconnut bientôt pour M. Crooks et ses compagnons, furent arrivés en face de M. Hunt et purent se faire entendre par-dessus le murmure de la rivière, leur premier cri fut pour demander des vivres, car ils se mouraient de faim. M. Hunt retourna immédiatement à son camp, et fit faire un canot avec la peau du cheval qui avait été tué

le soir précédent. On le fabriqua à la manière des Indiens, en étendant la peau sur des bâtons, et en en rattachant les bords avec des courroies. Dans cette frêle barque, Sardepie, l'un des Canadiens, transporta de l'autre côté de la rivière à la troupe affamée, une partie de la chair du cheval, et ramena avec lui M. Crooks et le Canadien Leclerc. Les visages décharnés, l'air exténué de ces deux hommes jetèrent le désespoir parmi les gens de M. Hunt. Ils s'étaient habitués par degrés à la physionomie les uns des autres, et au résultat graduel de la faim et de la fatigue sur leur personne. Mais les changements opérés sur la figure de leurs compagnons depuis qu'ils les avaient quittés étaient un signe éclatant de la désolation de cette terre. Ils commençaient à concevoir l'horrible pressentiment qu'ils devaient périr de faim tous ensemble, ou être réduits à l'effroyable alternative de tirer au sort qui se dévouerait pour le salut commun.

Quand M. Crooks eut apaisé sa faim, il donna à M. Hunt quelques détails relativement à son voyage. Sur la route qu'il avait suivie il n'avait rencontré que peu d'Indiens, et encore étaient-ils trop misérables pour lui donner beaucoup d'assistance. Pendant les dix-huit premiers jours, après avoir quitté la Chaudière, ses hommes et lui avaient été réduits à un demi-repas en

vingt-quatre heures; pendant les trois jours suivants, ils avaient subsisté sur un seul castor, quelques cerises sauvages (*cerasus virginiana*, Mx.) et les semelles de leurs vieux mocassins : enfin, durant les six derniers jour la carcasse d'un chien avait été toute leur nourriture animale. Ils avaient été trois journées plus loin que M. Hunt, en se tenant toujours aussi près que possible de la rivière, et en grimpant fréquemment par-dessus des rochers escarpés, qui s'avançaient dans le courant. A la fin ils étaient arrivés dans un endroit où les montagnes augmentaient de hauteur, et, s'approchant davantage de la rivière, l'encaissaient dans des précipices perpendiculaires qui rendaient impossible de continuer le long du bord de l'eau. Là, le courant se précipitait avec une incroyable vélocité, à travers un défilé qui n'avait pas trente mètres de largeur. Des cascades et des rapides s'y succédaient sans interruption. Quand même, par conséquent, la rive opposée aurait été praticable, il aurait fallu être fou pour essayer de traverser ce courant tumultueux, soit sur des radeaux, soit autrement. Cependant, toujours préoccupés de pousser en avant, ils avaient essayé de gravir les montagnes et avaient fatigué à travers la neige, pendant une demi-journée, jusqu'à ce que, arrivés dans un endroit où la vue pouvait s'étendre, ils

s'étaient aperçus qu'ils n'étaient qu'à moitié chemin du sommet, et que montagnes sur montagnes s'entassaient devant eux, dans toute leur glaciale désolation. Affamés et affaiblis comme ils l'étaient, ils ne pouvaient manquer de périr s'ils continuaient de marcher en avant. Leur seule chance de salut semblait être de regagner la rivière et de retourner sur leurs pas le long de ses bords. C'était pendant cette marche rétrograde et décourageante qu'ils avaient rencontré M. Hunt.

M. Crooks ajouta à son récit des nouvelles de quelques-uns de leurs compagnons de fortune. Plusieurs jours auparavant il avait parlé, avec Reed et Mac Kenzie, qui se trouvaient avec leurs hommes, de l'autre côté de la rivière, c'est-à-dire sur le bord que suivait M. Hunt. M. Crooks ne pouvait donc pas les rejoindre, mais il avait appris d'eux, à travers le courant, que M. Mac Lellan, espérant rencontrer quelqu'une des tribus de Têtes-plates qui habitent la base occidentale des Montagnes Rocheuses, s'était enfoncé dans les terres, à la hauteur de la petite rivière qui coule en amont des montagnes. Comme les compagnons de Reed et de Mac Kenzie étaient des hommes choisis, et avaient trouvé des provisions plus abondantes de leur côté de la rivière, ils étaient en meilleure condition que ceux de M. Crooks, et

plus capables de lutter avec les difficultés du pays. Aussi, quand celui-ci les perdit de vue, continuaient-ils résolûment à suivre le cours de la rivière.

M. Hunt prit une nuit pour réfléchir sur sa situation critique, et pour déterminer ce qu'il y avait à faire. Il ne fallait pas qu'il perdît de temps; il avait à pourvoir aux besoins de vingt personnes de son détachement, et à secourir M. Crooks et ses hommes. S'arrêter là, c'était mourir de faim. L'idée de revenir sur ses pas était insupportable, et malgré tous les récits décourageants qu'on lui avait faits sur les difficultés des montagnes qui encaissaient plus loin la rivière, il aurait été disposé à en tenter le passage; mais la profondeur de la neige qui les couvrait l'en empêcha, car il avait déjà éprouvé l'impossibilité de surmonter cet obstacle.

Le seul parti adoptable paraissait donc être de retourner, et de chercher les bandes indiennes répandues au bord des petites rivières et au pied des montagnes. Peut-être pourrait-on obtenir de quelqu'une de celles-ci assez de chevaux pour suffire aux besoins de la caravane jusqu'à la Colombia. M. Hunt chérissait encore l'espoir d'atteindre cette rivière dans le cours de l'hiver, quoiqu'il vît bien que peu d'hommes du détachement de M. Crooks seraient assez forts pour le suivre.

Même en adoptant cette marche, il fallait se résoudre à endurer plusieurs jours de famine, au départ, puisque ce temps-là était nécessaire pour rejoindre les dernières loges indiennes qu'on avait rencontrées. Jusque-là on n'aurait pour subsister que des cénelles et d'autres baies sauvages, outre un misérable cheval, qui n'avait guères que la peau et les os.

Après une nuit sans sommeil, et remplie d'inquiètes réflexions, M. Hunt annonça à sa brigade la triste alternative qu'il avait adoptée. Comme les hommes de M. Crooks devaient remonter l'autre rive, M. Hunt fit faire les préparatifs nécessaires pour l'y remener, avec Leclerc et le reste de la viande. Malheureusement, le canot de peau avait été perdu pendant la nuit. On construisit un radeau avec des fagots de saule, à la mode des Naturels; mais on ne put lui faire traverser le courant impétueux. Les hommes de M. Crooks reçurent alors l'ordre de remonter le long de la rivière, tandis que M. Crooks et Leclerc chemineraient avec M. Hunt. Tout le monde recommença avec découragement cette marche rétrograde.

Au bout de peu de temps on s'aperçut que M. Crooks et Leclerc étaient si faibles qu'ils ne marchaient qu'avec difficulté, de sorte que M. Hunt fut obligé de ralentir le pas de sa troupe pour

qu'ils pussent la suivre. Ses hommes devinrent impatients de ce délai. Ils disaient, en murmurant, qu'ils avaient un long désert à traverser avant d'arriver à l'endroit où l'on pouvait s'attendre à trouver des chevaux; qu'il était impossible que M. Crooks et Leclerc pussent le franchir, dans l'état de faiblesse où ils étaient, et que, rester avec eux, c'était vouloir mourir de faim en compagnie. Ils importunèrent donc M. Hunt pour qu'il abandonnât ces deux malheureux à leur destin, et ne s'occupât que de son propre salut et de celui de sa troupe. Voyant qu'il ne se laissait ébranler ni par leurs prières, ni par leurs clameurs, ils commencèrent à marcher en avant, seuls ou en petits groupes. Parmi ceux qui s'en allèrent ainsi, était Pierre Dorion, l'interprète. Pierre possédait le seul cheval restant, et c'était pour lors un véritable squelette. Dans leur extrémité, M. Hunt avait témoigné le désir de le faire tuer, pour le manger, mais le Métis avait refusé positivement d'y consentir, et, fouettant le misérable animal, était parti en avant, avec l'air sombre d'un homme décidé à soutenir obstinément son droit. M. Hunt vit donc ses hommes s'en aller ainsi l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que cinq avec lui.

Le lendemain matin on fit un autre radeau sur lequel M. Crooks et Leclerc essayèrent encore de

traverser la rivière; mais, après des efforts répétés, ils désespérèrent d'y réussir. Cela avait causé de nouveaux délais, après quoi ils continuèrent à se traîner d'un pas de tortue. Quelques-uns des hommes qui étaient restés avec M. Hunt devinrent, à leur tour, impatients de ce retard, et le pressèrent vivement de pousser en avant, pour ne pas mourir de faim. La nuit qui succéda à cette journée ayant été extrêmement froide, l'un des hommes fut cruellement atteint par la gelée. M. Crooks se sentit aussi incommodé, et, dans la matinée suivante, il se trouva encore plus incapable de marcher. La situation était alors désespérée, car les provisions étaient réduites à trois peaux de castor. M. Hunt se décida donc à rejoindre son monde, et à insister pour faire sacrifier au salut commun le cheval de Pierre Dorion. En conséquence, il laissa deux de ses hommes pour aider Crooks et Leclerc, leur donnant deux des peaux de castor pour les sustenter, et gardant seulement la troisième pour lui-même et pour les trois hommes qu'il emmenait.

CHAPITRE XXXVI.

M. Hunt rejoint l'avant-garde. — Pierre Dorion et sa rossinante. — Camp de Shoshonies. — Vol excusable. — Festin de chair de cheval. — M. Crooks arrive au camp. — Il entreprend de secourir ses hommes. — Bateau de peau. — Frénésie de Provost. — Sa fin malheureuse. — Etat de faiblesse de John Day. — M. Crooks est encore laissé en arrière. — La brigade sort des montagnes. — Entrevue avec les Shoshonies. — On obtient un guide. — On traverse la rivière des Serpents. — On rejoint les hommes de M. Crooks.

Durant tout le jour M. Hunt et ses trois camarades marchèrent sans manger. Le soir ils firent, de leur peau de castor, un repas de Tantale, et se couchèrent presque morts de faim et de froid. Le jour suivant, 10 décembre, ils rejoignirent l'avant-garde, qui était presque aussi affamée qu'eux, quelques hommes n'ayant rien mangé depuis la matinée du 7. M. Hunt proposa alors de sacrifier le maigre cheval de Pierre Dorion; mais il éprouva encore un refus positif de la part du Métis, que l'on était obligé de ménager à cause de son humeur farouche et vindicative. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les hommes, qui souffraient si affreusement de la faim, intercédèrent en faveur du cheval. Ils représentèrent qu'il valait

mieux marcher en avant, autant que possible, sans recourir à cette dernière ressource. Peut-être les Indiens qu'on cherchait auraient-ils changé le lieu de leur campement; auquel cas il serait assez temps de tuer le cheval pour échapper à la famine. M. Hunt se laissa décider par ces raisons à accorder un sursis au coursier de l'interprète.

Heureusement, à peu de distance de là, on aperçut une loge de Shoshonies, autour de laquelle paissaient un certain nombre de chevaux. C'était un spectacle inattendu autant que joyeux, car on n'avait pas vu d'Indiens en cet endroit lorsqu'on y avait passé. Ils étaient apparemment venus des montagnes. M. Hunt, qui les découvrit le premier, contint l'impatience de ses compagnons. Il savait combien ces Sauvages tenaient à leurs chevaux, et avec quelle facilité ils pouvaient les emmener et les cacher en cas d'alarme. Ce n'était pas le temps de courir le risque d'un semblable désappointement. S'étant donc approchés silencieusement et avec précaution, les Blancs apparurent tout à coup aux yeux des Indiens, qui s'enfuirent épouvantés. Cinq de leurs chevaux furent saisis. On en tua un, on le dépeça sur-le-champ, et, à peine cuit, on le dévora avidement. Un homme fut alors envoyé, à cheval, avec une provision de viande pour M. Crooks et pour ses compagnons. La nuit était tombée quand il les

rencontra. Ils étaient si affamés que ce ravitaillement ne semblait qu'aggraver encore leur faim, et qu'ils furent presque tentés de tuer et de manger le cheval qui avait apporté le messager. Ils le respectèrent toutefois, et s'en servirent pour rejoindre le camp où ils parvinrent le lendemain de bonne heure.

En y arrivant M. Crooks vit avec douleur que sa brigade, qui se trouvait de l'autre côté de la rivière, n'avait reçu aucune provision, tandis qu'on en avait au camp en abondance. Il fit immédiatement construire un canot de peau, et cria à ses gens de remplir d'eau leurs chaudières et de les mettre sur le feu, afin de ne pas perdre un moment pour faire cuire leur viande, aussitôt qu'ils la recevraient. Quoique profonde, la rivière était assez étroite pour qu'on pût voir et entendre distinctement d'un bord à l'autre. Les chaudières furent placées sur le feu et l'eau bouillait au moment où les canots furent terminés. Quand tout fut prêt, cependant, personne ne voulut entreprendre de transporter la viande de l'autre côté de l'eau. Une crainte vague, et presque superstitieuse, démoralisait les gens de M. Hunt. Leur esprit affaibli par les souffrances et par les scènes horribles qu'ils avaient traversées, n'imaginait que des horreurs. Les pauvres gens, hâves et décharnés, qu'ils voyaient errer comme des

spectres sur la rive opposée, leur inspiraient un sentiment indéfini de terreur, comme si l'on avait dû craindre de leur part quelque action désespérée.

M. Crooks s'efforça en vain de les arraisonner ou de les guérir par la honte de cette singulière situation d'esprit. Il essaya ensuite de diriger lui-même le canot, mais ses forces n'étaient pas suffisantes pour vaincre l'impétuosité du courant. Les bons sentiments de Ben Jones, le Kentuckien, surmontèrent à la fin ses terreurs, et il s'aventura sur l'autre rive. Les provisions furent reçues avec avidité et transports. Pourtant, après que Jones fut reparti, un pauvre Canadien, nommé Jean-Baptiste Prevost, exaspéré par la faim, se mit à courir comme un fou sur la rive, en criant à M. Hunt de lui renvoyer le canot pour le tirer de cette horrible région de famine; déclarant qu'autrement il ne voulait plus marcher un seul pas, mais qu'il se coucherait là pour y mourir.

Le canot fut bientôt renvoyé avec d'autres provisions, sous la conduite de Joseph Delaunay. Prevost s'avança pour s'y embarquer, mais Delaunay refusa de l'admettre, lui disant qu'il y avait maintenant une quantité suffisante de viande de son côté de la rivière. Le pauvre diable répliqua qu'elle n'était pas cuite, qu'il serait mort avant qu'elle fût apprêtée, et il supplia Delaunay

de l'emmener où il trouverait quelque chose pour satisfaire immédiatement son appétit. Enfin, voyant que le canot allait s'éloigner sans lui, il y entra de force. En approchant du bord désiré et en apercevant la viande qui rôtissait devant le feu, il se leva sur ses pieds; il se mit à crier, à frapper des mains, à danser, dans un délire de joie, jusqu'à ce qu'il eût renversé le canot. Le pauvre malheureux, entraîné par le courant, se noya; et ce fut avec beaucoup de peine que Delaunay atteignit le rivage.

Après le repas si nécessaire, M. Hunt fit partir en avant tous ses hommes, excepté deux ou trois. Dans la soirée, il fit tuer un autre cheval et fit faire de sa peau un nouveau canot, dans lequel il envoya sur l'autre rive un supplément de viande. Le canot ramena John Day, le chasseur virginien, qui venait rejoindre son ancien patron, M. Crooks. Le pauvre Day, autrefois si actif et si vigoureux, était alors plus maigre et plus affaibli que ses compagnons mêmes. M. Crooks avait tant d'estime pour cet homme à cause de sa fidélité et de ses anciens services, qu'il se détermina à ne pas le quitter. Il engagea cependant M. Hunt à pousser en avant et à rejoindre sa troupe, car sa présence était de toute importance à la conduite de l'expédition. L'un des Canadiens, Jean-Baptiste Dubreuil, resta avec M. Crooks et John Day.

M. Hunt leur laissa deux chevaux et une partie de la chair du dernier qui avait été tué. Il espérait que cela serait suffisant pour les sustenter jusqu'à ce qu'ils atteignissent le campement indien.

Un des principaux dangers, résultant de la faiblesse de M. Crooks et de ses compagnons, était qu'ils fussent atteints par les Naturels dont les chevaux avaient été saisis. Cependant M. Hunt se flattait d'avoir prévenu leur ressentiment en laissant dans leur loge différents objets, plus que suffisants pour compenser le tort qu'il avait été forcé de leur faire.

M. Hunt rejoignit son monde vers le soir. Le lendemain, 13 décembre, il aperçut sur le bord opposé de la rivière plusieurs Indiens, avec trois chevaux. Quelque temps après il arriva aux deux loges qu'il avait vues en descendant. Là il s'efforça en vain d'échanger une carabine contre un cheval; mais il réussit encore à en obtenir un, au moyen d'une vieille bouilloire en fer-blanc et de quelques verroteries.

Les deux jours suivants furent froids et orageux. La neige augmentait de profondeur et la rivière charriait beaucoup de glaces. La route, cependant, devenait plus facile. On était enfin hors des montagnes et on se retrouvait dans un pays ouvert, après vingt jours de fatigues, de famine, de périls de tous les genres, occasionnés

par l'infructueuse tentative de trouver un passage le long de la rivière des Serpents.

Enfin nos voyageurs dressèrent leur camp près de la petite rivière garnie de saules et venant de l'est, qu'ils avaient traversée le 26 novembre. Il y avait auprès une douzaine de loges de Shoshonies, qui y étaient récemment arrivés. On apprit d'eux que si l'on avait persévéré à suivre la rivière, on aurait vu les difficultés s'augmenter, et devenir à la fin absolument insurmontables. Cette information ajouta à l'anxiété que M. Hunt éprouvait sur le destin de M. Mac Kenzie et de ses gens, qui avaient continué à marcher en avant.

M. Hunt suivit la petite rivière et campa près de quelques loges de Shoshonies, dont il acheta une couple de chevaux, un chien, un peu de poisson séché, quelques racines et des cerises séchées. Deux ou trois jours se consumèrent à prendre des renseignements sur la route et sur le temps nécessaire pour arriver parmi les Sciatogas, tribu hospitalière qui habitait à l'ouest des montagnes, et qui passait pour avoir beaucoup de chevaux. Quoique différentes, les répliques s'accordaient à dire que la distance était grande, et qu'elle exigerait entre dix-sept et vingt-et-une nuits. M. Hunt essaya alors de se procurer un guide, mais quoiqu'il envoyât dans différentes loges, vers le haut et vers le bas de la rivière, quoiqu'il offrît des

objets d'une grande valeur aux yeux des Indiens, aucun d'eux ne voulut s'aventurer. « La neige », disaient-ils, « viendra jusqu'à la ceinture dans les montagnes »; et à toutes ses offres ils répondaient, en secouant la tête et en frissonnant : « Nous gélerons, nous gélerons »; enfin ils le pressaient de rester parmi eux et d'y passer l'hiver.

M. Hunt était dans un cruel embarras. Essayer sans guide de franchir les montagnes, c'était s'exposer, avec tous ses gens, à une mort certaine. Demeurer là après être resté déjà si long-temps en route, et avec de telles dépenses, c'était pour lui, disait-il, « pire que deux morts ». Il changea alors de ton avec les Indiens, et les accusa de l'avoir trompé relativement aux montagnes, de lui avoir parlé avec une *langue fourchue*, ou, en d'autres termes, de lui avoir fait des mensonges. Il leur reprocha leur manque de courage et leur dit qu'ils étaient apparemment des femmes, pour avoir peur de faire un voyage. A la fin, l'un d'eux, piqué par ses railleries ou tenté par ses offres, consentit à être son guide, moyennant un fusil, un pistolet, trois couteaux, deux chevaux, et une petite quantité de chaque article qui se trouvait encore en possession de la caravane. Cette récompense était suffisante pour faire du pauvre Indien le plus grand richard de sa vagabonde nation.

On se remit donc en route, le 21 décembre,

avec un nouveau courage. Le guide était accompagné de deux autres Indiens. Il se dirigea immédiatement vers la rivière des Serpents. On en suivit le cours pendant un peu de temps, dans l'espérance de trouver, pour la traverser, quelque radeau indien, fait de roseaux. N'en ayant pas rencontré, M. Hunt fit tuer un cheval pour construire un canot de sa peau. Sur ces entrefaites on aperçut de l'autre côté de l'eau les treize hommes de M. Crooks, lesquels étaient restés près de la rivière des Serpents. Ils dirent à M. Hunt, à travers le courant, qu'ils n'avaient point vu M. Crooks ni les deux hommes qui étaient restés avec lui, depuis le jour où M. Hunt les avait quittés. Le canot s'étant trouvé trop petit, un second cheval fut tué et la peau en fut jointe à celle du premier. La nuit vint avant que la petite barque eût fait plus de deux voyages. Comme elle était mal construite, elle fut défaite et remontée, à la lumière du feu. La nuit était froide, les hommes étaient épuisés et démoralisés par des fatigues, par des dangers si variés et si incessants. Ils s'étendirent, tristes et découragés, autour de leur feu. Beaucoup d'entre eux commencèrent à exprimer le désir de rester, pour l'hiver, où ils étaient. Dans leur présent état de faiblesse et d'abattement, plusieurs étaient effrayés par la nécessité même de traverser la rivière : car ils se rap-

pelaient que deux de leurs camarades avaient déjà péri dans ses eaux, dont le courant rapide et turbulent charriait maintenant beaucoup de glaçons; enfin ils pensaient, avec découragement, aux longues et pénibles journées qu'il leur faudrait soutenir dans des régions désertes, lorsqu'ils auraient passé cette fatale rivière.

De bonne heure, dans la matinée du 23 décembre, ils commencèrent à la traverser. Beaucoup de glace s'était formée pendant la nuit, et ils furent obligés de la briser jusqu'à quelque distance de chaque rive. A la fin, ils se trouvèrent tous transportés, en sûreté, sur le bord occidental, et la réussite de ce périlleux passage releva leur courage abattu. Ils furent rejoints de ce côté de l'eau par les hommes de M. Crooks. Quoique ces pauvres gens eussent avec eux un cheval et un chien qu'ils s'étaient récemment procurés, ils étaient dans un état d'amaigrissement et de malpropreté effroyable. Trois d'entre eux étaient si complétement dénués de force et de courage, qu'ils exprimèrent le désir de rester parmi les Serpents. M. Hunt leur donna donc le canot pour traverser la rivière. Il y joignit quelques marchandises pour se procurer le nécessaire jusqu'à ce qu'ils rencontrassent M. Crooks. Il y avait un autre homme, nommé Michael Carrière, qui était presque en aussi mauvais état, mais qui

pourtant se détermina à continuer avec ses camarades, incorporés de nouveau dans la brigade de M. Hunt. Après les fatigues de la journée, ils campèrent tous ensemble sur le bord de la rivière des Serpents. Ce fut la dernière nuit qu'ils passèrent auprès. Elle leur avait coûté bien des journées de fatigues, et plus de deux cent soixante lieues de chemin ; aussi les souffrances qu'ils y avaient éprouvées la leur rendaient-elles odieuse. Les Voyageurs canadiens, quand ils en parlaient, l'appelaient toujours la maudite rivière Enragée, accouplant ainsi une malédiction avec son nom.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de la rivière des Serpents. — Accroissement de la famille Dorion. — Camp de Shoshonies. — Marche glacée dans les montagnes. — Climat plus doux. — Camp de Sciatogas. — Joie des voyageurs. — Mort de Michael Carrière. — L'Umatalla — Arrivée aux bords de la Colombia. — Nouvelles d'Astoria. — Le village de Wish-ram. — Récit du massacre du Tonquin. — Les voleurs désappointés. — Arrivée à Astoria. — Aventures de Reed, de Mac Lellan et de Mac Kenzie.

Le 24 décembre, tous les préliminaires étant arrangés, M. Hunt quitta les rives désastreuses de la rivière des Serpents, et dirigea sa course vers l'ouest, pour gagner les montagnes. Sa troupe, augmentée du détachement de M. Crooks, comprenait alors trente-deux Blancs, trois Indiens, et la famille de Pierre Dorion. Cinq chevaux surmenés et à moitié affamés, étaient chargés du bagage; en cas de besoin ils devaient servir de provisions. On faisait environ cinq lieues par jour, à travers des plaines ou des collines rendues plus fatigantes par la neige et par la pluie. Pour toute subsistance, on avait une fois par jour un maigre repas de viande de cheval.

Le troisième jour, le Canadien Carrière, l'un des hommes épuisés de M. Crooks, fut pris de désespoir, et se couchant sur la terre, déclara qu'il lui était impossible d'aller plus loin. On s'efforça de l'encourager, mais on reconnut que le pauvre diable était absolument exténué et ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Il fut donc monté sur l'un des chevaux, quoique le malheureux animal ne se trouvât guère en meilleur état que lui.

Le 28, nos voyageurs arrivèrent près d'une petite rivière qui coulait vers le nord, à travers une jolie vallée. Les Indiens leur montrèrent, sur la gauche, une chaîne de montagnes boisées, couvertes de neige, qui s'étendaient du nord au sud, et qu'il leur fallait traverser. Le 29, ils suivirent la vallée durant sept lieues. Ils souffrirent beaucoup de la neige et de la pluie qui tombaient continuellement, et furent obligés de traverser deux fois la petite rivière, dont les eaux étaient glacées. De bonne heure, le jour suivant, la femme de Pierre Dorion, qui jusqu'alors avait toujours cheminé sans murmurer et sans se décourager, se trouva soudainement en travail, et enrichit son époux d'un troisième enfant. Comme le courage et la bonne conduite de la pauvre femme lui avaient gagné la bienveillance de toute la troupe, sa situation causa beaucoup d'inquiétude. Cependant Pierre traita la chose comme une affaire

facile à arranger et qui ne devait pas occasionner de délais. Il resta dans le camp, auprès de sa femme, avec ses autres enfants et son cheval, promettant de rejoindre bientôt le corps principal, qui poursuivit sa marche.

Voyant que la petite rivière entrait dans les montagnes, nos voyageurs l'abandonnèrent, et marchèrent durant quelques milles parmi des coteaux. Là un autre Canadien, nommé La Bonté, refusa d'avancer, et il fallut le monter sur un cheval. Le pauvre animal étant trop faible pour porter en même temps un cavalier et son fardeau, M. Hunt prit le paquet sur ses propres épaules. C'est ainsi qu'ils poursuivaient, parmi les hauteurs, leur pénible route, dont ils voyaient s'augmenter à chaque pas les difficultés. Ils étaient découragés et à moitié morts de faim, lorsqu'ils arrivèrent dans une belle vallée qui s'étendait au loin devant eux. Elle était large de plusieurs lieues, et au milieu serpentait une jolie petite rivière. Un climat plus tempéré semblait y dominer, car quoiqu'il y eût de la neige sur toutes les montagnes environnantes, on n'en voyait point dans la vallée. Nos voyageurs contemplaient avec délices ce paysage riant et éclairé par le soleil : mais leur joie fut complète, lorsqu'ils aperçurent six loges de Shoshonies dressées sur le bord de la rivière et environnées de chevaux et

de chiens. Ils pressèrent tous le pas et atteignirent bientôt le campement. Là, leur premier soin fut d'acheter des provisions. Une carabine, un vieux mousquet, un tomahawk, une bouilloire de fer-blanc, et une petite quantité de munitions, leur procurèrent bientôt quatre chevaux, trois chiens, et quelques racines. Une partie de ces animaux furent immédiatement tués, préparés et dévorés. Cet excellent repas remit tout le monde en bonne humeur. Dans le cours de la matinée suivante la famille Dorion fit son apparition. Pierre venait en avant, donnant la main à son aîné, et suivi du coursier qu'il estimait tant, quoique ce ne fût plus qu'un squelette. Sur cette noble bête était montée la squaw, portant son enfant nouveau-né dans ses bras, et ayant son garçon de deux ans pendu à son côté, dans une couverture. La mère avait l'air aussi paisible que si rien ne lui était arrivé : tant la nature agit avec facilité dans le désert, lorsqu'elle n'est point contrecarrée par les entraves de la coquetterie, par les délicatesses amollissantes du luxe et par les remèdes intempestifs de l'art.

Le lendemain amena la nouvelle année (1812). M. Hunt allait recommencer sa marche, quand ses hommes lui demandèrent la permission de célébrer cette journée. Cette requête était particulièrement appuyée par les Voyageurs canadiens

pour qui le premier jour de l'an est une fête favorite, et qui, dans toutes les situations, ont bien de la peine à sacrifier une occasion de se réjouir. Il était impossible de résister à une telle demande. Le jour se passa donc dans le repos et dans les plaisirs. Les pauvres Canadiens trouvèrent moyen de chanter et de danser, en dépit de toutes leurs fatigues, et de faire un somptueux repas avec de la chair de chien et de cheval.

Après deux jours d'un repos fort utile, nos aventuriers se remirent en route. Les Indiens des loges leur montrèrent une gorge lointaine, par laquelle il fallait passer pour traverser la chaîne des montagnes. Ils les assurèrent que la neige les incommoderait peu, et que trois journées les amèneraient parmi les Sciatogas. Cependant, M. Hunt avait été si fréquemment déçu par les avis des Indiens relativement aux routes et aux distances, qu'il n'ajouta que peu de foi à ces renseignements.

Pendant cinq jours, nos voyageurs continuèrent à marcher vers l'ouest. Après avoir traversé la vallée, ils entrèrent dans les montagnes, où le chemin, embarrassé de rochers et de troncs d'arbres tombés, devint excessivement fatigant. Ils avaient de la neige jusqu'aux genoux, et quelquefois, dans les creux, ils enfonçaient jusqu'à la ceinture. L'atmosphère était extrêmement froide,

et le firmament couvert de nuages, de sorte que, durant plusieurs jours, ils n'aperçurent point le soleil. En traversant la chaîne la plus haute, leur vue s'étendit sur un immense panorama de montagnes neigeuses empilées les unes sur les autres.

Le 6 janvier, cependant, ils avaient franchi les sommets qui divisent les eaux, et ils se trouvaient évidemment sous l'influence d'un climat plus doux. La neige commençait à décroître ; le soleil, se dégageant de son voile épais de nuages, brillait gaiement sur leur tête : enfin, ils crurent apercevoir, au loin vers l'ouest, une plaine ouverte. Se flattant que ce pouvait être la grande plaine de la Colombia, et que, par conséquent, leur long pèlerinage tirait à sa fin, ils la saluèrent comme les pauvres Israélites saluèrent la terre promise quand ils la découvrirent pour la première fois.

Il y avait alors cinq jours qu'ils avaient quitté les loges des Shoshonies. Ils avaient fait vingt lieues, et leur guide les assura qu'ils rencontreraient les Sciatogas dans le courant de la journée suivante.

Le lendemain ils poussèrent donc en avant avec un nouveau courage. Ils rencontrèrent bientôt une petite rivière et la suivirent à travers un défilé étroit, profondément encaissé entre d'énormes montagnes. Là, parmi les rocs et les préci-

pices, ils aperçurent des troupeaux de daims à queue noire. Ils arrivèrent ensuite dans un endroit où des chasseurs indiens avaient laissé de nombreuses pistes de cheval, qui s'écartaient dans toutes les directions.

La neige avait entièrement disparu. L'espoir de rencontrer bientôt quelque campement des Naturels, engagea M. Hunt à doubler le pas. Beaucoup d'hommes, cependant, étaient si affaiblis qu'ils ne pouvaient plus aller de front avec le corps principal, et qu'ils restaient en arrière à de grands intervalles; quelques-uns même n'arrivèrent pas le soir au campement. Pendant la marche de ce jour-là, l'enfant nouveau-né de Pierre Dorion mourut.

On se remit en route le lendemain matin, sans attendre les traînards. Le cours d'eau, qu'on avait suivi le jour précédent, était maintenant enflé par la jonction d'une autre rivière. Les pentes des coteaux et des vallées étaient revêtues d'herbe. A la fin, un cri joyeux se fit entendre : « Un camp indien! » Il était encore éloigné, mais on pouvait déjà voir qu'il était composé de beaucoup de loges, et que des centaines de chevaux paissaient alentour, au sein d'une vallée verdoyante. L'espoir d'avoir bientôt de la chair de cheval en abondance, inspira une joie universelle; car à cette époque toutes les provisions étaient

réduites au cheval squelette de Pierre Dorion, et à un autre animal, également décharné, qui avait obtenu des sursis répétés durant le voyage. Une marche forcée amena bientôt nos voyageurs fatigués et affamés auprès du camp. Il était composé de trente-quatre loges couvertes de nattes, et appartenait à un fort parti de Sciatogas et de Tusche-pas. Ces Indiens étaient mieux vêtus qu'aucune des bandes errantes qu'on eût jusque-là rencontrées, de ce côté des Montagnes Rocheuses. Ils étaient même aussi bien mis que la généralité des tribus chasseresses. Chacun d'eux avait une bonne robe de peau de bison, avec une chemise et des guêtres de peau de daim. Plus de deux mille chevaux erraient dans les pâturages autour du camp. Mais ce qui charma M. Hunt, en entrant dans les loges, ce fut d'y voir des chaudières de cuivre, des haches, des bouilloires, et différents autres ustensiles de manufacture européenne: cela prouvait que ces Indiens avaient des communications indirectes avec les Blancs. Ayant fait avec empressement une enquête parmi les Sciatogas, M. Hunt apprit d'eux que la grande rivière, la Colombia, n'était plus qu'à deux journées de distance, et que plusieurs Blancs l'avaient récemment descendue. M. Hunt se flatta que c'étaient Mac Lellan, Mac Kenzie et leurs compagnons. Il éprouvait alors la plus grande joie et la plus pro-

fonde gratitude envers le Ciel, d'avoir ainsi heureusement conduit sa troupe affamée, exténuée, hors de la partie la plus périlleuse de ce long voyage, et en vue, pour ainsi dire, du terme de tant de maux. Tous les traînards avaient rejoint, l'un après l'autre, excepté le pauvre Voyageur canadien Carrière; mais on l'avait aperçu le soir précédent, monté en croupe derrière un Indien serpent, auprès de quelques loges de cette nation, et à peu de milles du dernier campement. On s'attendait à le voir bientôt reparaître.

Le premier soin de M. Hunt fut de se procurer des provisions pour ses hommes. Un peu de venaison, d'une qualité médiocre, et quelques racines, furent tout ce qu'il put obtenir ce soir-là. Le lendemain matin il réussit à acheter une jument avec son poulain. On les immola immédiatement, et ils assouvirent, en partie, la faim toujours renaissante de nos voyageurs.

Ils restèrent durant plusieurs jours dans le voisinage de ces Indiens, se reposant après toutes leurs fatigues, et se régalant de chair de cheval et de racines, acquises par de nouveaux échanges. Beaucoup des hommes mangèrent avec tant d'excès qu'ils se rendirent malades; d'autres étaient encore boiteux des suites de leur voyage. Cependant tous se restaurèrent graduellement dans le repos et dans l'abondance de la vallée. On obte-

nait là des chevaux beaucoup plus facilement et à meilleur marché que parmi les Serpents. Une couverture, un couteau, ou une demi-livre de grains de verre bleu suffisaient pour payer un cheval : à ce taux, beaucoup des hommes en achetèrent pour leur usage personnel.

Ces Indiens, qu'on nous représente comme étant d'une race orgueilleuse, sont extraordinairement propres, ne mangent ni chevaux, ni chiens, et ne voulaient pas permettre que la chair crue en fût portée dans leurs loges. Chacun d'eux avait une petite quantité de venaison, mais ils y mettaient un si haut prix que les Blancs, dans leur état d'appauvrissement, n'en pouvaient point acheter. C'est à cheval qu'ils chassaient le daim, en formant autour de lui un vaste cercle qu'ils resserraient graduellement. Leurs armes étaient des arcs et des flèches, dont ils se servaient avec une grande adresse. Leurs habitudes entièrement primitives semblaient s'attacher aux usages de la vie sauvage et dédaigner les ressources de la civilisation. Par exemple, ils ne manquaient point de haches, et cependant, pour fendre leur bois, ils faisaient généralement usage de coins de corne d'élan, et de maillets de pierre, de la forme d'une bouteille. Quoiqu'ils eussent parfois deux ou trois chaudières de cuivre pendues dans leurs loges, ils se servaient fréquemment de paniers de saule

pour porter leur eau, et même pour la faire bouillir au moyen de pierres brûlantes. Les femmes avaient des chapeaux de saule, proprement travaillés et ornés de différentes figures.

Le traînard canadien, Carrière, n'ayant pas reparu au bout de deux ou trois jours, deux hommes furent envoyés à cheval, pour le chercher, mais ils revinrent seuls. Les loges des Indiens serpents, auprès desquelles il avait été vu, n'étaient plus au même endroit, et les deux envoyés n'avaient trouvé nulle trace de leur camarade. Plusieurs jours s'écoulèrent encore sans qu'on en reçût aucune nouvelle, non plus que du cavalier serpent derrière lequel il avait été aperçu pour la dernière fois. On craignit donc qu'il n'eût péri de faim et de fatigue, ou qu'il n'eût été assassiné par les Indiens, ou que, abandonné à lui-même, il n'eût pris quelques pistes de chasse pour celles de la caravane, et ne se fût perdu en les suivant.

La rivière sur les bords de laquelle on était alors campé, débouche dans la Colombia et est appelée par les Naturels : *Eu-o-tal-la,* ou *Umatalla.* Elle est bien peuplée de castors. Pendant le séjour de nos voyageurs dans la vallée qu'elle arrose, ils changèrent deux fois leur camp, en suivant son cours vers l'ouest durant environ dix lieues. Une violente pluie qui fit déborder la rivière, les délogea de leur campement et noya

trois de leurs chevaux, attachés dans un terrain bas.

De nouvelles conversations avec les Indiens convainquirent nos voyageurs qu'ils n'étaient pas loin de la Colombia. Le nombre d'hommes blancs qui avaient passé dans le voisinage, s'accordait avec celui de Mac Lellan, de Mac Kenzie et de leurs compagnons, ce qui donnait à M. Hunt l'espoir qu'ils pouvaient avoir traversé le désert en sûreté.

Les Indiens lui avaient aussi raconté une vague histoire d'hommes blancs qui venaient trafiquer parmi eux. Ils parlaient surtout de deux grands personnages Ke-Kosh et Jacquean, qui leur donnaient du tabac et qui fumaient avec eux. Jacquean, disaient-ils, avait une maison sur la grande rivière. Quelques-uns des Canadiens supposèrent qu'il s'agissait d'un certain Jacquean Finlay, Clerc de la Compagnie du Nord-ouest, et en conclurent que la maison en question devait être quelque comptoir établi sur un des cours d'eau tributaires de la Colombia. Les Indiens furent enchantés quand ils apprirent que leurs nouveaux hôtes se proposaient de revenir et de commercer avec eux. Ils promirent d'employer tous leurs soins à recueillir une quantité de peaux de castor, et sans aucun doute commencèrent à faire une guerre mortelle à cet animal intelligent, mais infortuné, qui vivait dans une paisible insigni-

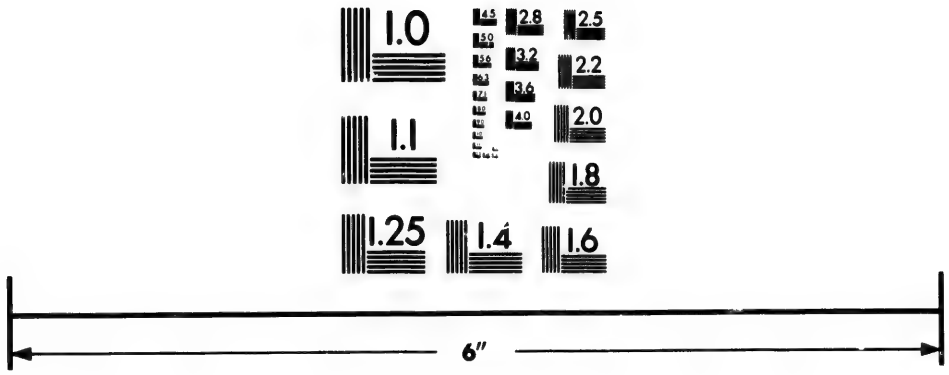
fiance parmi ses sauvages voisins avant l'intrusion des marchands blancs.

Le 20 janvier, après avoir pris congé de ces Indiens hospitaliers, M. Hunt s'éloigna de la rivière sur laquelle ils étaient campés, et continua sa route vers l'ouest.

Le jour suivant nos pauvres voyageurs virent à la fin devant eux les eaux si long-temps cherchées de la Colombia. Ils les saluèrent avec autant de transports que s'ils avaient déjà atteint le terme de leur pèlerinage. Leur joie ne doit pas surprendre. Depuis qu'ils avaient quitté la rivière des Serpents, ils avaient marché quatre-vingts lieues parmi des déserts glacés, à travers d'âpres montagnes, et il y avait six mois qu'ils étaient partis du village aricara, sur le Missouri. Depuis là, suivant leur calcul, ils avaient fait, par terre et par eau, cinq cent quatre-vingt-quatre lieues, dans le cours desquelles ils avaient été exposés à toutes sortes de périls et de fatigues. Enfin leur route s'était trouvée allongée par le grand détour qu'ils avaient été obligés de faire pour éviter la dangereuse contrée des Pieds-noirs.

L'endroit où ils rencontrèrent la Colombia est à quelque distance au-dessous de la jonction de ses deux grandes branches, les rivières Lewis et Clarke, et non loin de l'embouchure de la Wallah-Wallah. La rivière forme là une belle

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

nappe, large d'un quart de lieue, dont les rives sont dénuées d'arbres et qui se trouve bordée en quelques endroits de rochers escarpés, en d'autres, de plages caillouteuses.

Nos voyageurs trouvèrent sur les bords de la Colombia, de pauvres Indiens appelés Akai-chies, qui n'avaient d'autre vêtement qu'un court manteau de peau, et quelquefois une paire de manches de fourrure de loup. Leurs loges, couvertes de nattes de jonc, avaient la forme d'une tente, et étaient légères et chaudes. Outre ces tentes, ils avaient des espèces de caves creusées dans la terre et revêtues de nattes ; c'est là qu'habitaient les femmes qui étaient encore plus légèrement vêtues que les hommes eux-mêmes. Ces Sauvages subsistaient principalement de leur pêche. Leurs canots, grossièrement construits, n'étaient que des troncs d'arbres fendus et creusés au moyen du feu. Cependant leurs loges étaient bien approvisionnées de saumon séché, et ils avaient une grande quantité de truites saumonnées fraîches, d'un excellent goût, qu'ils avaient prises à l'embouchure de l'Umatalla. Nos voyageurs en obtinrent une provision fort utile.

Voyant que la route suivait le côté septentrional de la Colombia, M. Hunt la traversa et continua, durant cinq ou six jours, à marcher le long de ses bords. On avançait assez lentement,

car on était retardé par la nécessité de rechercher les chevaux qui s'égaraient, et par les efforts que faisaient les Indiens pour les dérober. On passait fréquemment auprès de loges où on obtenait du poisson et des chiens. Dans un endroit les Naturels revenaient justement de la chasse et avaient rapporté une quantité de viande d'élan et de daim; mais ils en demandaient un prix si élevé que nos voyageurs n'y pouvaient atteindre. Il leur fallut se contenter de chair de chien. Il est vrai qu'à cette époque, ils en étaient venus à la considérer comme une très bonne nourriture, supérieure à la viande de cheval. Les journaux de l'expédition parlent de temps en temps, d'un ton satisfait, *des fameux repas* qu'on faisait, là où la chair de chien se trouvait plus abondante qu'à l'ordinaire.

Sur les bords de la Colombia nos voyageurs eurent encore des nouvelles des membres dispersés de l'expédition. Des hommes blancs, qu'ils supposèrent être Mac Kenzie et Mac Lellan, avaient, leur dit-on, descendu la rivière avant eux : on ajoutait même qu'un de leurs canots s'était renversé, ce qui leur avait fait perdre beaucoup d'effets. Tous ces renseignements sur les compagnons d'aventure qu'ils avaient quittés au milieu du désert, étaient reçus avec le plus vif intérêt.

Le temps, qui continuait à être tempéré, marquait la douceur supérieure du climat, de ce côté des montagnes. L'atmosphère était ordinairement douce et claire, comme dans les jours sereins du mois d'octobre sur les bords américains de l'Atlantique. En général, de chaque côté de la rivière s'étendaient des plaines continuelles, basses auprès de l'eau, mais qui s'élevaient graduellement. Elles étaient dépourvues d'arbres et presque sans arbrisseaux, sans plantes d'aucune espèce, si l'on en excepte quelques buissons de saules. Après avoir fait environ vingt lieues, la caravane arriva dans un endroit où le pays devenait très montueux et où la rivière, coupée de nombreux rapides, passait entre des bords rocailleux. Les Indiens du voisinage étaient mieux vêtus, et, sous tous les rapports, dans un état plus prospère que ceux qui vivaient plus haut. M. Hunt crut reconnaître dans leurs manières une certaine arrogance produite par la conscience de leurs richesses; car la prospérité inspire l'orgueil dans la vie sauvage aussi bien que dans la vie civilisée.

Pour la première fois M. Hunt reçut de cette tribu des nouvelles vagues, mais bien intéressantes, concernant la partie de l'expédition qui s'était rendue par mer à l'embouchure de la Colombia. Les Indiens parlaient d'une nombreuse

troupe d'hommes blancs qui avaient bâti à l'embouchure de la grande rivière une vaste maison, et qui l'avaient entourée de palissades. Aucun d'eux n'avait été en personne à Astoria, mais les nouvelles se répandent rapidement de bouche en bouche, parmi les tribus indiennes, et sont portées jusque dans l'intérieur par des troupes de chasseurs, et par des hordes émigrantes.

L'établissement d'un comptoir dans cet endroit devait, d'ailleurs, causer une vive sensation dans les parties les plus reculées de l'immense solitude qui s'étend à l'ouest des Montagnes. Il frappait, pour ainsi dire, la grande artère vitale de ces pays, et faisait palpiter tous ses cours d'eau tributaires.

On est surpris de voir jusqu'à quel point cette peuplade lointaine était instruite des affaires d'Astoria. Cela montre que les Indiens ne sont ni aussi peu curieux, ni aussi mauvais observateurs qu'on l'a avancé. Ils dirent à M. Hunt que les hommes blancs de la grande maison avaient attendu avec anxiété leurs amis qui devaient descendre la grande rivière ; qu'ils avaient été plongés dans l'affliction par la crainte que leurs frères ne fussent perdus, mais que l'arrivée de sa troupe et de lui-même sécherait leurs larmes, et les ferait danser et chanter de joie.

Le 31 janvier, M. Hunt parvint aux chutes de la Colombia. Il campa au village de Vish-ram,

qui servait de marché commun aux tribus de la côte et des montagnes, et dont les habitants trafiquaient avec les productions de leurs pêcheries. M. Hunt les trouva plus subtils et plus intelligents que les Indiens qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Le commerce avait aiguisé leur esprit, mais n'avait point développé leur honnêteté. C'était une communauté d'effrontés fripons et de maraudeurs. Leurs demeures répondaient à leur fortune : elles étaient supérieures à toutes celles que nos voyageurs eussent vues à l'ouest des Montagnes Rocheuses. En général, les habitations des Sauvages, sur le côté occidental de cette grande barrière, étaient de simples tentes et des cabanes couvertes de peaux, de nattes ou de paille, car le pays est dénué d'arbres. Dans Wish-ram, au contraire, les maisons étaient bâties de bois, et couvertes de grands toits inclinés. Le plancher se trouvait enfoncé d'environ six pieds au-dessous de la surface du terrain ; la porte, ouverte à une des extrémités, était extrêmement étroite et basse, de sorte qu'après l'avoir franchie avec quelque difficulté il fallait descendre une courte échelle. Cette entrée incommode était apparemment employée comme moyen défensif, et il y avait, sans doute pour le même motif, des espèces de meurtrières ouvertes au-dessous du toit, et par lesquelles on pouvait lancer des flèches. Les mai-

sons étaient assez grandes, et contenaient généralement deux ou trois familles. L'un des côtés du bâtiment était garni de lits de nattes; l'autre côté servait à emmagasiner le poisson séché.

Les opérations commerciales des habitants de Wish-ram leur avaient donné des moyens d'information étendus, et avaient fait de leur village une sorte de quartier-général pour les nouvelles. M. Hunt y recueillit donc des détails plus distincts sur l'établissement et sur les affaires d'Astoria. L'un des habitants avait été au comptoir établi par David Stuart sur l'Oakinagan, et y avait appris quelques mots d'anglais. D'autres répétaient le nom de Mac Kay, le Partner qui avait péri dans le massacre du Tonquin, et donnaient quelques détails sur cette malheureuse affaire. Ils disaient que Mac Kay était un chef parmi les hommes blancs; qu'il avait bâti une grande maison à l'embouchure de la rivière, mais qu'il l'avait quittée et s'était rendu dans un grand vaisseau vers le nord, où il avait été attaqué par de méchants Indiens, montés dans des canots. M. Hunt fut rempli d'inquiétude par cette nouvelle et chercha à l'approfondir. On lui répondit que les Indiens avaient attaché leurs canots au vaisseau, et qu'ils avaient combattu jusqu'à ce qu'ils eussent tué le chef et tout son peuple. C'est là un autre exemple de l'exactitude avec laquelle

les nouvelles sont transmises de bouche en bouche parmi les tribus indiennes. Quoique M. Hunt ne crût ces récits qu'en partie, ils remplirent son esprit de sombres pressentiments.

Il désirait se procurer des canots pour descendre la Colombia, mais il n'y en avait pas de convenables au-dessus du détroit. Il continua donc à marcher pendant quatre lieues, et campa sur le bord de la rivière. Le camp fut bientôt environné de Sauvages maraudeurs qui cherchaient à dérober quelque chose. Déconcertés par la vigilance des sentinelles, ils essayèrent d'en venir à leurs fins par d'autres moyens. Vers le soir une dizaine de guerriers entrèrent dans le camp d'un air fanfaron. Peints et équipés comme pour livrer bataille, ils étaient armés de lances, d'arcs, de flèches et de couteaux à scalper. Ils informèrent M. Hunt qu'une troupe de trente à quarante braves devait venir d'un village situé plus bas sur la rivière, pour attaquer le camp et emmener les chevaux, mais qu'ils s'étaient déterminés à rester avec lui pour le défendre. M. Hunt les reçut avec grande froideur. Cependant, quand ils eurent fini leur histoire, il leur donna une pipe à fumer. Il appela alors tout son monde et posta des sentinelles dans différents endroits, mais en les prévenant de faire attention à l'intérieur du camp autant qu'à l'extérieur.

Les guerriers étaient évidemment déroutés par ces précautions, aussi prirent-ils congé, après avoir fumé leur pipe et évaporé leur valeur. Cependant la farce n'en resta pas là. Au bout de quelque temps ils revinrent et introduisirent un autre Sauvage, arrangé d'une manière fort héroïque. Ils l'annoncèrent comme le chef du village belliqueux, mais comme étant, de sa personne, un grand pacificateur. Son peuple avait une furieuse envie d'attaquer les Blancs, et les aurait malmenés, sans aucun doute, si ce vaillant chef ne s'était pas déclaré leur ami, et n'avait pas dispersé les guerriers par son autorité et par ses prouesses. Ayant ainsi vanté ces bons offices, nos comédiens firent une pause significative. Ils attendaient évidemment une récompense proportionnée à la grandeur du service. M. Hunt aveignit encore sa pipe, et fuma avec le chef de ces dignes compères, mais ne fit pas d'autre démonstration de gratitude. Ils restèrent dans le camp toute la nuit. Au point du jour ils s'en retournèrent chez eux, déjoués, l'oreille basse, et n'ayant eu pour de la fumée pour leur peine.

M. Hunt tâcha alors de se procurer des canots. Il y en avait, aux environs, plusieurs qui étaient fort bien faits et capables de porter trois mille livres pesant; mais M. Hunt trouva très difficile d'en négocier l'acquisition avec un peuple aussi

délié, et qui semblait beaucoup plus enclin à voler qu'à trafiquer. Malgré la stricte garde que l'on faisait autour du camp, différents ustensiles furent escamotés et plusieurs chevaux emmenés. Parmi ceux-ci se trouvait la monture chérie de Pierre Dorion. Poussé par quelque caprice, ce digne personnage avait planté sa tente à une petite distance du corps principal; son inestimable coursier paissait auprès, avec des entraves. Cependant quand l'aurore se leva l'animal était disparu, à la grande mystification de l'interprète métis.

Après plusieurs jours de négociations, M. Hunt parvint à se procurer le nombre de canots nécessaires. Il aurait voulu quitter aussitôt ce pays de larrons, mais il y fut retenu jusqu'au 5 février par des vents d'ouest accompagnés de neige et de pluie. Lorsqu'il lui fut enfin possible de démarrer, il fut encore retardé par des vents contraires et par des temps orageux. Cependant le courant était en sa faveur : le grand rapide fut passé au moyen d'un portage, et les canots ne rencontrèrent plus d'obstructions. Enfin, le 15 février, ayant fait le tour d'un promontoire, nos aventuriers arrivèrent en vue du fort d'Astoria.

Après onze mois d'un pénible voyage accompli en grande partie dans des déserts dépourvus de routes, où la vue d'une wigwam était une rareté, on peut imaginer avec quelles délices les pauvres

voyageurs exténués aperçurent l'établissement naissant, assis sur une hauteur, avec ses magasins, ses bastions, ses boulevards de palissades, et dominant une belle petite baie, où se balançait tranquillement à l'ancre une gracieuse embarcation. Un cri de joie s'échappa de chaque canot à cette vue long-temps souhaitée. On traversa la baie, on poussa promptement au rivage. Tous les Astoriens s'étaient empressés d'y descendre pour recevoir et pour féliciter leurs compatriotes. Parmi les premiers à les complimenter sur leur débarquement, se trouvaient quelques-uns de leurs anciens camarades de souffrance, qui s'étaient séparés d'eux à la Chaudière. Ceux-ci, sous la conduite de Reed, de Mac Lellan et de Mac Kenzie, avaient atteint Astoria près d'un mois auparavant. Connaissant par leur propre expérience tous les dangers qu'avaient dû courir M. Hunt et ses compagnons, ils les avaient regardés comme perdus. Leurs salutations en furent d'autant plus chaudes et plus cordiales. Quant aux Canadiens, leurs félicitations mutuelles étaient, comme à l'ordinaire, bruyantes et exagérées. Il était presque ridicule de voir ces anciens *confrères* s'embrasser et se baiser l'un l'autre, avec des éclats de joie.

Quand les premiers compliments furent passés, les différentes bandes échangèrent le récit de leurs aventures mutuelles depuis qu'elles s'étaient

séparées à la rivière des Serpents. Nous en rapporterons brièvement les principales circonstances. Le lecteur se rappellera qu'un petit détachement avait suivi le cours de la rivière, sous la conduite de John Reed, l'un des clercs de la Compagnie; que peu de temps après un autre était parti sous les ordres de M. Mac Lellan; un autre enfin dans une différente direction, sous ceux de M. Mac Kenzie. Après avoir erré pendant plusieurs jours sans voir d'Indiens et sans pouvoir se procurer aucune provision, ces trois détachements s'étaient rencontrés fortuitement parmi les montagnes de la rivière des Serpents, à quelque distance au-dessous du détroit désastreux qui avait été nommé le Trou du Diable.

Quand ils furent ainsi réunis leur troupe comprenait Mac Kenzie, Mac Lellan, Reed et huit hommes, principalement Canadiens. Se trouvant tous dans la même situation, sans chevaux, sans renseignements d'aucune espèce, ils convinrent qu'il était plus qu'inutile de retourner auprès de M. Hunt pour l'embarrasser de tant de bouches affamées, et que leur seule ressource était de sortir aussi vite que possible de cette région désolée, afin de se diriger de leur mieux vers la Colombia. Ils continuèrent en conséquence à suivre le cours de la rivière des Serpents, gravissant les rocs et les montagnes, et surmontant toutes les difficul-

tés des défilés, qui, après la chute des neiges, furent trouvés impraticables par MM. Hunt et Crooks.

Quoique constamment auprès des bords de la rivière, et pendant une grande partie du temps en vue de ses eaux, l'une de leurs plus grandes souffrances était la soif. La rivière s'étant creusé un profond chenal entre des montagnes rocheuses dépourvues de ruisseaux et de sources, ses berges étaient si hautes et si abruptes qu'il s'y trouvait rarement un endroit où nos voyageurs pussent descendre sur la plage. Ils souffraient fréquemment, durant des journées entières, les tourments de Tantale, voyant constamment de l'eau courante, et cependant dévorés par la soif la plus cruelle. Çà et là ils rencontraient de l'eau de pluie rassemblée dans le creux des rochers; mais plus d'une fois ils furent réduits par la soif à toute extrémité, et quelques-uns des hommes eurent recours aux derniers expédients pour éviter de périr.

Ils souffraient également de la faim, ne rencontrant aucun gibier, et ne subsistant que de lanières de peaux de castor, grillées sur du charbon. Ces lanières leur étaient distribuées en petites portions à peine suffisantes pour supporter leur existence, et qui, à la fin, leur manquèrent tout-à-fait. Cependant ils continuaient à avancer

lentement et en pouvant à peine se traîner, jusqu'au moment où un violent orage de neige les força de faire une pause. Dans leur état d'épuisement il leur était impossible de lutter contre un semblable obstacle. Ils se serrèrent donc l'un contre l'autre, à l'abri d'un rocher surplombant, et se préparèrent à subir leur cruelle destinée.

Dans cette situation critique, quand la famine semblait se dresser comme un spectre devant eux, Mac Lellan, en levant les yeux, aperçut une Longue-corne qui s'abritait aussi sous un rocher, au penchant du mont. Comme il était encore plus actif qu'aucun des ses camarades, et de plus excellent tireur, il partit pour arriver à portée de l'animal. Ses compagnons épiaient ses mouvements avec anxiété, car leur vie dépendait du succès. Il fit un prudent circuit, gravit la montagne dans le plus profond silence, et, à la fin, arriva à une distance convenable sans avoir été aperçu de l'animal. Il le toucha en joue d'une main sûre, et le jeta mort sur la place; circonstance fortunée, car s'il n'avait été que blessé, Mac Lellan n'aurait pas eu la force de le poursuivre. La pente du mont lui permit de rouler le corps à ses compagnons, qui étaient trop faibles pour gravir les rochers. Ils se mirent aussitôt à le dépecer, mais ils montrèrent une singulière force de raison pour des hommes affamés

autant qu'ils l'étaient, car ils se contentèrent, pour le moment, d'une soupe faite avec les os de l'animal, et en réservèrent la viande pour de futurs repas. Ce secours providentiel leur donna la force de poursuivre leur voyage dans cette région désolée, où ils subirent encore des épreuves presque aussi cruelles, et dont ils ne sortirent enfin, avec la vie sauve, que grâce à leur petit nombre.

A la fin, après vingt et un jours de fatigues et de souffrances, ils se trouvèrent hors des montagnes, et arrivèrent à un affluent de la rivière Lewis. Là ils rencontrèrent des chevaux sauvages, les premiers qu'ils eussent vus à l'ouest des Montagnes Rocheuses. S'étant ensuite dirigés vers la rivière Lewis, ils trouvèrent sur ses bords une tribu d'Indiens hospitaliers qui satisfirent libéralement à leurs besoins. Ils achetèrent deux canots dans lesquels ils descendirent cette rivière jusqu'à son confluent avec la Colombia. Une fois sur celle-ci ils s'abandonnèrent au courant, qui les amena à Astoria, pâles, décharnés, et complétement déguenillés.

Tous les chefs de l'expédition se trouvaient ainsi réunis, excepté M. Crooks; mais on conservait peu d'espérance de son salut, vu l'état de faiblesse dans lequel on avait été obligé de l'abandonner, au milieu du désert.

Les Astoriens organisèrent une fête pour célébrer l'arrivée de M. Hunt et la joyeuse réunion des aventuriers dispersés. Les couleurs nationales furent arborées; les canons, grands et petits, rententirent : on fit un somptueux repas de poisson, de castor et de venaison, fameuse chère pour des hommes qui avaient été si longtemps enchantés de festoyer avec de la viande de cheval et de chien. Une libérale distribution de grog augmenta la joie générale, et comme à l'ordinaire la fête se termina par une grande danse, exécutée le soir par les Voyageurs canadiens [1].

[1] La distance de Saint-Louis à Astoria, par la route que suivit M. Hunt, est d'au moins 1,170 lieues, quoique en ligne directe elle n'excède pas 600 lieues.

L'expédition était partie de Mackinaw le 12 août 1810.

De Saint-Louis, le 21 octobre de la même année.

Des quartiers d'hiver de la Nodowa en avril 1811.

D'Aricara, le 18 juillet de la même année.

Elle arriva à Astoria le 5 février 1812.

Le Tonquin, parti de New-York le 8 septembre 1810, était arrivé à l'embouchure de la Colombia le 22 mars 1811.

CHAPITRE XXXVIII.

Disette durant l'hiver. — Mauvais territoire de chasse. — Retour de la saison de pêche. — L'uthlecan ou éperlan. — L'esturgeon. — Le saumon. — Nature du pays le long de la côte. — Plantes. — Quadrupèdes. — Oiseaux. — Reptiles. — Climat à l'ouest des Montagnes. — Douceur de la température. — Sol.

L'HIVER se passa tranquillement à Astoria. Les craintes qu'on y avait eues d'être attaqué par les Naturels s'étaient dissipées. Au contraire, à mesure que la saison avançait, la plupart des Indiens avaient quitté le voisinage de la mer, de sorte que faute de leur secours les colons étaient quelquefois fort à court de provisions. Les chasseurs de l'établissement faisaient, avec peu de succès, de fréquentes et longues excursions. Il y avait bien dans le voisinage quelques daims, quelques ours, et des élans en grand nombre; mais le pays était si difficile, les bois si épais et si impénétrables, qu'il était presque impossible d'atteindre le gibier. D'ailleurs les pluies habituelles de l'hiver empêchaient les chasseurs de tenir leurs armes en bon état. Les provisions qu'ils rapportaient n'étaient donc pas bien considérables, et l'on fut fréquemment obligé de ré-

duire les rations. Vers le printemps, cependant, commença la saison de la pêche; c'est la saison de l'abondance sur la Colombia. Dans les premiers jours de février, on vit arriver à l'embouchure de la rivière de petits poissons, longs d'environ six pouces, appelés par les Naturels *uthlecans*, et qui ressemblent à l'éperlan de mer. On dit que le goût en est délicieux, qu'ils brûlent comme une chandelle, tant ils sont gras, et que les Indiens en font souvent usage pour s'éclairer. Ils entrent dans la rivière par colonnes immenses et serrées, qui ont souvent plus de cinq pieds d'épaisseur. Les Naturels les prennent dans de petits filets, attachés au bout de grandes perches. De cette manière ils en ont bientôt rempli leurs canots, ou bien ils en forment de grands tas sur le bord de la rivière. Leurs femmes les font sécher en les suspendant à des cordes, et ces petits poissons deviennent ainsi un des articles importants de leur nourriture.

Comme l'uthlecan ne remonte pas loin au-dessus de l'embouchure de la rivière, son arrivée ramena bientôt les Indiens sur la côte. Ils ne manquèrent pas de venir commercer à la factorerie, et depuis ce temps ils l'approvisionnèrent de poisson en abondance.

L'esturgeon fait son apparition dans la rivière peu de temps après l'uthlecan. Les Naturels le

prennent de différentes manières. Quelquefois ils le harponnent, mais plus souvent ils se servent de la ligne et du filet. D'autres fois ils jettent dans l'eau une corde dont un bout est attaché à une bouée qui surnage, tandis que l'autre extrémité est chargée d'un gros poids. Des hameçons sont fixés à cette corde et amorcés avec de petits poissons. On la pose ordinairement vers le soir, et le lendemain matin on y trouve souvent plusieurs esturgeons accrochés; car, quoique ce soit un poisson grand et fort, il ne fait que peu de résistance quand il se sent pris.

Le saumon, qui est aussi important pour les tribus pêcheuses de la Colombia que le bison pour les chasseurs des Prairies, n'entre dans la rivière que vers la fin de mai. Depuis lors jusqu'au milieu d'août il est très abondant. On le prend en grande quantité, soit avec le harpon, soit avec la seine, et principalement dans les endroits où l'eau est profonde. Une espèce inférieure arrive ensuite et continue à abonder depuis le mois d'août jusqu'à celui de décembre. Cette espèce se fait remarquer par une double rangée de dents, extrêmement aiguës, qui lui ont valu le nom de *saumon à dents de chien*. On le tue généralement avec le harpon dans les petites rivières; et on le fume pour l'hiver. Nous avons déjà rapporté, dans le chapitre X, de quelle manière les

saumons sont pris et préparés aux chutes de la Colombia, puis divisés en paquets destinés à l'exportation. L'établissement d'Astoria tirait en grande partie ses ressources précaires de ces différentes pêcheries des Sauvages.

Une année de résidence à l'embouchure de la Colombia et plusieurs expéditions dans l'intérieur, avaient alors valu aux Astoriens quelque connaissance du pays. Toute la côte est extrêmement inégale et montueuse. Elle est couverte d'épaisses forêts de pins (pinus canadensis, L.), de cèdres blancs (cupressus thuyoïdes, L.), de cèdres rouges (juniperus virginiana, L.), de cotonniers, de chênes blancs, de frênes blancs (fraxinus acuminata, Lamarck), de frênes des marais (Swamp ash), de saules et de quelques noyers. Sous ces arbres végètent des arbrisseaux aromatiques, des vignes vierges, des vignes et d'autres plantes grimpantes qui rendent les forêts presque impénétrables. Enfin, on y trouve des baies de différentes espèces, telles que des groseilles, des groseilles à maquereau, des fraises, des framboises rouges et blanches, des sorbes, des mûres, des ronces, des prunelles et des airelles. (Oxycoccus macrocarpus, Pursh.; — amelanchier botryapium, Lindl.; — pyrus arbutifolia, L.; — cerasus virginiana, Mx.; — vaccinium uliginosum).

Parmi les lianes il en est une qui mérite une

mention particulière. Chaque fleur est composée de six pétales qui ont environ trois pouces de long et sont d'un beau cramoisi, avec des taches blanches à l'intérieur. Les feuilles, d'un beau vert, sont ovales et disposées trois à trois. Cette plante grimpe sur les arbres sans s'y attacher : quand elle a atteint les branches supérieures elle redescend perpendiculairement, et, continuant de croître, elle s'étend d'arbre en arbre, et s'entrelace dans les branches comme les agrès d'un vaisseau. Les tiges de cette plante sont plus fortes et plus flexibles que le saule, et ont depuis cinquante jusqu'à cent brasses de longueur. Avec ses fibres, les Indiens fabriquent des paniers tellement serrés qu'ils peuvent contenir de l'eau.

Les principaux quadrupèdes remarqués par les Astoriens dans leurs expéditions sont le cerf, le daim, l'ours noir et l'ours gris, l'antilope, la Longue-corne, le castor, la loutre de mer, la loutre de rivière, le rat musqué, le renard, le loup et la panthère. Mais celle-ci est extrêmement rare. Les seuls animaux domestiques des Naturels étaient le cheval et le chien.

Le pays est abondamment peuplé d'oiseaux de terre et d'oiseaux aquatiques, tels que le cygne, l'oie sauvage, le *brandt*, les canards de toutes espèces, le pélican, le héron, la mouette, la bécassine, le courlieu, l'aigle, le vautour, la corneille,

le corbeau, la pie, le grimpereau, le pigeon, la perdrix, le faisan, le francolin, et une grande quantité d'oiseaux chanteurs.

Il se trouve aux environs peu de reptiles : les seules espèces dangereuses sont le serpent à sonnettes, et un autre serpent, long d'environ quatre pieds, dont la cuirasse est rayée de noir, de jaune et de blanc.

Parmi les lézards, il y en a un dont le corps a neuf ou dix pouces de longueur, et trois pouces de circonférence. Sa queue est ronde et de la même longueur que son corps ; sa tête est triangulaire, et couverte de petites écailles carrées. La partie supérieure de son corps est pareillement armée de petites écailles vertes, jaunes, noires et bleues. Chaque pied, composé de cinq doigts, est garni d'ongles très forts dont l'animal se sert pour creuser la terre, car il habite des terriers dans la plaine.

Un fait remarquable, et qui caractérise les contrées situées à l'ouest des Montagnes Rocheuses, c'est la douceur et l'égalité de la température. Cette grande barrière montagneuse divise le Continent en différents climats, sous les mêmes degrés de latitude. Les hivers rigoureux, les étés étouffants, et toutes les capricieuses inégalités de température qui prévalent du côté de l'Atlantique, se font peu ressentir sur les pentes

occidentales des Montagnes. Les pays situés entre elles et l'Océan Pacifique, sont favorisés d'une température douce et stable qui ressemble à celle des mêmes latitudes en Europe. Dans les plaines et dans les vallées, il ne tombe que peu de neige pendant l'hiver. Elle fond ordinairement en tombant, et rarement elle reste sur la terre plus de deux jours de suite, excepté dans les montagnes. Les hivers sont pluvieux plutôt que froids. Durant cinq mois, depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de mars, les pluies sont presque continuelles, et souvent accompagnées d'éclairs et d'effroyables coups de tonnerre. Les vents dominants en cette saison sont ceux du sud et du sud-est; ils amènent généralement de la pluie. Ceux du nord et du sud-ouest sont les présages du beau temps. Du milieu de mars au milieu d'octobre, c'est-à-dire durant sept mois, l'atmosphère est sereine et délicieuse. Il ne tombe presque jamais de pluie pendant cet intervalle, mais la verdure est rafraîchie par les rosées de la nuit, et quelquefois par des brouillards humides, le matin. Ces brouillards ne paraissent pas être nuisibles à la santé, car les Blancs, aussi bien que les Naturels, dorment impunément en plein air. Tandis que cette température douce et égale prévaut dans le bas pays, les cimes des vastes montagnes qui le dominent sont couvertes de neiges perpétuelles. Elles s'a-

perçoivent ainsi à de très grandes distances, et, comme de brillants nuages d'été, se parent souvent de couleurs aériennes. Elles forment toujours un des traits les plus frappants de ces vastes paysages.

La douceur habituelle de la température est attribuée aux vents qui viennent de l'Océan Pacifique. Du 20e degré de latitude nord jusqu'au 50e degré, au moins, ce sont eux qui tempèrent les chaleurs de l'été, de sorte qu'à l'ombre on n'est point incommodé par la transpiration. Ce sont eux qui adoucissent aussi les rigueurs de l'hiver, produisant ainsi un climat si modéré, que les habitants peuvent porter les mêmes vêtements durant toute l'année.

Dans le voisinage de la côte, le sol est d'une couleur brune tirant un peu sur le rouge. Il est généralement pauvre et formé d'un mélange d'argile et de gravier. Dans l'intérieur, et principalement dans les vallées des Montagnes Rocheuses, il est ordinairement noirâtre, et quelquefois jaune; il est souvent mêlé de marne et de substances marines en état de décomposition. Cette espèce de sol a une épaisseur considérable, comme on peut le remarquer dans les profondes coupures formées par le cours des eaux. La végétation est beaucoup plus riche dans ces vallées qu'au bord de la côte : et c'est dans ces inter-

valles fertiles, enfermés entre des chaînes rocheuses, ou creusés dans des plateaux stériles, que la population doit s'étendre et se ramifier, si jamais les régions situées au delà des Montagnes deviennent civilisées.

CHAPITRE XXXIX.

Naturels des environs. — Leurs mœurs. — Leurs armes. — Usage d'aplatir la tête. — Croyances religieuses. — Prêtres ou médecins. — Les idoles rivales. — Polygamie, cause de grandeur. — Guerre innocente. — Musique, danse, jeu. — Voleurs vertueux. — Horreur de l'ivrognerie. — Indignation de Comcomly.

Nous avons déjà donné quelques détails sur les tribus qui existaient vers la partie inférieure de la Colombia, au temps de l'établissement. Nous ferons bien, peut-être, d'y ajouter de nouvelles particularités. Les quatre tribus les plus proches d'Astoria, et avec lesquelles les marchands avaient le plus de rapports, étaient, comme nous l'avons déjà dit, les Chinooks, les Clatsops, les Wahkiacums et les Cathlamets. Les Chinooks habitaient principalement les bords d'une rivière qui portait le même nom qu'eux. Cette rivière se jette dans la baie de Baker, à peu de milles du cap Désappointement, après avoir coulé parallèlement au bord de la mer, à travers une terre basse et remplie de marais stagnants. C'était la tribu sur laquelle régnait le chef borgne Comcomly : elle s'enorgueillissait de compter deux-cent-quatorze

guerriers. La subsistance de cette tribu était principalement composée de poisson, mais elle se régalait quelquefois de la chair de l'élan, du daim et des oiseaux sauvages des marais voisins.

Les Clatsops résidaient des deux côtés de la Pointe-Adam. Ce n'étaient plus que les restes d'une tribu qui avait été presque entièrement détruite par la petite vérole. Elle ne comptait guère que cent quatre-vingts combattants.

Les Wahkiacums, ou Waak-i-cums habitaient le côté septentrional de la Colombia, et comptaient soixante-six guerriers. Ils ne formaient originairement qu'une tribu avec les Chinooks; mais, deux générations avant l'arrivée des colons, une dispute s'étant élevée entre le chef régnant et son frère Wahkiacum, celui-ci s'était séparé, avec ses adhérents, et avait formé la horde qui continue à porter son nom. C'est ainsi que de nouvelles tribus surgissent chez les Sauvages, et qu'il s'engendre continuellement des causes cachées d'hostilités.

Les Cathlamets habitaient en face du village le plus bas des Wahkiacums. Ils comptaient quatre-vingt-quatorze guerriers.

Ces quatre tribus paraissent avoir toutes la même origine, car ceux qui les composent se ressemblent de figure, d'habit, de langage et de manières. Ils ont communément moins de cinq

pieds un pouce. Leurs jambes sont cagneuses et leurs chevilles épaisses. Cela provient de la quantité de temps qu'ils passent dans leurs canots, assis, ou plutôt accroupis sur leurs mollets et sur leurs talons. Ils conservent même à terre cette posture favorite. Les femmes augmentent cette difformité en portant autour des chevilles des bandages serrés, qui empêchent la circulation du sang et qui font enfler les muscles de la jambe.

Ni l'un ni l'autre sexe ne peuvent avoir de prétentions à la beauté. Leur visage est rond, leurs yeux petits, mais animés. Leur nez est large et plat au sommet : le bout en est gros et les narines sont grandes. Ils ont la bouche grande, les lèvres épaisses, les dents petites, irrégulières et sales. A l'ouest des Montagnes Rocheuses, on voit rarement de bonnes dents parmi les Sauvages, qui vivent principalement de poisson.

Dans le commencement de leurs rapports avec les Blancs, les Naturels n'avaient que des vêtements fort insuffisants. Pendant l'été, les hommes étaient entièrement nus; pendant l'hiver, ils portaient une petite robe faite de peaux, ou de la laine du mouton de montagne (mountain sheep). Quelquefois ils se couvraient d'un manteau de natte pour écarter la pluie, mais ayant ainsi protégé leur dos et leurs épaules, ils laissaient nu le reste de leur corps.

Les femmes portaient des robes semblables à celles des hommes, mais plus courtes, et qui ne descendaient pas au-dessous de la taille. De la ceinture aux genoux elles avaient une espèce de frange, formée des fibres de l'écorce du cèdre; ou bien une sorte de jupon, fabriqué avec des filaments de yucca (silk grass, yucca filamentosa, Lam.), entrelacés et noués aux extrémités. C'était là leur vêtement ordinaire dans l'été. Si le temps devenait froid, elles y ajoutaient une veste de peau pareille à la robe.

Les hommes s'enlevaient soigneusement tous les poils de la barbe, car ils la considèrent comme une grande difformité. Ils regardaient avec dégoût les moustaches et les mentons bien fournis des Blancs, qu'ils appelaient, par dérision, les *Longues-barbes*. Au contraire les deux sexes étaient orgueilleux de leur chevelure, qui est ordinairement noire et assez rude. Ils la laissaient pousser de toute sa longueur, et en étaient fort soigneux. Quelquefois ils la portaient nattée; quelquefois ils la roulaient autour de leur tête d'une manière fantasque. On ne pouvait leur faire de plus grand affront que de couper leurs boucles chéries.

Leurs chapeaux étaient coniques et proprement tressés des tiges de l'herbe aux ours (bear grass), ou des fibres de l'écorce du cèdre. Ils étaient or-

nés de dessins de différentes formes et de différentes couleurs. Quelquefois c'étaient simplement des carrés et des triangles ; d'autres fois des représentations grossières de canots, avec des hommes pêchant et harponnant. Ces chapeaux étaient extrêmement durables et presque à l'épreuve de l'eau.

Les hommes portaient, pour ornement favori, des colliers de griffes d'ours, orgueilleux trophées de leurs exploits de chasse ; les femmes avaient des colliers de dents d'élan.

L'arrivée des marchands blancs opéra bientôt un changement dans la toilette des deux sexes. Ils devinrent passionnés pour tous les objets de costume européen qu'ils pouvaient se procurer, et avec lesquels ils avaient souvent la figure la plus grotesque. Ils adaptèrent, d'ailleurs, à leurs anciens goûts, beaucoup d'objets qu'ils achetaient des Américains. Hommes et femmes étaient enchantés quand ils pouvaient se parer de bracelets de fer ou de cuivre. Ils étaient charmés aussi des grains de verroterie blancs et surtout des bleus. ils en portaient de larges bandes serrées autour de leur taille et de leurs chevilles, de grands colliers sur leur poitrine, et ils en mettaient encore des pendeloques à leurs oreilles. Dans l'état sauvage, les hommes portent plus loin que les femmes la passion pour la parure ; nos Indiens ne pen-

saient pas que leur équipement de gala fût complet, s'ils n'avaient pas un joyau de haiqua, ou de wampun, dansant à leur nez. Ainsi arrangés, leurs cheveux pouacrés d'huile de poisson, et leur corps barbouillé d'argile rouge, ils se regardaient comme irrésistibles.

Quand ils se préparaient à des expéditions guerrières, ils peignaient leur visage et leur corps de la manière la plus hideuse et la plus grotesque, suivant la pratique universelle des Sauvages américains. Leurs armes étaient des arcs et des flèches, des lances et des massues. Quelques-uns portaient un corselet formé de pièces de bois dur, réunies avec les fibres de l'herbe aux ours, de manière à former une cotte de mailles légère et flexible. Ils avaient aussi une espèce de casque composé de cuir, d'écorce de cèdre, d'herbe aux ours, et suffisant pour protéger la tête contre une flèche ou contre un coup de massue. Une armure défensive plus complète encore était une jaquette de peau d'élan doublée plusieurs fois. Elle descendait jusqu'aux pieds, et des trous servaient pour passer la tête et les bras. Ce vêtement était tout-à-fait à l'épreuve de la flèche, et souvent, en outre, il était doué de vertus magiques par les enchantements des jongleurs.

Nous avons déjà parlé de la coutume, particulière à ces peuples, d'aplatir la tête de leurs enfants.

Comme la mutilation qu'on pratique sur les pieds des femmes chinoises, c'est un des caprices humains les plus incompréhensibles. Cet usage prévaut principalement parmi les tribus qui habitent aux environs de l'embouchure de la Colombia, sans que nous ayons pu savoir à quelle distance il s'étend le long de la côte. Quelques unes des tribus qui habitent au nord et au sud de la rivière s'y soumettent aussi, mais elles parlent toutes le langage chinook, et sont probablement sorties de la même souche. Autant que nous avons pu l'apprendre, les tribus reculées et dont la langue est entièrement différente n'ont pas cette absurde coutume. Elle devient également moins commune quand on s'éloigne des bords de l'Océan Pacifique : on en trouve peu de traces parmi les tribus des Montagnes Rocheuses, et au-delà elle disparaît complétement. Certains Indiens, qui habitent les eaux supérieures de la Colombia et les régions solitaires des montagnes, sont souvent appelés Têtes-plates ; mais ils ne sont pas réellement caractérisés par cette difformité. C'est une appellation abusivement donnée par les chasseurs de l'est des Montagnes à tous les Indiens de l'ouest, autres que les Serpents.

Les croyances religieuses de ces peuples étaient extrêmement simples et bornées, ou plutôt, suivant toutes les probabilités, leurs explications

n'étaient que peu comprises par leurs hôtes. Ils avaient l'idée d'un esprit bienveillant et puissant, créateur de toutes choses. Ils le représentaient comme prenant à volonté toutes les formes, et plus habituellement celle d'un énorme oiseau. Il habite ordinairement le soleil, mais il vole par toutes les régions de l'air et voit tout ce qui se passe sur la terre. Si quelque chose lui déplaît, il exhale sa rage par des tempêtes horribles; l'éclat de ses yeux en courroux produit les éclairs; le retentissement de ses ailes le tonnerre. Pour obtenir ses faveurs les Indiens lui offrent annuellement en sacrifice les premiers fruits de leur pêche et de leur chasse.

Outre cet esprit aérien ils croient qu'il y en a un autre moins puissant, qui habite le feu, et qui leur inspire des transes perpétuelles; car, quoiqu'il puisse faire le bien de même que le mal, il se complaît davantage dans celui-ci. Nos Sauvages s'efforcent donc de le maintenir en bonne humeur par de fréquentes offrandes. Ils supposent, d'ailleurs, qu'il a une grande influence sur l'esprit ailé, leur souverain bienfaiteur, et le supplient d'être l'interprète de leurs vœux, et de leur faire obtenir tout ce qu'ils désirent, comme par exemple du succès dans leur pêche et dans leur chasse, des chevaux légers, des femmes obéissantes et des enfants mâles.

Nos Indiens ont des prêtres, magiciens et médecins, qui prétendent être dans la confidence des divinités, et être chargés d'exposer et de faire exécuter leurs ordres. Chacun de ces jongleurs a ses idoles, taillées en bois, et représentant les deux esprits de l'air et du feu, sous quelque forme grotesque de cheval, d'ours, de castor, ou de tout autre animal. Elles sont ornées d'amulettes et d'offrandes, telles que des dents de castor, des griffes d'ours et des serres d'aigles.

Quand quelque personnage important est sur son lit de mort, ou dangereusement malade, on envoie chercher les jongleurs. Ils apportent leurs idoles, avec lesquelles ils se retirent dans un canot pour faire une consultation. De même que nos docteurs sont souvent de différents avis, ainsi ces *médecins* ont de temps en temps de violentes altercations, quand il s'agit de définir la maladie du patient ou le traitement qui lui convient. Pour accommoder les opinions on frappe vigoureusement les idoles l'une contre l'autre. Celle qui perd la première une dent ou une griffe est regardée comme réfutée, et ses partisans cèdent la place aux autres.

Non seulement la polygamie est permise, mais elle est honorable. Plus un homme peut entretenir de femmes, plus il a d'importance aux yeux de sa tribu. La première femme prend le pas sur

toutes les autres, et est considérée comme la maîtresse du logis. Cependant l'harmonie domestique est souvent troublée par des jalousies, par des cabales, et le maître de la maison a parfois beaucoup de peine à apaiser les querelles de sa famille.

Nous lisons dans le manuscrit dont nous tirons ces particularités, que celui qui a le plus grand nombre de femmes, d'enfants mâles et d'esclaves, est élu chef du village ; singulière condition d'éligibilité, et que nous ne nous rappelons pas d'avoir rencontrée ailleurs.

Les querelles sont fréquentes entre ces différents peuples, mais elles ne sont pas bien meurtrières. Ils se livrent quelquefois des batailles rangées, à des jours désignés, et dans des endroits choisis d'avance. C'est ordinairement sur les bords d'un ruisseau. Les partis ennemis se postent sur les rives opposées, et à une telle distance, que la bataille dure souvent fort longtemps avant qu'il y ait du sang répandu. Le nombre des tués et des blessés excède rarement une demi-douzaine. Si le dommage est égal des deux côtés, la guerre est considérée comme honorablement terminée; si l'un des partis a souffert plus que l'autre, il obtient une compensation en esclaves, ou en toute autre espèce de propriété. Sans cette compensation, les hostilités pourraient

être renouvelées un autre jour. Ces Indiens font souvent des incursions de maraude sur le territoire de leurs ennemis, et quelquefois sur celui de leurs amis. S'ils rencontrent une bande moins forte que la leur, ou s'ils tombent sur un village faiblement défendu, ils se comportent avec la férocité de véritables poltrons, tuent tous les hommes, et emmènent en esclavage les femmes et les enfants. Quant aux meubles, ils sont empaquetés sur des chevaux, amenés exprès pour cet usage. Au reste, ce sont de pauvres guerriers, tout-à-fait inférieurs en prouesses aux Sauvages chasseurs de bisons, qui habitent les plaines à l'orient des Montagnes.

Ils passent une grande partie de leur temps à jouer, à danser, et à faire de la musique. Leur musique en mérite à peine le nom, et leurs instruments sont de l'espèce la plus grossière. Leur chant est dur et discordant. Les chansons sont ordinairement improvisées au sujet de quelque circonstance qui vient d'arriver, de quelque personne présente, ou de tout objet frivole qui frappe l'attention du chanteur. Ils ont plusieurs espèces de danses; quelques-unes gaies et agréables. Les femmes obtiennent rarement la permission de danser avec les hommes, mais elles forment des groupes séparés, dirigés par les mêmes instruments et par les mêmes chansons.

Ils ont des jeux de beaucoup d'espèces et s'y livrent avec passion. Ils se laissent quelquefois entraîner à un tel point d'excitation qu'ils jouent tout ce qu'ils possèdent, même leurs femmes et leurs enfants. Ce sont des voleurs avoués, et ils se glorifient de leur dextérité. Celui qui est fréquemment heureux obtient beaucoup d'applaudissements et de popularité ; mais le voleur maladroit surpris dans quelque tentative est ridiculisé, méprisé, et quelquefois même cruellement puni.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent les Naturels des environs d'Astoria. Ils nous paraissent inférieurs, sous beaucoup de rapports, aux hardis chasseurs des Prairies, qui habitent à l'est des Montagnes Rocheuses, et nous semblent avoir beaucoup de ressemblance avec les Esquimaux, quoique leur nature soit relevée en quelque façon par un climat plus tempéré, et par une manière de vivre plus variée.

Les habitudes de trafic engendrées aux cataractes de la Colombia ont étendu leur influence le long de la côte. Les Chinooks, et les autres Indiens de l'embouchure de la rivière, se signalèrent comme de rusés marchands dès leurs premiers échanges avec les Astoriens, et n'hésitèrent jamais à demander trois fois plus que ce qu'ils regardaient comme la valeur réelle d'un de leurs

articles. Ils étaient, d'ailleurs, curieux à l'extrême, importuns jusqu'à l'impertinence; et fort disposés à tourner les étrangers en ridicule.

Sous un rapport, ils se montrèrent supérieurs à la plupart des Sauvages : ce fut en s'abstenant de boire des spiritueux. Ils regardaient un ivrogne avec horreur et dégoût. Une fois, le fils de Comcomly ayant été engagé à boire à la factorerie, retourna chez lui complétement ivre, et faisant toutes sortes d'extravagances, jusqu'au moment où il tomba dans une stupeur qui dura deux jours. Le vieux chef se rendit auprès de son ami, Mac Dougal. Son visage était enflammé d'indignation, et il lui reprocha amèrement d'avoir permis à son fils de se ravaler au rang d'une bête, et de se rendre un objet d'amusement et de mépris pour ses propres esclaves.

CHAPITRE XL.

Occupations printanières à Astoria. — Départ de diverses expéditions. — Indiens pillards. — Voleurs de Wish-ram. — Portage des cataractes. — Portage au clair de lune. — Attaque, défaite, pillage. — Remède indien contre la poltronnerie. — Pourparlers et compromis. — Retour de la brigade. — Elle rencontre Crooks et John Day. — Leurs souffrances. — Perfidie indienne. — Arrivée à Astoria.

Au commencement du printemps le petit établissement d'Astoria fut rempli d'agitation, et se prépara à envoyer différentes expéditions. Il y avait plusieurs choses importantes à faire. Il fallait transmettre un supplément de marchandises au comptoir de M. David Stuart, établi, l'automne précédent, sur l'Oakinagan. Il fallait visiter les caches faites à la Chaudière par M. Hunt, afin d'en rapporter à Astoria les objets qui y avaient été laissés. Enfin, il était nécessaire d'envoyer, par terre, des dépêches à New-York, pour informer M. Astor de l'état des affaires, et du succès des différentes expéditions.

La tâche de ravitailler le poste de l'Oakinagan fut attribuée à M. Robert Stuart, jeune homme intelligent et courageux, neveu de celui qui avait

établi ce poste. Deux des Clercs, nommés Russel Farnham et Donald Mac Gilles, furent chargés d'aller avec un guide et huit hommes chercher les marchandises laissées dans les caches.

Quant aux dépêches, elles furent confiées à M. John Reed, le Clerc qui avait conduit un des détachements explorateurs de la rivière des Serpents. Il devait retraverser les Montagnes par la même route qu'il avait suivie pour venir, mais sans avoir, cette fois, d'autres compagnons que Ben Jones, le chasseur du Kentucky, et deux Canadiens. Comme on espérait encore que M. Crooks n'aurait pas péri, et comme M. Reed et sa brigade pouvaient le rencontrer dans leur chemin, ils étaient chargés d'un petit approvisionnement de vivres et de marchandises, pour l'aider à se rendre à Astoria.

Quand l'expédition de Reed fut organisée, M. Mac Lellan annonça qu'il était déterminé à l'accompagner. Il était mécontent, depuis longtemps, de la petitesse de son intérêt dans l'association, et avait demandé un certain nombre de parts additionnelles. Sa requête ayant été refusée, il se détermina à abandonner la Compagnie. Mac Lellan était un homme d'un caractère singulièrement opiniâtre, sur lequel la persuasion n'avait aucun pouvoir. On lui laissa donc prendre, sans aucune opposition, le parti qu'il voulait.

Quant à Reed, il se prépara pour son hasardeux voyage, avec le zèle d'un véritable Irlandais. Il fit faire une boîte de fer-blanc, dans laquelle les lettres adressées à M. Astor furent soigneusement soudées. Il devait attacher cette boîte sur ses épaules, afin de la porter partout avec lui, dormant ou éveillé, par terre ou par eau, dans toutes les situations, à travers toutes les circonstances, se promettant bien de ne la quitter qu'avec sa vie.

La route de ces différentes brigades devait être la même pendant près de cent trente lieues, en remontant la Colombia. Or, c'est dans cet intervalle que se trouve le passage des rapides et des endroits de la rivière infestés par des tribus pillardes. On s'arrangea donc de manière à faire partir ensemble tous les détachements. En conséquence, le 22 mars 1812, ils se mirent en route dans deux canots, au nombre de dix-sept hommes. Ici nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter, pour remarquer la hardiesse de ces diverses expéditions, si faibles numériquement, et destinées à traverser d'immenses solitudes où des troupes plus nombreuses avaient éprouvé tant de désastres. L'année précédente, quand M. Hunt cherchait des recrues parmi les chasseurs et les Voyageurs expérimentés de Montréal et de Saint-Louis, on regardait comme dangereux d'essayer de traverser le Montagnes Rocheuses avec moins de soixante

hommes, et voilà que nous trouvons Reed prêt à franchir les mêmes barrières avec seulement trois compagnons. Telle est l'indifférence du danger que l'homme acquiert par l'habitude de courir des risques constants. L'esprit, comme le corps, s'endurcit à force d'être exposé.

La petite bande associée remonta la rivière, sous le commandement de M. Robert Stuart, et arriva de bonne heure, dans le mois d'avril, au Long Détroit, ce repaire d'insignes pirates. Les Blancs, trop peu nombreux pour faire eux-mêmes le portage de leurs marchandises, empruntèrent l'assistance des Indiens cathlascos, qui s'engagèrent à transporter les bagages sur leurs coursiers. Le premier convoi partit sous l'escorte de Reed et de cinq hommes bien armés. Le courageux Irlandais marchait en tête, portant sur son dos ses dépêches, dont la boîte de fer-blanc reluisait au loin; les Indiens conduisaient leurs bêtes de somme. En passant par un défilé difficile, quelques-uns des sauvages voleurs détournèrent leurs chevaux dans un étroit sentier, et s'enfuirent au galop, emmenant avec eux deux ballots de marchandises et une certaine quantité de petits articles. Il aurait été inutile de les poursuivre, et ce fut même avec beaucoup de peine qu'on put amener le reste du convoi à bon port. Quelques-uns des gardes eux-mêmes ne retrouvèrent plus

leurs couteaux ni leurs mouchoirs de poche, et la brillante boîte de fer-blanc de John Reed courut un danger éminent.

M. Stuart, ayant appris ces déprédations, se hâta d'arriver au secours du convoi, mais il faisait déjà brune quand il l'atteignit auprès du village de Wish-ram, célèbre par ses pêcheries et par les dispositions pillardes de ses habitants. Là nos voyageurs se trouvaient dans un pays étranger, au milieu de Sauvages empressés à dérober, si ce n'est à piller ouvertement. Ne sachant pas quelles mesures prendre, ils restèrent sous les armes toute la nuit, sans fermer l'œil; puis, aux premières lueurs de l'aube, ils embarquèrent précipitamment leurs effets, sans chercher à recouvrer ceux qui avaient été volés, et s'éloignèrent du rivage, « charmés, selon leurs propres expressions, de dire adieu à cet abominable nid de mécréants. »

Cependant les honnêtes gens de Wish-ram n'étaient pas disposés à se séparer si aisément de leurs hôtes. Leur cupidité avait été excitée par le butin qu'ils avaient déjà fait, et leur confiance augmentée par l'impunité. Ils résolurent de lever encore quelques droits sur les voyageurs, et de capturer, s'il était possible, la boîte aux dépêches, car elle brillait au loin si glorieusement, et elle était gardée avec tant de soin par John Reed,

qu'elle devait contenir, suivant eux, « une grande médecine. »

M. Stuart et ses camarades n'étaient donc pas encore bien loin dans leurs canots, lorsqu'ils aperçurent toute la canaille de Wish-ram courant par troupes sur la rive, en poussant des cris et des hurlements. Quand nos voyageurs débarquèrent au-dessous des chutes, ils se virent entourés de plus de quatre cents de ces brigands, armés d'arcs et de flèches, de massues et d'autres armes sauvages. Ils s'offrirent avec insistance à transporter les canots et les effets jusqu'au haut du portage. M. Stuart refusa de leur confier les marchandises, alléguant qu'il était trop tard; mais pour les maintenir en bonne humeur, il les informa que, s'ils se conduisaient bien, il accepterait probablement leurs offres le lendemain matin. En même temps, il les engagea à porter toujours les embarcations. Ils se mirent donc en route avec les deux canots sur leurs épaules, et accompagnés par une garde de huit hommes bien armés.

Quand ils furent arrivés au haut des chutes, leur mauvais vouloir éclata, et ils se disposèrent à détruire les canots, sans doute pour empêcher les Blancs d'emporter leurs biens, et pour les assujettir à de nouveaux pillages. Un vieillard, qui paraissait avoir quelque autorité parmi eux,

parvint cependant à les en empêcher. Grâce à sa harangue la bande hostile, à l'exception d'une cinquantaine, passa du côté septentrional de la rivière, et y resta en embuscade, prête à commettre de nouveaux outrages.

Pendant ce temps M. Stuart, qui était resté au bas des chutes avec les marchandises, et qui savait que les Sauvages ne lui avaient offert leur assistance que pour avoir une occasion de le piller, se détermina à essayer de leur dérober une marche, afin de déjouer leurs machinations. Vers une heure du matin, et tandis que la lune brillait silencieusement, il réveilla ses gens et leur proposa de transporter eux-mêmes leurs marchandises au-dessus des chutes, avant que les Indiens endormis pussent s'en apercevoir. Tout le monde se mit à l'ouvrage avec zèle et empressement, dans l'espérance d'avoir tout emporté avant le point du jour. M. Stuart partit devant, avec les premières charges, et prit sa station au haut du portage, tandis que MM. Reed et Mac Lellan restaient au bas pour expédier le reste des marchandises.

Le jour ayant paru avant que le transport fût achevé, quelques-uns des Indiens qui étaient restés sur le côté méridional de la rivière s'aperçurent de ce qui se passait, et se sentant trop faibles pour s'y opposer, donnèrent l'alarme à

ceux du côté opposé. Plus d'une centaine de ceux-là s'embarquèrent précipitamment dans plusieurs canots. Deux charges de marchandises restaient encore à porter. M. Stuart dépêcha quelques-uns de ses gens pour en prendre une, et fit dire à M. Reed de retenir avec lui le nombre d'hommes qu'il jugerait nécessaire pour protéger la charge suivante; car il soupçonnait les Indiens d'avoir des intentions hostiles. M. Reed, cependant, refusa de garder personne, disant que Mac Lellan et lui-même suffisaient à défendre la petite quantité de marchandises qui restaient encore. Les hommes partirent donc avec leur charge, tandis que Reed et Mac Lellan continuaient à monter la garde auprès du résidu. Pendant ce temps une partie des Sauvages arrivaient du bord opposé. La malheureuse boîte de fer-blanc de John Reed, resplendissant au loin comme le casque brillant d'Euryale, attira les regards de chacun d'eux. Aussitôt que les embarcations eurent touché la rive, ils sautèrent sur les rochers, poussèrent leur cri de guerre et se précipitèrent pour s'assurer de cette conquête étincelante. Mac Lellan, qui était sur le bord de l'eau, s'approchait des marchandises pour les garder quand un Sauvage essaya de lui jeter, d'une main, sa robe de bison sur la tête, et de le percer de l'autre. Mac Lellan sauta en arrière, juste à

temps pour éviter le coup, et couchant le Sauvage en joue, le jeta roide mort à ses pieds.

Cependant John Reed, avec l'imprévoyance d'un Irlandais, avait négligé d'ôter l'enveloppe de cuir qui entourait la batterie de son fusil. Tandis qu'il en tiraillait les cordons, il reçut sur la tête un coup de massue, qui l'étendit par terre sans connaissance. En un clin d'œil sa carabine et ses pistolets lui furent enlevés, et la boîte de fer-blanc, cause de cette attaque, fut emportée en triomphe.

Dans ce moment critique, M. Stuart, qui avait entendu le cri de guerre des Sauvages, arrivait sur le champ de bataille avec Ben Jones et sept autres de ses hommes. Reed était baigné dans son sang, et un Indien, penché sur lui, l'allait dépêcher avec son tomahawk. Stuart donna le signal, et Ben Jones, épaulant sa carabine, étendit le Sauvage sur la place. Les Blancs poussèrent alors un grand cri en chargeant le corps principal des Indiens, qui prirent immédiatement la fuite. Reed fut ensuite relevé et transporté, saignant et sans connaissance, au bout supérieur du portage. On se préparait à lancer les canots et à s'embarquer en toute hâte, quand on s'aperçut qu'ils faisait eau de tous les côtés, et qu'on avoit oublié les rames au bas du portage. Cependant les Indiens couraient çà et là, criant et hurlant

comme des démons. Une scène de confusion s'ensuivit. Quelques-uns des Canadiens perdirent courage, et deux jeunes gens s'évanouirent même tout-à-fait. Aussitôt qu'ils eurent repris connaissance, M. Stuart ordonna qu'on leur ôtât leurs armes, et qu'après les avoir dépouillés de leurs pantalons, on attachât autour de leurs reins une pièce d'étoffe, en imitation du costume d'une squaw. Telle est la manière indienne de punir la poltronnerie. Ainsi équipés, ils furent placés dans l'un des canots, au milieu des marchandises. Cette farce excita la gaieté des plus courageux, même au milieu de leurs périls, et ranima l'orgueil des incertains. Les Indiens ayant repassé de nouveau sur la rive septentrionale, l'ordre se rétablit. Quelques hommes furent envoyés à la recherche des rames ; d'autres se mirent à calfater et à lancer les canots ; enfin, au bout de peu de temps, tous nos voyageurs étaient embarqués, et continuaient leur voyage le long de la rive méridionale.

A peine étaient-ils partis, quand les Indiens revinrent sur le lieu de la scène, emportèrent leurs camarades, dont l'un vivait encore, et retournèrent à leur village. Là, ils tuèrent deux chevaux et burent leur sang tout chaud pour exalter leur courage. Ils se peignirent et s'équipèrent d'une manière hideuse, dansèrent la danse

de mort autour du cadavre de leur camarade, et entonnèrent leur chanson de guerre. Enfin, sautant sur leurs chevaux et brandissant leurs armes, ils remontèrent la rive septentrionale de la rivière, au nombre d'environ quatre cent cinquante, afin de devancer les canots, de les attendre dans une embuscade et de tirer une terrible vengeance des Blancs.

Ils parvinrent à quelque distance au-dessus des canots sans être découverts, et ils traversaient la rivière pour se poster le long du bord que côtoyaient nos voyageurs, lorsqu'ils furent heureusement aperçus. En approchant de l'endroit où ils avaient passé l'eau, M. Stuart et ses compagnons virent qu'ils étaient postés parmi des rocs élevés et surplombant, au-dessous desquels les canots devaient être obligés de passer. Reconnaissant donc que l'ennemi avait l'avantage de la position, les Blancs s'arrêtèrent à cinq cents mètres de l'embuscade, déchargèrent leurs fusils et les rechargèrent. Ensuite ils firent du feu, et mirent un appareil aux blessures de M. Reed, qui avait reçu cinq cruelles balafres dans la tête. Cela fait, ils attachèrent les canots ensemble, les amarrèrent à un roc situé à peu de distance du rivage, et attendirent l'attaque dont ils étaient menacés.

Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient postés

de cette manière, lorsqu'ils virent un canot s'approcher. Il contenait le chef de guerre de la tribu, avec ses trois principaux guerriers. Il s'approcha et fit une longue harangue, dans laquelle il informa les Blancs qu'ils avaient tué un membre de sa nation, et qu'ils en avaient blessé un autre; que les parents du mort demandaient vengeance, et qu'il avait été obligé de les mener au combat. Cependant, il désirait encore épargner un carnage inutile, et proposait en conséquence que M. Reed, qui, observait-il, ne valait guère mieux qu'un homme mort, lui fût livré pour être sacrifié aux mânes du guerrier décédé. Cela devait apaiser la furie de ses amis ; la hache de guerre serait alors enterrée, et dorénavant les deux nations seraient amies. La réponse fut un refus positif, et le chef de guerre vit que les canots étaient préparés à faire une vigoureuse défense. Il se retira donc, et ayant été retrouver ses guerriers parmi les rochers, tint avec eux un long conseil. Sang pour sang est un principe d'équité indienne et d'honneur indien ; mais quoique les habitants de Wish-ram fussent guerriers, ils étaient également marchands. Ils imaginèrent que l'honneur, pour une fois, pourrait bien céder au profit. Une négociation s'ouvrit donc, et après quelques protocoles l'affaire fut arrangée, moyennant une couverture pour abriter

le mort, et du tabac pour régaler les vivants. Cela accordé les héros de Wish-ram retraversèrent encore une fois la rivière, et, tandis que nos voyageurs continuaient leur route, retournèrent dans leur village festoyer de la chair des chevaux dont ils avaient si glorieusement bu le sang.

Cependant la boîte de fer-blanc contenant les importantes dépêches pour New-York était irréparablement perdue; la précaution même prise par le digne Irlandais pour la sûreté de ses missives avait causé leur perte, en appelant sur elles l'attention des Sauvages. L'objet de son voyage étant ainsi anéanti, il renonça à l'expédition. Toute la troupe se rendit donc, avec M. Robert Stuart, à l'établissement de M. David Stuart, sur la rivière Oakinagan. Après y être resté deux ou trois jours, nos voyageurs se remirent en route pour Astoria. M. David Stuart revint avec eux. Il avait une grande quantité de peaux de castors à son établissement, mais craignant la levée d'un *black-mail* aux cataractes, il ne jugea pas prudent de les amener avec lui.

Ils étaient arrivés au-dessous des fourches de la Colombia, lorsqu'un jour ils furent hélés du rivage, en anglais. Ils regardèrent, et aperçurent deux misérables hommes entièrement nus. Ils poussèrent vers eux. Ces hommes s'avancèrent

et se firent connaître : c'étaient M. Crooks et son fidèle John Day.

Le lecteur se rappellera que M. Crooks, John Day et quatre Canadiens avaient été si épuisés par les fatigues et par la famine que M. Hunt s'était vu forcé de les laisser, au mois de décembre, sur le bord de la rivière des Serpents. Leur situation semblait d'autant plus critique qu'ils se trouvaient dans le voisinage d'une bande de Shoshonies dont les chevaux avaient été enlevés par M. Hunt, pour servir de provisions à ses gens. Durant vingt jours, M. Crooks demeura au même endroit, retenu par l'état d'épuisement de John Day, qui était absolument incapable de voyager. Il ne voulait pas l'abandonner, car Day avait été employé par lui sur le Missouri, et s'était toujours montré parfaitement fidèle. Heureusement les Shoshonies ne les molestèrent point. Ils n'avaient jamais vu d'hommes blancs, et semblaient entretenir quelque superstition à leur égard, car, quoiqu'ils vinssent camper auprès d'eux pendant le jour, ils avaient soin d'en éloigner leurs tentes durant la nuit. A la fin ils disparurent sans prendre congé.

Quand John Day eut repris assez de forces pour voyager, M. Crooks se remit en route avec lui et les quatre Canadiens. Ils vivaient en che-

min de ce que leur envoyait le hasard. Dans le mois de février trois des Canadiens, craignant de périr de besoin, quittèrent M. Crooks sur le bord d'une petite rivière, près de laquelle M. Hunt avait passé en allant à la recherche des Indiens. Durant plusieurs jours M. Crooks suivit encore, sur la neige, les traces du passage de M. Hunt, dormant, comme à l'ordinaire, en plein air, et souffrant toute sorte de fatigues. A la fin, arrivé dans une prairie basse, il perdit toute apparence de piste. Durant le reste de l'hiver il erra dans les montagnes, subsistant quelquefois de chair de cheval, quelquefois de chair et de peau de castor, et quelquefois, enfin, de racines.

Vers la fin de mars, l'autre Canadien se trouva à son tour épuisé, et fut laissé dans une loge de Shoshonies. M. Crooks et John Day continuèrent à avancer, et, voyant que la neige était suffisamment diminuée, entreprirent de traverser la dernière chaîne de montagnes, d'après les renseignements qui leur avaient été fournis par les Naturels. Ils y réussirent heureusement et arrivèrent ensuite chez les Wallah-Wallahs, qui habitent les bords de la rivière du même nom, et qui passent pour honnêtes et hospitaliers. Ces Indiens se montrèrent dignes de leur réputation : ils reçurent avec bonté les pauvres voyageurs exténués, tuè-

rent un cheval pour leur servir de nourriture, et leur indiquèrent le chemin de la Colombia. Nos deux pèlerins s'étant remis en route atteignirent la rivière vers le milieu d'avril, et suivirent son cours pendant une trentaine de lieues, jusqu'à un endroit situé à environ sept lieues au-dessus des cataractes.

Là, ils rencontrèrent quelques membres de la chevalerie de cette célèbre passe. Ceux-ci les reçurent amicalement et leur offrirent des vivres; mais tandis que nos voyageurs satisfaisaient leur faim, les Indiens s'emparèrent traîtreusement de leurs fusils; ensuite ils les dépouillèrent de tous leurs vêtements et les chassèrent, en refusant aux instances de M. Crooks un briquet et une pierre à fusil qu'ils lui avaient pris, et en menaçant de le tuer s'il ne partait pas à l'instant.

Dans ce triste état, plus misérables que jamais, nos deux aventuriers recommencèrent leur vagabondage. Ils résolurent de retourner chez la tribu hospitalière des Wallah-Wallahs, et ils avaient déjà fait vingt-sept lieues le long de la Colombia quand, dans la matinée même où ils allaient la quitter pour s'enfoncer dans les terres, les canots de M. Stuart s'offrirent heureusement à leurs yeux.

Il est inutile de décrire la joie de ces pauvres gens, quand ils se retrouvèrent tout-à-coup au

milieu de leurs concitoyens et de leurs amis, ni l'honnête et cordiale réception que leur firent leurs compagnons d'aventures. Toute la troupe continua ensuite à descendre la rivière, passa sans interruption les endroits dangereux, et arriva saine et sauve à Astoria, le 11 mai.

CHAPITRE XLI.

Vue d'ensemble. — Agent envoyé en Russie. — Armement du Castor. — Instructions au Capitaine. — Les îles Sandwich. — Bruits relatifs au Tonquin. — Précautions prises en atteignant l'embouchure de la Colombia.

Ayant raconté les aventures des deux expéditions par mer et par terre jusqu'à l'embouchure de la Colombia, et donné une idée de l'état des affaires à la factorerie, nous allons retourner pour un moment auprès de l'homme de génie qui, de sa résidence à New-York, dirigeait tous les ressorts de l'entreprise.

On se rappellera qu'il entrait dans le plan de M. Astor de ravitailler d'une manière régulière le grand comptoir de fourrures, établi par les Russes sur la côte du Nord-ouest, afin de le rendre indépendant des vaisseaux interlopes, qui ruinaient le commerce et fournissaient des armes aux Naturels. Ce projet avait été approuvé par le Gouvernement américain, ainsi que par le comte Pahlen, ministre russe à Washington. Cependant M. Astor, le regardant comme fort important et comme pouvant influer un jour sur un vaste commerce, désirait beaucoup établir un arrange-

ment complet à ce sujet avec la Compagnie de fourrures russe-américaine, sous la sanction du Gouvernement russe. Dans ce dessein, en mars 1811, il dépêcha à Saint-Pétersbourg un agent confidentiel avec les pouvoirs nécessaires pour cette négociation. Le Gouvernement des États-Unis donna passage à cet envoyé, dans le John Adams, vaisseau de guerre destiné pour un port européen.

Le second soin de M. Astor fut d'expédier le vaisseau annuel projeté dans son plan général. Il ne savait rien encore du résultat des expéditions précédentes, et devait procéder sur la présomption que toutes choses s'étaient accomplies conformément à ses instructions. Il équipa donc un beau navire de quatre cent quatre-vingt-dix-neuf tonneaux, nommé le Castor, et le chargea d'une ample cargaison pour ravitailler la factorerie de l'embouchure de la Colombia ainsi que l'établissement russe, et pour trafiquer le long des côtes. Il embarqua dans ce vaisseau un renfort composé d'un Partner, de cinq Clercs, de quinze ouvriers américains et de six Voyageurs canadiens. En choisissant ses agents pour la première expédition, M. Astor avait été obligé d'avoir recours à des sujets anglais, expérimentés dans le commerce canadien des fourrures. Dorénavant, c'était son intention d'employer autant que possible

des Américains, afin d'assurer l'influence américaine dans les affaires de la Compagnie, et de rendre son entreprise tout-à-fait nationale.

En conséquence, M. John Clarke, le Partner chargé de diriger la présente expédition, était natif des États-Unis; cependant il avait passé une grande partie de sa vie dans le Nord-ouest, ayant été employé dans le commerce des fourrures depuis l'âge de seize ans. La plupart des Clercs étaient des jeunes gens de bonne famille des cités américaines, les uns attirés par l'espoir du gain, les autres poussés par l'esprit aventureux ordinaire à la jeunesse.

Les instructions données par M. Astor au capitaine Sowle, commandant du Castor, étaient à quelques égards hypothétiques, à cause de l'incertitude qui régnait sur les précédentes opérations de l'entreprise. Il devait toucher aux îles Sandwich, s'enquérir de la fortune du Tonquin, et savoir si un établissement avait été formé à l'embouchure de la Colombia. S'il en était ainsi, il devait s'y rendre après avoir pris à son bord autant d'insulaires que son vaisseau en pourrait contenir. En arrivant à l'embouchure de la rivière, il devait observer les plus grandes précautions, car même si un établissement y avait été formé, il pouvait être tombé entre des mains ennemies. Le capitaine Sowle devait donc pénétrer

dans le havre comme par hasard ou par détresse, se faire passer pour un marchand côtier, et ne pas dire que son vaisseau appartenait à M. Astor avant de s'être assuré que tout était parfaitement en ordre. Dans ce dernier cas, il devait débarquer la partie de sa cargaison nécessaire à l'établissement, puis continuer jusqu'à New-Archangel avec les provisions destinées au poste des Russes, dont il devait recevoir des pelleteries en paiement. Il devait retourner avec celles-ci à Astoria, prendre les fourrures qui y auraient été recueillies, et ayant complété sa cargaison en trafiquant le long de la côte, se rendre à Canton. Enfin il était invité, comme le capitaine Thorn l'avait été, à user de la plus grande circonspection envers les Naturels, et à ne pas permettre à plus de deux ou trois de se trouver en même temps sur son bord.

Le Castor fit voile de New-York le 10 octobre 1811 et atteignit les îles Sandwich sans aucun événement remarquable. Des rumeurs y circulaient sur le destin désastreux du Tonquin. Tous ceux qui montaient le Castor ressentirent, en les entendant, une profonde inquiétude sur le sort des deux expéditions maritime et terrestre. On doutait s'il avait été formé aucun établissement à l'embouchure de la Colombia, et si l'on y trouverait aucun membre de la Compagnie. Après beaucoup de délibérations, le Capitaine prit à bord

douze Sandwichiens pour le service de la factorerie, s'il la trouvait existante, et continua ensuite son voyage.

Le 6 mai, il arriva à l'embouchure de la Colombia, et rangeant la côte aussi près que possible, il tira deux coups de canon. Aucune réponse n'y fut faite, et l'on n'aperçut sur le rivage aucun signal. La nuit venant, le vaisseau retourna vers la pleine mer, et toutes les espérances s'évanouirent à mesure que la terre s'effaçait. Le lendemain matin, le Castor revint encore à une lieue du rivage, et tira d'autres signaux, mais sans obtenir plus de réponse. Un bateau fut alors dépêché pour sonder le chenal et tâcher de trouver une entrée; mais il revint sans succès à cause des brisants et de la houle qui était épouvantable. Des coups de canon furent de nouveau tirés dans la soirée, mais également en vain, et le vaisseau regagna encore une fois la haute mer pour la nuit. Le Capitaine renonça alors à tout espoir de trouver aucun établissement, et s'abandonna aux plus sombres appréhensions. Il craignait que ses prédécesseurs n'eussent été massacrés avant d'avoir atteint le lieu de leur destination; ou, s'ils avaient élevé un comptoir, qu'il n'eût été surpris et détruit par les Naturels.

Dans ce moment d'incertitude et de crainte, M. Clarke annonça qu'en mettant les choses au

pis, il était déterminé à fonder un établissement avec son monde et ses ressources présentes. Chacun s'engagea courageusement à le seconder dans cette entreprise. Le lendemain matin, le vaisseau s'approcha du bord pour la troisième fois, et tira trois coups de canon, mais avec peu d'espoir de recevoir une réponse. A la grande joie des passagers, on entendit peu après trois coups de canon distincts venant du rivage. Les appréhensions de tout le monde, excepté celles du capitaine Sowle, furent alors calmées : mais ce prudent commandant, se rappelant les instructions qui lui avaient été données par M. Astor, ne voulut procéder qu'avec la plus grande circonspection. Il connaissait bien l'esprit de ruse et de perfidie des Indiens. Il n'était pas impossible, observa-t-il, qu'ils eussent eux-mêmes tiré ces canons. Ils pouvaient avoir surpris le fort, massacré les Américains, et ces signaux pouvaient n'être que des leurres pour attirer le vaisseau au delà de la barre, afin d'avoir une chance de s'en emparer.

A la fin on aperçut un pavillon blanc, élevé comme signal sur le cap Désappointement. Les Passagers le montrèrent en triomphe ; mais les doutes du Capitaine n'étaient point encore dissipés. Durant la nuit, un grand feu brilla comme un phare à la même place ; mais le Capitaine observa

que tous ces signaux pouvaient être perfides.

Dans la matinée suivante, 9 mai 1812, on jeta l'ancre près du cap Désappointement, en dehors de la barre. Vers midi, on aperçut un canot indien se dirigeant vers le vaisseau, et tout le monde reçut ordre de se tenir alerte. Peu d'instants après on découvrit une barge qui suivait le canot. Les Passagers, agités de crainte et d'espérance, restaient immobiles, les yeux fixés sur cette barque qui devait leur faire connaître le destin de l'entreprise et le sort de leurs prédécesseurs. Cependant le Capitaine, toujours défiant, ne laissa pas sa curiosité l'emporter sur sa prudence. Il ordonna à une partie de ses hommes de prendre les armes pour recevoir les étrangers. Le canot vint le premier le long du bord : il portait Comcomly avec six Indiens. Dans la barge étaient Mac Dougal, Mac Lellan et huit Canadiens. Une courte conversation avec ces messieurs ayant dissipé toutes les craintes du Capitaine, le Castor traversa la barre sous leur pilotage, et jeta l'ancre en sûreté dans la baie de Baker.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles expéditions préparées à Astoria. — Robert Stuart et ses compagnons partent pour New-York. — Singulière conduite de John Day. — Sa folie et sa mort. — Portage dangereux. — Serpents à sonnette. — Arrivée parmi les Wallah-Wallahs. — Achat de chevaux. — Départ de Stuart et de sa bande pour les Montagnes.

L'arrivée du Castor avec un renfort et des provisions donna une nouvelle vie aux affaires d'Astoria. On se trouvait ainsi en mesure d'étendre les opérations de l'établissement, et de fonder des comptoirs intérieurs. Deux détachements furent immédiatement organisés sous le commandement de MM. Mac Kenzie et Clarke, pour aller établir des postes au-dessus des fourches de la Colombia, dans les endroits où il y avait à craindre le plus de concurrence de la part de la Compagnie du Nord-ouest.

Une troisième brigade, dirigée par M. David Stuart, devait aller ravitailler le poste que lui-même avait établi sur l'Oakinagan. Enfin une quatrième expédition était nécessaire pour porter des dépêches à M. Astor, en place de celles qui avaient été malheureusement perdues par John Reed. Le transport de ces dépêches était de la

plus haute importance, car c'est par elles que M. Astor devait apprendre la situation de la factorerie, et régler en conséquence l'envoi des renforts et des ravitaillements. C'était une mission pleine de périls et de fatigues, et qui exigeait un homme sur lequel on pût compter. Elle fut confiée à M. Robert Stuart. Quoiqu'il fût bien jeune et qu'il n'eût jamais traversé les Montagnes, puisqu'il était venu dans le Tonquin, il avait fait preuve de capacité. Quatre hommes fidèles et bien éprouvés, qui étaient venus par terre avec l'expédition de M. Hunt, lui furent donnés comme guides et comme chasseurs. C'étaient Ben Jones le Kentuckien, et John Day le Virginien, avec Andri Vallar et Francis Leclerc, Canadiens.

M. Mac Lellan exprima de nouveau sa détermination de retourner dans les États atlantiques par cette occasion. M. Crooks en fit autant. Malgré tout ce qu'il avait souffert dans son horrible voyage de l'hiver précédent, il était prêt à revenir sur ses pas, et à braver tous les dangers, toutes les fatigues, plutôt que de rester à Astoria. Nous nous proposons d'accompagner cette poignée d'aventuriers dans leur longue et périlleuse pérégrination.

Les divers détachements que nous venons de mentionner, partirent tous en compagnie, le 29 juin 1812, au bruit d'une salve de canons. Ils de-

vaient rester ensemble, afin de se protéger mutuellement à travers les passages dangereux de la rivière, et se séparer aux fourches de la Colombia pour se rendre à leurs différentes destinations. Leur nombre total était de près de soixante hommes, consistant en Partners, Clercs, Voyageurs canadiens, insulaires sandwichiens, et chasseurs américains. Ils s'embarquèrent dans deux barges et dans dix canots.

Ils étaient à peine en route lorsque John Day, le chasseur virginien, devint mécontent, turbulent et extrêmement fantasque. Cela causa beaucoup de surprise, car en général il était remarquable par sa bonne humeur aussi bien que par sa conduite courageuse. On supposa que le souvenir de ses souffrances passées tourmentait son esprit, au moment de repasser par les lieux où il les avait éprouvées. A mesure que l'expédition avançait, son agitation allait en augmentant. Enfin, il commença à parler d'une manière étrange, incohérente, et à montrer des symptômes manifestes de folie. M. Crooks informa alors ses compagnons, que l'hiver précédent, pendant l'affreux voyage où il était accompagné par John Day, l'esprit du pauvre diable avait été partiellement dérangé par les souffrances horribles qu'il avait endurées aux environs de la rivière des Serpents. M. Crooks doutait qu'il eût jamais

été entièrement rétabli. On espérait pourtant encore que l'agitation de Day pourrait se passer à mesure qu'on avancerait : mais au contraire, elle devint de plus en plus violente. On s'efforçait de le distraire et de l'engager dans des conversations rationnelles, mais il n'en devenait que plus exaspéré, et se livrait à de sauvages rêveries. La vue des Naturels le mettait dans une fureur complète, et il les accablait des épithètes les plus injurieuses, se rappelant, sans aucun doute, ce qu'il avait souffert de la part des voleurs indiens.

Dans la soirée du 2 juillet, il devint absolument frénétique et essaya de se détruire. Ayant été désarmé, il s'apaisa et exprima les plus grands remords du crime qu'il avait médité. Il fit ensuite semblant de dormir, et ayant ainsi calmé les soupçons, il se leva un peu avant le point du jour, saisit tout-à-coup une paire de pistolets chargés, et voulut se brûler la cervelle; mais, dans sa précipitation, il tira trop haut, et la balle passa par dessus sa tête. On s'assura de lui à l'instant, et il fut placé avec une garde dans un des bateaux. On s'occupa alors de savoir ce qu'on ferait de lui, car il était impossible de l'emmener avec l'expédition. Heureusement M. Stuart rencontra quelques Indiens accoutumés à commercer à Astoria. Ils se chargèrent de conduire John Day à la factorerie, et de l'y livrer sain et sauf.

Les camarades de ce pauvre diable le virent partir avec le plus grand chagrin, car, indépendamment de ses inestimables services comme chasseur de première force, sa franchise et sa loyauté en avaient fait un favori universel. Nous ajouterons immédiatement, que les Indiens exécutèrent fidèlement leur tâche, et débarquèrent John Day parmi ses amis, à Astoria; mais sa constitution était complétement détruite par les fatigues qu'il avait souffertes, et il mourut dans l'année.

Dans la soirée du 6 juillet, la caravane arriva aux passages dangereux de la rivière, et campa au pied du premier rapide. Le lendemain, avant le commencement du portage, on prit les plus grandes précautions pour se défendre de la trahison des Naturels, ou de leurs attaques ouvertes. Les armes de tous les hommes furent mises en ordre, et chaque boîte à cartouche fut remplie. Chacun portait une espèce de surtout de peau d'élan, descendant du cou jusqu'au genou, et qui faisait l'effet d'une cotte de mailles; cette armure était à l'épreuve des flèches, et, à la distance de quatre-vingts mètres, pouvait même résister à une balle de mousquet. Ainsi équipés, nos gens postèrent leurs forces d'une manière militaire. Cinq officiers prirent leur station à chaque bout du portage, qui avait un peu plus d'une lieue de longueur. Un certain nombre d'hommes mon-

taient la garde à des distances rapprochées, sur les hauteurs qui dominaient la rivière, pendant que les autres, ainsi protégés contre une surprise, s'employaient en bas à tirer les embarcations et à transporter les marchandises le long de la rive étroite et raboteuse. Grâce à ces précautions tout se passa sans encombre. Le seul événement qui arriva fut que l'un des canots chavira, et qu'une partie des marchandises coulèrent à fond, tandis que le reste était entraîné par le courant. Cet accident fit voir alors que les Indiens rapaces qui infestent ces rapides étaient aux aguets. Ils se précipitèrent sur les objet flottants, avec toute l'habileté de gens exercés au sauvetage. Une balle de marchandises, qui échoua sur une des îles, fut immédiatement ouverte, et les capteurs se partagèrent une moitié de ce qu'elle contenait; l'autre moitié fut cachée dans une hutte solitaire, au fond d'un profond ravin. Cependant M. Robert Stuart monta dans un canot avec cinq hommes et un interprète, déterra les sauveteurs dans leur retraite, et parvint à leur arracher leur butin.

Des précautions semblables, et de plus grandes encore, furent observées en passant le Long-détroit et les cataractes, lieux infestés par la chevalerie de Wish-Ram et des environs. Un soir, on avait à peine commencé la première veille, lors-

qu'on entendit le cri d'alarme : « les Indiens ! » — « Aux armes ! » répondit-on de toutes parts ; et en un instant chaque homme fut à son poste. On apprit bientôt la cause de l'alerte. Un parti de guerriers shoshonies ayant surpris un canot de Naturels, juste au-dessous du campement, avaient massacré quatre hommes et deux femmes. On craignait qu'ils ne voulussent attaquer le camp. Les bateaux et les canots furent immédiatement halés sur le rivage. On les disposa avec les paquets de marchandises pour servir de parapets sur trois côtés d'un carré dont la rivière formait le quatrième. La caravane resta ainsi fortifiée et sur ses gardes durant toute la nuit.

Cependant l'aurore dissipa les alarmes : le portage s'accomplit pacifiquement. Les guerriers vagabonds du voisinage rôdaient bien à l'entour des travailleurs, mais ils étaient maintenus à une distance respectueuse. Ils regardaient les paquets de marchandises d'un œil de convoitise; mais trouvant les Longues-barbes si nombreux et si bien préparés au combat, ils n'essayèrent ni par adresse ni par force, de lever leurs droits habituels. Leur conduite pacifique fut récompensée par un présent de tabac.

Quinze jours furent employés à monter du bas du premier rapide au sommet de la cataracte, distance d'environ vingt-sept lieues, mais remplie

de toutes sortes d'obstacles. Ayant heureusement accompli ce difficile portage, nos voyageurs arrivèrent le 19 juillet, à l'endroit où la rivière redevient tranquille, et poursuivirent leur route en remontant le courant avec plus de vitesse et moins de fatigue.

On se trouvait alors aux environs du lieu où M. Crooks et John Day avaient été si traîtreusement dépouillés, quelques mois auparavant, quand ils s'étaient confiés à l'hospitalité que leur offrait une bande de scélérats. On eut donc soin, en débarquant le soir, d'établir une garde vigilante autour du camp. Le lendemain matin, pendant le déjeuner, un certain nombre d'Indiens parurent, et vinrent rôder autour de la troupe. A sa grande satisfaction, M. Crooks reconnut parmi eux deux des mécréants qui l'avaient volé. Ils furent à l'instant saisis et jetés, pieds et poings liés, dans un des canots. Là, ils gisaient en grande terreur, s'attendant à une exécution sommaire. Cependant M. Crooks n'était pas d'une disposition vindicative. Il consentit à relâcher les coupables si on lui rendait ce qui lui avait été enlevé. Plusieurs Sauvages partirent immédiatement dans différentes directions : avant la nuit les fusils de Crooks et de John Day furent rapportés, mais plusieurs des petits objets qui leur avaient été dérobés ne purent être recouvrés.

On ôta alors les liens des coupables, et ils ne perdirent pas un instant pour s'enfuir. Remplis de la terreur la plus abjecte, ils paraissaient ne pas pouvoir croire à leur délivrance.

De chaque côté de la rivière le pays commençait à prendre un caractère nouveau. Les monts, les rochers et les forêts disparaissaient. De vastes plaines sablonneuses, à peine couvertes çà-et-là d'une d'herbe courte et brûlée par le soleil d'été, s'étendaient au loin vers le sud et vers le nord. La rivière était quelquefois obstruée de rochers et de rapides, mais souvent il y avait des espaces tranquilles où le courant était peu fort, et où les bateliers pouvaient alléger leur travail par l'assistance de la voile.

Les Naturels de cette partie de la Colombia résidaient tous sur la rive septentrionale. Ils étaient chasseurs aussi bien que pêcheurs, et avaient des chevaux en abondance. Quelques-uns de ceux-ci furent achetés et tués sur la place, pour servir de vivres; mais on eut de la peine à se procurer du combustible pour les faire cuire. Un des plus grands dangers pour nos voyageurs, dans cette partie de leur expédition, provenait du grand nombre de serpents à sonnettes qui infestaient les rocs et les portages, et sur lesquels on risquait de marcher. On en trouvait souvent une multitude autour des campements.

Dans un endroit on aperçut un nid de ces dangereux reptiles, qui, roulés ensemble, se chauffaient aux rayons du soleil. On leur tira plusieurs coups de fusil, chargés à plomb, et on en tua ou blessa trente-sept. Pour éviter durant la nuit leurs visites, nos voyageurs semaient quelquefois autour de leurs tentes du tabac, plante pour laquelle ces serpents ont une aversion très prononcée.

Le 28 juillet nos voyageurs arrivèrent à l'embouchure de la Wallah-Wallah. Cette rivière, belle et claire, profonde d'à peu près six pieds, large d'environ cent cinquante, coule rapidement sur un lit de sable et de gravier; elle se jette dans la Colombia, à peu de milles au-dessous de la rivière Lewis. C'est là que les divers détachements qui avaient si long-temps voyagé ensemble, devaient se séparer pour se rendre chacun à sa destination particulière.

Sur les bords de la Wallah-Wallah vivait la tribu hospitalière qui avait secouru M. Crooks et John Day dans le temps de leur misère. Aussitôt que ces bons Indiens apprirent l'arrivée de la caravane, ils se hâtèrent d'aller leur donner la bien-venue. Il firent devant le camp un grand feu de joie autour duquel ils se mirent tous à danser. Les Wallah-Wallahs sont cavaliers, mais l'équipement de leurs chevaux est lourd et incommode

Leurs selles élevées, grossièrement faites de peau de daim et garnies de crin, échauffent le dos du cheval et le mettent à vif; leurs étriers sont de bois et entourés d'une courroie de cuir *cru*; pour brides ils ont des cordes de crin tressé, qu'ils attachent autour de la mâchoire inférieure.

Cavaliers hardis, mais durs, comme la plupart des Indiens, ils font galoper leurs chevaux dans les endroits les plus dangereux, sans pitié pour leurs montures et sans craintes pour eux-mêmes.

M. Stuart leur acheta vingt chevaux, destinés en partie à la selle, en partie à porter les bagages. Il eut le bonheur de se procurer, pour son propre usage, un noble animal qui était extrêmement estimé par les Indiens à cause de sa grande vitesse et de sa vigueur remarquable. Personne n'entend la valeur des chevaux mieux que ces Sauvages équestres, et nulle part la vitesse n'est plus recherchée, car ils vont souvent à la chasse de l'antilope, l'un des animaux les plus rapides. Même après avoir conclu son marché, l'Indien qui avait vendu à M. Stuart ce bon coursier, resta longtemps près de l'animal, et ne s'en sépara qu'avec le plus vif regret.

M. Stuart employa un jour ou deux à arranger des paquets, des bâts, et à faire divers préparatifs pour son dangereux voyage. Par la perte de John Day, sa troupe était réduite à six hommes, nom-

bre bien petit pour une telle expédition. Cependant c'étaient des jeunes gens pleins d'audace, de santé, de bonne humeur, et stimulés plutôt que découragés par les périls.

Dans la matinée du 31 juillet, tous les préparatifs étant terminés, M. Stuart et sa petite troupe montèrent sur leurs coursiers et prirent congé de leurs camarades, qui les saluèrent de trois cordiales acclamations. La route qu'ils prirent se dirigeait au sud-ouest, vers la région malencontreuse de la rivière des Serpents. A une immense distance s'élevait une rangée de montagnes chenues qu'ils devaient avoir à traverser, et qui, d'après leurs teintes azurées, quand on les voit de loin, avaient reçu le nom de Montagnes Bleues; c'étaient celles où l'expédition de M. Hunt avait tant souffert du froid.

CHAPITRE XLIII.

Route de M. Stuart. — Déserts arides. — Les montagnes Bleues. — Source sulfureuse. — Bruits concernant des hommes blancs. — Le Serpent et son cheval. — Un guide serpent. — Départ nocturne. — Rencontre inattendue. — Histoire des trappeurs. — Chute des saumons. — Grande pêcherie. — Arrivée à la Chaudière. — État des caches. — Nouvelle résolution des trois trappeurs kentuckiens.

En reprenant la route qui avait été si désastreuse à la caravane de M. Hunt pendant l'hiver précédent, M. Stuart avait compté qu'il la trouverait facile et garnie de provisions, à cause de la saison favorable où l'on était. Mais, dans ces grands déserts, chaque saison a ses inconvénients particuliers. Nos voyageurs n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin lorsqu'ils se trouvèrent au milieu de collines nues et arides. Le sol, composé d'argile, était sec, friable, et avait l'air de n'avoir jamais été visité par la rosée du ciel. On n'apercevait ni un ruisseau, ni une source, ni une mare. La terre, desséchée par le soleil, était sillonnée de ravins secs, lits des torrents durant l'hiver, mais qui ne servaient

alors qu'à tromper les espérances des hommes et des chevaux, car on n'y trouvait plus qu'une aride poussière.

Durant une longue journée d'été nos voyageurs poussèrent en avant sans s'arrêter. Le soleil étincelait sur leurs têtes ; le désert desséché s'étendait sous leurs pieds : il faisait juste assez de vent pour soulever le sable fin des dunes, et pour envelopper bêtes et gens d'un nuage étouffant de poussière. Les souffrances de la soif devinrent cruelles. Un beau et jeune chien, leur seul compagnon de cette espèce, se coucha sur la terre et expira. Le soir s'approchait sans aucune apparence de soulagement, et ils étaient presque réduits au désespoir, quand ils crurent apercevoir à l'horizon une rangée d'arbres. Cette vue les remplit tous d'espérance : ils savaient que, dans ces arides déserts, il n'y a jamais d'arbres que dans le voisinage de l'eau.

Ils hâtèrent le pas. Les chevaux semblaient comprendre leurs motifs et partager leur espoir, car, quoiqu'ils eussent paru prêts à tomber de fatigue, on n'avait plus besoin de les exciter. Malgré tous leurs efforts il était tard dans la nuit avant qu'ils fussent arrivés au lieu désiré. En approchant ils entendirent, avec transport, le murmure d'un ruisseau. Aussitôt que ce bruit rafraîchissant atteignit les oreilles des chevaux,

les pauvres bêtes reniflèrent, se précipitèrent en avant avec une vitesse qu'il était impossible de réprimer, et plongeant leurs naseaux dans l'eau en burent presque jusqu'à crever. Les cavaliers ne montrèrent guère plus de discrétion, et il leur fallut boire à plusieurs reprises pour apaiser leur soif excessive. Cette fatigante journée avait été de quinze lieues, dans un désert qui pouvait rivaliser, pour l'aridité, avec ceux de l'Afrique. Souvent, en effet, les souffrances des voyageurs sont plus grandes dans ces déserts américains que dans ceux d'Afrique ou d'Asie, parce qu'on est moins habitué et moins préparé à lutter contre des difficultés de cette nature.

Nos voyageurs campèrent pour la nuit auprès de ce ruisseau bienheureux, et leur fatigue avait été si grande, leur sommeil était si profond et si doux, qu'ils ne s'éveillèrent le lendemain que fort tard. Ils reconnurent alors que cette petite rivière était l'Umatalla, sur les bords de laquelle M. Hunt et ses compagnons étaient arrivés après leur pénible marche à travers les montagnes Bleues, et où ils avaient reçu des secours si empressés dans le camp hospitalier des Sciatogas. C'est parmi ces montagnes que le pauvre Michael Carrière avait péri.

Bornant au sud-est la grande plaine de la Colombia, elles divisent les eaux du cours principal de

cette rivière et celles de la rivière Lewis. Elles font partie d'une longue chaîne qui s'étend sur une vaste étendue de pays, et qui comprend dans ses anneaux les montagnes de la rivière des Serpents. Le jour était déjà avancé quand nos aventuriers quittèrent les bords ombreux de l'Umatalla. Leur route les amenait graduellement parmi les Montagnes Bleues, qui prenaient un aspect de plus en plus sauvage à mesure qu'on en approchait. Elles étaient ombragées de forêts épaisses, et coupées de ravins escarpés extrêmement fatigants pour les chevaux. Quelquefois les voyageurs étaient obligés de suivre le cours d'un torrent mugissant que les rochers abrupts des deux rives les forçaient souvent à traverser et à retraverser. Depuis plusieurs milles ils parcouraient péniblement ces sombres défilés, quand tout-à-coup le paysage entier changea comme par magie. Les âpres montagnes, les ravins raboteux, s'adoucirent en charmants coteaux, séparés par des prairies verdoyantes, où des ruisseaux serpentaient en étincelant et en murmurant sur un lit de sable: spectacle enchanté de fraîcheur pastorale, qui paraissait avoir encore plus de charmes quand on le contemplait du sein d'une région si affreusement sauvage.

En sortant de la chaîne des Montagnes Bleues, on descendit dans une vaste plaine presque entiè-

rement plate, et qui pouvait avoir vingt lieues de circonférence. Le sol en était excellent, et de jolis ruisseaux la traversaient dans tous les sens. Leur cours était marqué, dans le vaste paysage, par des lignes serpentantes de cotonniers et de saules qui en bordaient les rives, et qui servaient de provisions à un grand nombre de castors et de loutres.

En traversant cette plaine, on rencontra, au pied des coteaux, une grande mare d'eau, de deux cent soixante-dix mètres de circonférence. Elle était alimentée par une source sulfureuse, d'environ dix pieds de diamètre, qui bouillait dans l'un des coins de la mare. Les vapeurs qui s'en élevaient étaient extrêmement désagréables et empestaient l'air à une grande distance. Cet endroit était très-fréquenté par les élans, dont les montagnes adjacentes renferment un nombre considérable. Leurs cornes, qui tombent au printemps, étaient semées autour de la mare dans toutes les directions.

Le 10 août, on atteignit le cours principal de Wood-pile-creek, cette petite rivière que M. Hunt avait remontée l'année précédente, peu de temps après avoir quitté M. Crooks.

Sur le bord de cette rivière, on aperçut un troupeau de dix-neuf antilopes, vue si peu ordinaire dans cette région, que nos voyageurs mi-

rent en doute l'évidence de leurs sens. Ils essayèrent, par toute sorte de moyens, de s'en approcher à portée : mais ces animaux étaient trop farouches et trop légers pour qu'on pût y réussir. Après avoir alternativement bondi jusqu'à une certaine distance, et s'être arrêtés à regarder les chasseurs avec une curiosité capricieuse, ils décampèrent et s'enfuirent à perte de vue.

Le 12 août, on arriva sur le bord de la rivière des Serpents, scène de tant d'épreuves et de misère pour tous les membres de la troupe, M. Stuart excepté. On rencontra cette rivière au-dessus de l'endroit où elle entre dans les montagnes, à travers lesquelles MM. Hunt et Crooks s'étaient en vain efforcés de trouver un passage. A cette place, la rivière a environ trois cent soixante mètres de largeur. Elle coule rapidement entre des bords élevés et sablonneux, qui sont garnis çà et là de saules rabougris. Nos aventuriers remontèrent la rive méridionale, afin d'aller visiter les caches faites par M. Hunt à la Chaudière.

Dans la seconde soirée un Indien serpent visita le camp, à une heure avancée, et informa M. Stuart qu'un homme blanc résidait dans l'un des campements de sa tribu, à environ une journée plus haut sur la rivière. On conclut immédiatement que ce devait être un des pauvres diables qui, épuisés de fatigue et de faim, avaient renoncé,

l'hiver précédent, à suivre la caravane de M. Hunt. Tous les hommes de M. Stuart ayant pris leur part des souffrances de cette époque, étaient maintenant empressés d'aller secourir un camarade perdu. En conséquence, le lendemain matin, on poussa en avant avec une activité plus qu'ordinaire. Cependant, toute la journée se passa sans qu'on découvrît la moindre trace d'aucun traînard.

Vers le soir du second jour, on arriva dans un endroit où coulait, de l'est à l'ouest, une large rivière, renommée parmi toutes les tribus errantes des Serpents, à cause des saumons qu'on y prend en quantité incroyable. Durant la saison de la pêche les Indiens y arrivent de tous les côtés pour faire provision de poisson, qui forme leur principale nourriture avec quelques racines alimentaires.

Sur le bord d'un ruisseau qui débouche en cet endroit dans la rivière des Serpents, M. Stuart trouva un camp de Shoshonies. Il y fit l'enquête ordinaire concernant l'homme blanc dont on lui avait parlé. Il n'y avait personne de cette couleur parmi eux ; mais ils répondirent que des hommes blancs résidaient avec quelques membres de leur nation de l'autre côté de la rivière. C'était une information encore plus encourageante. M. Crooks espéra alors que ce pouvaient être les hommes de

sa troupe qui, démoralisés par les fatigues et par les périls, avaient préféré rester parmi les Indiens. D'autres pensaient que c'étaient peut-être M. Miller et les chasseurs qui avaient quitté la caravane au Fort Henri, pour trapper parmi les rivières des montagnes. M. Stuart fit halte dans le voisinage des loges des Shoshonies, et envoya un Indien de l'autre côté de la rivière, pour chercher les hommes blancs en question, et les amener au camp.

Nos voyageurs passèrent une nuit agitée et sans repos. La place fourmillait de moustiques, dont les aiguillons et le bourdonnement interdisaient tout sommeil. L'aurore les trouva dans une disposition fiévreuse, irritable, et leur bile s'échauffa tout-à-fait au retour de l'Indien, qui ne rapportait aucune nouvelle des hommes blancs.

Ils se regardèrent alors comme dupes de la fausseté indienne, et résolurent de ne plus accorder de confiance à aucun Serpent. Cependant ils oublièrent bientôt cette résolution. Dans le courant de la matinée, un Indien courut au galop après eux. M. Stuart s'arrêta pour l'attendre. A peine l'Indien l'eut-il joint que, sautant à bas de son cheval et jetant ses bras autour du cou de celui de M. Stuart, il commença à baiser et à caresser l'animal, qui, de son côté, ne paraissait aucunement surpris ni fâché. M. Stuart estimait

beaucoup sa monture et se sentit quelque peu contrarié de ces transports. La cause en fut bientôt expliquée. Le Serpent déclara que le cheval lui avait appartenu, que c'était le meilleur qu'il possédât, et qu'il lui avait été volé par les Wallah-Wallahs. M. Stuart, peu satisfait de cette reconnaissance, n'était nullement disposé à admettre les droits de l'ancien possesseur. En effet ce cheval était un noble animal, doux et généreux, admirablement conformé, gracieux dans tous ses mouvements, et léger comme une antilope. M. Stuart se proposait de le mener, s'il était possible, à New-York, et d'en faire présent à M. Astor.

Cependant quelques hommes de la brigade, arrivant sur le lieu de la scène, reconnurent immédiatement dans le Serpent un ancien allié et ami. C'était un de ces deux guides qui avaient conduit la caravane à travers les montagnes de la rivière Enragée jusqu'au fort Henry, et qui ensuite étaient partis avec M. Miller et les trappeurs, ses camarades, pour les conduire dans un endroit abondant en castors. Le lecteur se rappellera que ces deux fidèles Serpents avaient été engagés par M. Hunt à revenir et à prendre soin des chevaux qu'il se proposait de laisser au fort Henry, en s'embarquant sur la rivière du même nom.

Les hommes de M. Stuart entourèrent alors le Serpent et commencèrent à le questionner avec empressement. Ses réponses étaient assez vagues et n'étaient comprises qu'en partie. Il raconta sur les chevaux une longue histoire, dont il paraissait résulter qu'ils avaient été volés par différentes bandes vagabondes, et dispersés dans diverses directions. Les caches du Fort Henry avaient aussi été pillées, et l'on avait emporté les selles avec les autres objets d'équipement. Le récit du Serpent concernant M. Miller et ses camarades n'était pas plus satisfaisant. Ils avaient trappé pendant quelque temps sur les rivières supérieures, mais ils étaient tombés entre les mains d'une troupe de maraudeurs corneilles, qui les avaient dépouillés de leurs chevaux, de leurs armes et de tout ce qu'ils possédaient.

De nouvelles questions amenèrent de nouveaux détails tous d'une nature désastreuse. Environ dix jours auparavant, l'honnête Serpent avait rencontré trois autres hommes blancs, dans un état très misérable. Ils avaient chacun un cheval, mais une seule carabine à eux trois. Ils avaient été également pillés par les Corneilles, ces brigands universels. Le Serpent essaya de prononcer les noms de ces trois hommes, et autant que ses sons imparfaits purent être entendus, on supposa que c'étaient trois des quatre

chasseurs, Carson, Saint-Michael, Detayé et Delaunay, qui avaient été détachés de la caravane de M. Hunt le 28 septembre, pour trapper le castor sur les eaux supérieures de la Colombia.

Dans le cours de la conversation, l'Indien informa M. Stuart que la route par laquelle M. Hunt avait traversé les Montagnes Rocheuses était fort pénible, fort détournée, et qu'il en connaissait une beaucoup plus courte et beaucoup plus facile. M. Stuart le pressa de lui servir de guide, promettant de le récompenser avec un pistolet, de la poudre et des balles, un couteau, une alène, quelques grains de verre bleus, une couverture et un miroir. Un tel catalogue de richesses était trop tentant pour qu'on pût y résister; d'ailleurs le pauvre Serpent soupirait après les prairies. Il était fatigué de saumon; il mourait d'envie de faire une grande chasse au delà des Montagnes et de manger de la chair de bison. Il alla donc en diligence chercher ses armes et son équipement pour le voyage, promettant de rejoindre les Blancs le lendemain. Il tint parole, et comme il ne dit plus rien à M. Stuart au sujet de son cheval chéri, ils voyagèrent ensemble en bonne harmonie, quoique de temps en temps le Serpent jetât un regard de convoitise sur son ci-devant coursier.

Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin quand ils arrivèrent à une grande courbe de

la rivière. Là, le Serpent les informa qu'en coupant à travers les collines ils raccourciraient beaucoup leur route. Cependant, comme il fallait une bonne journée de marche pour les traverser, il engagea M. Stuart à camper en cet endroit pour la nuit et à partir le lendemain de bonne heure. On suivit son avis, quoiqu'on n'eût fait que trois lieues ce jour-là.

Le lendemain on se leva gaiement et de bon matin pour gravir les collines. Quand la petite troupe se réunit, le guide n'était pas présent. On supposa qu'il était quelque part dans le voisinage, et on s'occupa de rassembler les chevaux. Mais l'excellent coursier de M. Stuart ne se trouvait pas non plus. Un soupçon s'éleva dans son esprit, il s'écria : « Cherchez le cheval du Serpent! » Il était également parti. Bientôt on trouva les traces de deux chevaux qui s'étaient éloignés du camp à la suite l'un de l'autre. Il semblait que l'un d'eux fût monté, l'autre mené. On suivit ces pistes pendant quelques milles, jusqu'à l'endroit où toutes deux entraient dans la rivière. Il était clair que le Serpent avait employé un moyen indien de recouvrer son cheval, en décampant tranquillement avec lui pendant la nuit.

On fit, de nouveau, le vœu de ne se fier jamais aux Serpents, ni à aucun autre Indien. On se détermina aussi à garder dorénavant le

chevaux avec la plus grande vigilance, et à diviser la nuit en trois veilles durant lesquelles chacun monterait la garde à son tour. On résolut, enfin, de marcher le long de la rivière, au lieu de couper court comme l'avait recommandé le Serpent fugitif, car on n'ajoutait plus foi à aucune de ses paroles. La chaleur était accablante et les chevaux devenaient quelquefois presque frénétiques, sous les aiguillons des mouches de la prairie. Les nuits étaient suffocantes, et l'on ne pouvait dormir à cause du grand nombre de moustiques. Le 20 août, on continua à avancer dans la prairie, parallèlement à la rivière des Serpents. Le temps était lourd, et quelques hommes de la troupe, mourant de soif, quittèrent la ligne de marche et se laissèrent dégringoler le long de la berge de la rivière pour aller boire. La berge était couverte de saules sous lesquels, à leur grande surprise, ils virent un homme en train de pêcher. A peine les eut-il aperçus, qu'il poussa une exclamation de joie. C'était John Hoback, un de leurs anciens camarades. Ils avaient à peine échangé leurs salutations quand trois autres hommes s'avancèrent du milieu des saules. C'étaient Joseph Miller, Jacob Rizner et Robinson, le Kentuckien scalpé, le vétéran du Terrain Sanglant.

Le lecteur se rappelle peut-être de quelle

manière inattendue et capricieuse M. Miller avait renoncé à son intérêt, comme partner de la Compagnie, et s'en était allé du Fort Henry, avec ces trois chasseurs, et avec un quatrième nommé Cass. On peut pareillement reconnaître dans Robinson, Rizner et Hoback le trio de chasseurs kentuckiens qui avaient été originairement au service de M. Henry, et qui, flottant sur le Missouri, pour retourner chez eux, avaient été rencontrés par M. Hunt et décidés par lui à l'accompagner et à traverser encore une fois les Montagnes. Les haillons, les visages hagards de ces pauvres gens, prouvaient combien ils avaient souffert. Après avoir quitté la caravane de M. Hunt ils avaient fait environ soixante-six lieues vers le sud-ouest. Là ils avaient trappé le castor sur une rivière qui, suivant leur récit, déboucherait dans l'Océan au sud de la Colombia, mais que nous supposons être la rivière de l'Ours. Cette rivière se décharge dans le lac Bonneville, immense réservoir d'eau salée, situé à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Ayant rassemblé une quantité considérable de peaux de castor, ils en firent des paquets, chargèrent leurs chevaux, et se dirigèrent vers l'est pendant soixante-huit lieues. Alors ils rencontrèrent un camp de soixante loges d'Arapahays. Ces brigands, tombant sur les pauvres trappeurs,

leur prirent leurs pelleteries, la plus grande partie de leurs habits, et plusieurs de leurs chevaux. S'estimant heureux de s'échapper avec la vie sauve, et de n'être point entièrement dépouillés, nos aventuriers avancèrent encore pendant seize lieues, et firent leur halte pour l'hiver.

De bonne heure, au printemps, ils recommencèrent leur pérégrination; mais ils furent malheureusement rattrapés par la même bande de voleurs, qui leur firent payer une nouvelle contribution et enlevèrent le reste de leurs chevaux, excepté deux. Ils continuèrent à avancer avec ceux-ci, en proie à de grandes souffrances. Ils avaient encore leurs carabines et des munitions, mais ils étaient dans un pays désert, où l'on ne pouvait trouver ni oiseaux ni quadrupèdes. Leur seule chance de salut était de suivre la rivière, et de subsister de leur pêche. Quelquefois ils ne pouvaient prendre aucun poisson, et leurs souffrances étaient horribles. Un de leurs chevaux leur fut volé dans les montagnes par les Indiens serpents. L'autre fut emmené par Cass, qui, d'après leur récit, « les abandonna vilainement dans leur misère. » Certains soupçons d'une sombre nature circulèrent ensuite relativement au destin de ce pauvre diable; s'ils étaient bien fondés, cela prouverait à quel état désespéré de famine ses camarades avaient été réduits.

Se trouvant alors complétement démontés, M. Miller et ses trois compagnons errèrent encore durant une centaine de lieues, souffrant la faim, la soif, la fatigue, en traversant les solitudes stériles qui s'étendent à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Lorsque la troupe de M. Stuart les rencontra ils étaient presqu'affamés, et pêchaient pour se procurer un misérable repas. Si M. Stuart avait coupé au plus court, à travers les collines, pour éviter la courbe de la rivière, ou si quelqu'un de sa troupe n'était pas accidentellement descendu sur le bord de l'eau, ces pauvres gens n'auraient point été découverts et auraient probablement péri dans la solitude. Rien ne peut peindre la joie qu'ils ressentirent en rencontrant ainsi d'anciens camarades; rien ne peut surpasser la cordialité avec laquelle ils furent reçus. On campa immédiatement, et les maigres provisions de la brigade furent mises à contribution pour fournir un régal convenable.

Le lendemain, tous nos aventuriers partirent ensemble, M. Miller et ses camarades ayant résolu de renoncer à la vie de trappeur, et d'accompagner M. Stuart dans son voyage à Saint-Louis.

Pendant plusieurs jours ils cotoyèrent la rivière des Serpents, en coupant quelquefois à travers les collines, dans les endroits où la rivière

faisait des courbes. Ils rencontrèrent dans cet intervalle plusieurs camps de Shoshonies, qui purent à peine leur fournir quelques saumons, tant ils étaient misérables eux-mêmes. M. Stuart désirait vivement acheter des chevaux pour ses nouvelles recrues, mais les Indiens ne se laissèrent pas décider à lui en vendre, alléguant qu'ils n'en avaient pas assez pour leur propre usage.

Le 25 août, nos voyageurs atteignirent une grande pêcherie à laquelle ils donnèrent le nom de *Chutes du saumon*. Là, dans la partie septentrionale de la rivière se trouve une chute perpendiculaire de près de vingt pieds, tandis que du côté méridional il y a une succession de rapides. On prend, en cet endroit, une incroyable quantité de saumons, lorsqu'ils essaient de franchir la cataracte. C'était alors la saison favorable, et il y avait aux environs une centaine de loges de Shoshonies, qui s'occupaient activement de tuer et de sécher le poisson. Le saumon commence à sauter peu après le lever du soleil. A cette époque, les Indiens arrivent en nageant au milieu des chutes. Quelques-uns se placent sur des rochers, d'autres restent debout dans l'eau jusqu'à la ceinture, et tous, armés de lances, harponnent les saumons lorsqu'ils essayent de sauter, ou lorsqu'ils retombent en arrière. C'est un massacre continuel, tant le poisson arrive en abondance.

La construction de la lance destinée à cet usage est toute particulière. Elle est armée d'un morceau de corne d'élan, droit, et long d'environ sept pouces, sur la pointe duquel une barbe artificielle est fixée avec du fil bien gommé. Ce fer est attaché par une forte corde, de quelques pouces de longueur, à une grande perche de saule. Quand le pêcheur frappe juste, le fer de la lance traverse souvent le corps du poisson. Il se détache ensuite facilement, et laisse le saumon se débattre avec la corde dans son corps, tandis que le pêcheur tient la perche. Sans cet arrangement, la baguette de saule serait cassée par le poids et par les secousses du poisson. M. Miller, pendant ses courses vagabondes, avait déjà visité cette cataracte, et y avait vu prendre plusieurs milliers de saumons dans une seule après-midi. Il déclara avoir vu un saumon faire un saut de près de trente pieds, depuis l'endroit où l'eau commence à écumer jusqu'au sommet de la chute.

Ayant acheté aux pêcheurs une bonne provision de saumon, nos voyageurs poursuivirent leur route, et, le 29 août, arrivèrent à la Chaudière, théâtre mémorable des malheurs de l'automne précédent. Là, le premier objet qui frappa leurs regards fut la carcasse d'un canot, logée entre deux rochers. Ils essayèrent de descendre sur le bord de la rivière pour en approcher.

mais la berge était trop haute et trop escarpée.

Ils se rendirent alors dans l'endroit où étaient situées les caches, afin d'y prendre les objets qui appartenaient à M. Crooks, à M. Mac Lellan et aux Canadiens. En y arrivant, ils furent étonnés de trouver que six des caches avaient été ouvertes et vidées. Quelques livres étaient encore éparpillés aux environs. D'après les apparences, elles semblaient avoir été pillées dans le courant de l'été. Il y avait dans toutes les directions des pistes de loup, ce qui fit croire à M. Stuart que ces animaux avaient été attirés par l'odeur des peaux contenues dans les caches, qu'ils les avaient déterrées, et que leurs traces en avaient fait connaître le secret aux Indiens.

Les trois caches restantes n'avaient point été visitées. Elles contenaient quelques marchandises sèches, quelques munitions, et un certain nombre de trappes à castors. M. Stuart y prit tout ce qui pouvait être utile à sa troupe, y déposa le superflu de son bagage, et y remit les livres et les papiers qui avaient été éparpillés aux environs. Cela fait, les ouvertures furent soigneusement rebouchées.

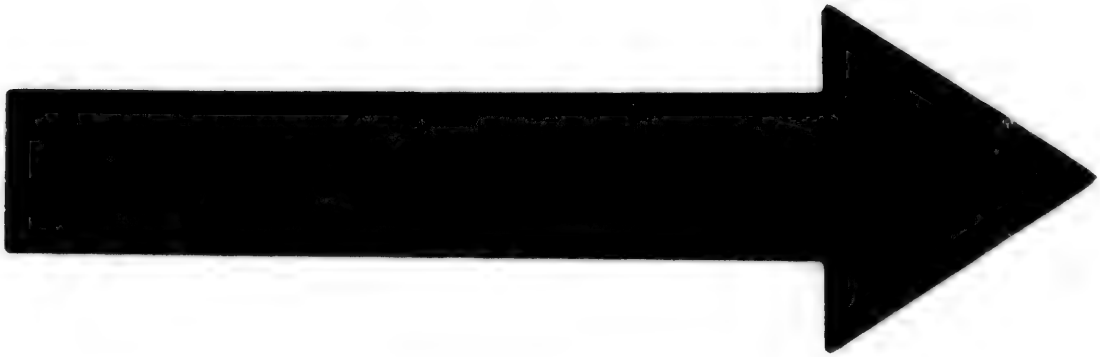
Ici nous avons à rapporter un autre exemple de l'esprit indomptable des trappeurs occidentaux. A peine le trio des chasseurs kentuckiens, Robinson, Rizner et Hoback, virent-ils à leur dis-

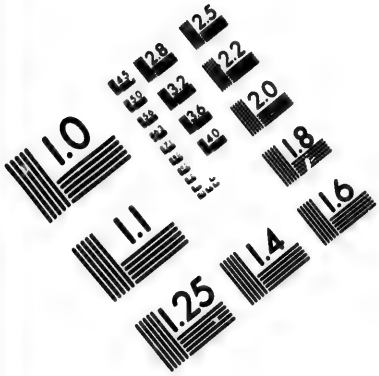
position les objets nécessaires pour une campagne de trappage, qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avaient déjà souffert, et se déterminèrent à tenter encore une fois la fortune. Ils préféraient courir les chances de la solitude plutôt que de retourner dans leur pays en haillons et sans argent. Quant à M. Miller, il déclara que sa curiosité et son désir de voyager dans le pays indien étaient complétement satisfaits. Il persista donc dans sa détermination d'accompagner l'expédition jusqu'à Saint-Louis, et de rentrer dans le sein de la société civilisée.

Les trois chasseurs, Robinson, Rizner et Hoback, reçurent, autant que le permettait l'état des caches et des moyens de M. Stuart, les munitions et les objets nécessaires « pour une chasse de deux ans ». Mais comme leur équipement était encore incomplet, ils résolurent d'attendre dans le voisinage l'arrivée de M. Reed. Ils espéraient qu'il ne tarderait point, car il devait se mettre en route pour les caches, vingt jours après avoir quitté M. Stuart, sur les bords de la Wallah-Wallah.

M. Stuart chargea Robinson de remettre à M. Reed une lettre, pour lui apprendre son heureuse arrivée en cet endroit, et l'état dans lequel il avait trouvé les caches. Un duplicata de cette lettre fut élevé sur une perche, et placé près du lieu de dépôt.

Toutes choses étant ainsi arrangées, M. Stuart et sa petite bande, réduite au nombre de sept, prirent congé des trois hardis trappeurs, leur souhaitant toutes sortes de succès dans leur séjour périlleux au sein de la solitude. Nous les abandonnerons également à leur fortune, promettant au lecteur de les lui faire retrouver dans quelque page future, et de clore le récit de leur persévérante et malheureuse entreprise.





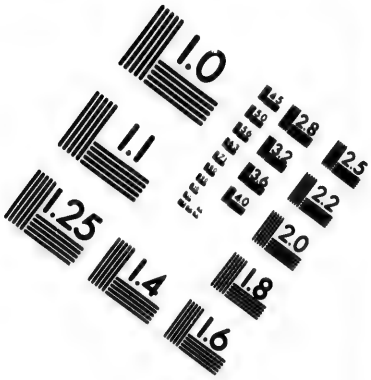
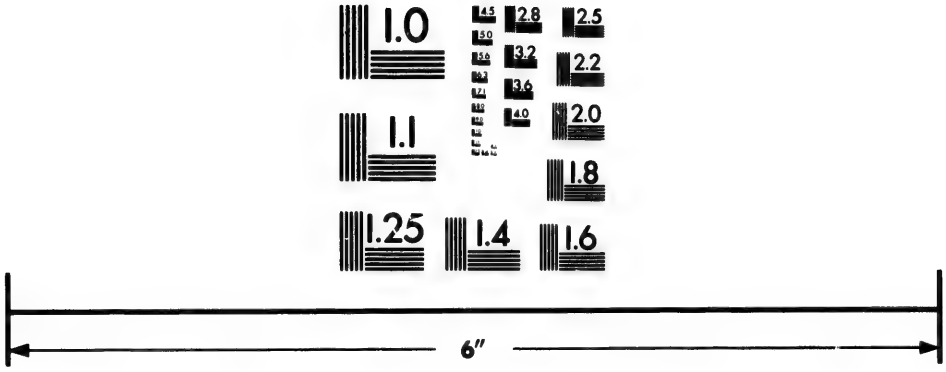
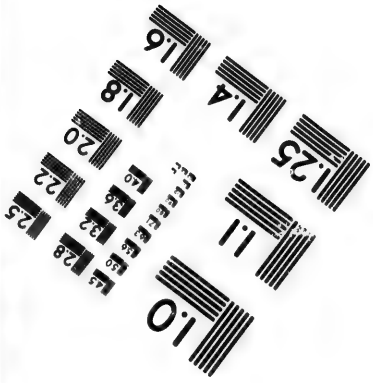
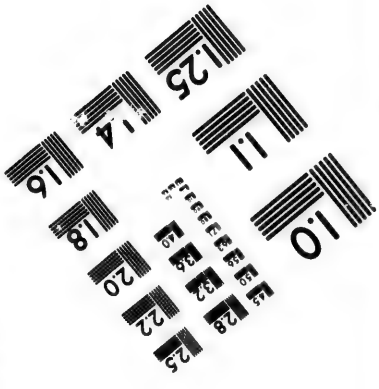


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
4.5
1.6
5.0
1.4
5.6
1.2
6.3
1.1
7.1
1.0
8.0

CHAPITRE XLIV.

Désert de la rivière des Serpents. — Disette. — Voyageurs égarés. — Rôdeurs indiens. — Le Chef gigantesque des Corneilles. — Le fanfaron intimidé. — Signaux indiens. — La rivière Enragée. — Alarme. — Vol des chevaux. — Paisanterie indienne. — Beau coup manqué.

Le 1er septembre, M. Stuart et ses compagnons reprirent leur voyage, en dirigeant leur course vers l'est, le long de la rivière des Serpents. A mesure qu'ils avançaient, le pays devenait plus ouvert. Les collines, qui d'abord venaient joindre la rivière, s'écartaient des deux côtés, et de grandes plaines sablonneuses s'étendaient devant les voyageurs. De temps en temps, il y avait des intervalles de pâturages, et les berges de la rivière étaient bordées de saules et de cotonniers, de sorte que du sommet des collines on pouvait suivre son cours, serpentant sous l'ombrage à travers un vaste paysage brûlé par le soleil. Le sol était généralement pauvre. Il y avait, en quelques endroits, une misérable crue d'absinthe (*Artemisi absinthium*) et de salicorne (*salt weed, salicornia herbacea,* Linn.), plante qui ressemble au pouliot (*Hedeoma pulegioides,* Pers.); mais la cha-

leur de l'été avait desséché les plaines et laissé peu de pâturages. Le gibier avait aussi disparu. Les chasseurs examinaient vainement un paysage sans vie; de temps en temps ils y apercevaient quelques antilopes, mais non pas à portée de la carabine. Nous nous dispenserons de suivre les voyageurs dans leur route d'un semaine, parmi ces solitudes stériles, où ils souffrirent beaucoup de la faim. Leur subsistance dépendait de quelques poissons qu'ils pêchaient, et, de temps en temps, d'un peu de saumon séché, ou d'un chien acheté dans quelque misérable loge de Shoshonies.

Le 7 septembre, fatigués de ces tristes solitudes, ils quittèrent les bords de la rivière des Serpents, sous la conduite de M. Miller. Celui-ci, ayant acquis quelque connaissance du pays durant ses campagnes de trappage, se chargea de les conduire à travers les montagnes par une route meilleure que celle du Fort Henry, et moins exposée aux déprédations des Pieds-noirs. Cependant il ne se montra pas fort bon guide, et la brigade fut bientôt égarée parmi des collines difficiles, des cours d'eau inconnus et des plaines desséchées.

A la fin nos aventuriers arrivèrent près d'une rivière sur laquelle M. Miller avait trappé, et à laquelle ils donnèrent son nom. Comme nous l'avons déjà observé, nous présumons que c'est celle que l'on appelle rivière de l'Ours, et qui

se décharge dans le lac Bonneville. Ils remontèrent, pendant deux ou trois jours, cette rivière et ses affluents, sans avoir autre chose à manger que quelques poissons. Mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils se trouvaient dans un dangereux voisinage. Le 12 septembre, ayant campé de bonne heure, ils sortirent avec leurs lignes afin de pêcher leur souper. A leur retour ils virent plusieurs Indiens qui rôdaient autour de leur camp, et reconnurent, avec inquiétude, que c'étaient des Corneilles. Leur chef vint d'un air impudent au-devant de nos aventuriers. Il avait une physionomie farouche, des formes herculéennes, et près de six pieds de haut. Toute sa personne offrait un aimable mélange du brigand et du filou. Il se conduisit cependant d'une manière pacifique, et dépêcha quelques-uns de ses gens vers son camp pour en rapporter une provision de chair de bison ; cadeau fort agréable pour nos voyageurs. Il dit à M. Stuart qu'il était en route pour aller trafiquer avec les Serpents qui habitent la base occidentale des Montagnes, au-dessous du Fort Henry, et qui cultivent une excellente espèce de tabac, fort recherché par les tribus montagnardes. Malgré les discours pacifiques de cet Indien, il y avait dans ses regards quelque chose de sinistre qui inspirait la méfiance. Par degrés le nombre de ses guerriers augmenta. A minuit ils étaient vingt-et-

un, autour du camp, et commençaient à devenir impudents et incommodes. On ressentit alors la plus grande inquiétude pour la sûreté des chevaux et des autres effets, et tout le monde monta la garde avec vigilance durant la nuit.

Le matin reparut, cependant, sans aucune aventure déplaisante, et M. Stuart ayant acheté toute la chair de bison dont les Corneilles pouvaient disposer, se prépara à partir. Cependant ses nouvelles connaissances voulaient trafiquer encore, et désiraient par-dessus tout obtenir une provision de poudre à fusil, pour laquelle ils offraient de donner des chevaux. M. Stuart s'excusant de les approvisionner de cette dangereuse marchandise, leurs sollicitations devinrent plus importunes, jusqu'à ce qu'enfin il les refusa net.

Le Chef gigantesque s'avança alors d'un air fanfaron, et, se frappant la poitrine, donna à entendre à M. Crooks qu'il était un chef d'un grand pouvoir et d'une grande importance. Il lui signifia, en outre, qu'il était d'usage pour les grands chefs de se faire mutuellement des présents quand ils se rencontraient. Il demandait donc que M. Stuart descendît, et lui donnât le cheval sur lequel il était monté. C'était un bel animal, de la race sauvage des Prairies, et M. Stuart y mettait beaucoup de prix. Il secoua la tête à la requête du

noble Corneille. Aussitôt celui-ci, marchant vers lui, le saisit par le corps et le fit plier sur sa selle, en avant et en arrière, comme pour lui faire sentir qu'il n'était qu'un enfant entre ses mains. M. Stuart conserva son sang-froid, et continua à secouer la tête. Tout-à-coup le Chef, empoignant la bride, lui donna une secousse qui surprit le cheval et désarçonna presque le cavalier. M. Stuart tira vivement un pistolet, et le présenta à la tête du Rodomont. En un clin d'œil, sa vaillance fut anéantie, et il alla se mettre à l'abri derrière son cheval pour éviter le coup auquel il s'attendait. Comme ses sujets regardaient la rixe, d'une certaine distance, M. Stuart ordonna à ses hommes de les coucher en joue, mais de ne pas tirer. A l'instant toute la troupe gagna les buissons voisins, se jeta à plat ventre, et disparut à la vue.

Le Chef, ainsi laissé seul, fut confondu pour un instant. Cependant se remettant avec une adresse véritablement indienne, il éclata de rire, affectant de regarder toute cette scène comme une excellente plaisanterie. M. Stuart n'aimait aucunement une farce aussi équivoque, mais la politique ne voulait pas qu'il cherchât une querelle. Il se joignit donc, de la meilleure grâce qu'il put, à la gaieté du jovial géant, et, pour le consoler du refus du cheval, lui fit présent de vingt charges de poudre. Ils se séparèrent ensuite

les meilleurs amis du monde en apparence, mais il était évident que la vigilance martiale des Blancs et le petit nombre des Corneilles avaient seuls empêché leur chef de tenter une attaque ouverte. Cependant, durant cette courte entrevue, ses dignes partisans avaient trouvé moyen de voler un sac qui contenait presque tous les ustensiles culinaires de leurs alliés.

Nos voyageurs se dirigèrent vers l'est par-dessus une chaîne de collines. La rencontre qu'ils venaient de faire leur montrait qu'ils se trouvaient alors dans une terre de danger, exposée aux incursions d'une tribu pillarde. En effet, ils n'avaient point encore fait beaucoup de chemin, quand ils virent un spectacle bien capable de les alarmer. Du sommet des montagnes les plus hautes et dans différentes directions, des colonnes de fumée commençaient à s'élever. C'étaient sans doute des signaux faits par les coureurs du chef corneille, pour rappeler les traînards de sa bande, afin de poursuivre les Blancs avec plus de force. Des signaux de cette sorte, allumés dans un point central, embrassent un vaste circuit de montagnes dans un espace de temps singulièrement court, et ramènent promptement sous l'étendard de leur chef les guerriers et les chasseurs errants.

Pour se tenir autant que possible hors de la route de ces maraudeurs, M. Stuart dirigea sa

course vers le nord, et, quittant le cours principal de la rivière Miller, en suivit un large affluent qui venait des montagnes. Après huit lieues d'une marche fatigante il s'arrêta pour camper. La nuit approchait et les chevaux furent entravés auprès du camp. De plus, on monta soigneusement la garde jusqu'au lendemain matin, et tout le monde se coucha avec sa carabine sous son bras.

Au lever du soleil on recommença à marcher, en se dirigeant toujours vers le nord. Il fallut bientôt gravir les montagnes. De temps en temps on apercevait au loin le pays environnant. On ne découvrait pas le moindre signe d'un Corneille; mais cela ne suffisait pas pour rassurer nos voyageurs, car ils savaient avec quelle persévérance ces Sauvages épient une troupe qu'ils ont envie de voler, et avec quelle habileté ils lui cachent leurs mouvements en se tenant dans des ravins et dans des défilés. Après avoir fatigué dans les montagnes durant sept lieues, on campa sur le bord d'une rivière qui coulait au nord.

Dans la soirée, le cri d'alarme : « Les Indiens! » se fit entendre, et tout le monde fut à l'instant sur pied. Il se trouva que c'étaient trois misérables Serpents, qui s'enfuirent avec des signes de grande consternation aussitôt qu'ils furent informés qu'une bande de Corneilles rôdaient dans les environs.

Une couple de journées pénibles et de nuits vigilantes amenèrent nos aventuriers auprès d'une rivière forte et rapide, qui courait en plein au nord, et qu'ils regardèrent comme un des affluents supérieurs de la rivière des Serpents. C'était probablement la même qui a été nommée depuis la rivière du *Sel* (Salt river). Ils se déterminèrent à en suivre le cours, afin de s'éloigner davantage du voisinage dangereux des Corneilles. Ils devaient ainsi retrouver la route prise par M. Hunt, l'automne précédent, et la suivre à travers les Montagnes. L'espérance de découvrir un meilleur chemin sous la conduite de M. Miller leur avait coûté un long détour vers le sud. En regagnant la piste de M. Hunt, ils avaient au moins l'avantage d'être sûrs de leur route. Ils suivirent donc le cours de la rivière du Sel, et, au bout de trois jours, arrivèrent dans un endroit où elle se mêle avec une autre rivière plus large. Les deux cours d'eau réunis, prenant un caractère plus impétueux, bouillonnent à travers des rocs et des précipices. C'est alors la rivière Enragée, célèbre dans l'expédition de M. Hunt; nos voyageurs campèrent sur ses bords le 18 septembre.

Six jours s'étaient écoulés depuis leur entrevue avec les Corneilles, et durant ce temps ils avaient fait près de cinquante lieues au nord-ouest, sans

apercevoir aucun signe de ces maraudeurs. Ils se croyaient donc hors de tout danger de leur part, et commençaient à se relâcher de leur vigilance. Ils s'arrêtaient quelquefois, une partie du jour, dans les endroits où il y avait de bons pâturages; car les pauvres chevaux avaient besoin de repos après avoir fait des marches forcées sur des hauteurs rocailleuses, obstruées par des troncs d'arbres renversés, et dans des vallées rendues marécageuses par les travaux des castors. Ces industrieux animaux abondaient auprès des ruisseaux et des petites rivières des montagnes, où ils trouvaient des saules pour leur subsistance. Ils avaient si complétement barré beaucoup de ces cours d'eau, que les terrains bas environnants en étaient inondés, et formaient ainsi de vastes marécages par lesquels la route des voyageurs était souvent embarrassée.

Le 19 septembre nos aventuriers se levèrent de bonne heure. Quelques-uns commençaient à préparer le déjeuner, d'autres arrangeaient les paquets pour la marche. On avait mis aux chevaux des entraves, mais on les avait laissés paître à leur aise dans les pâturages adjacents. M. Stuart était sur le bord de la rivière, à une petite distance du camp, lorsqu'il entendit le cri d'alarme : « Les Indiens! les Indiens! aux armes! aux armes! » Il se retourna et vit un Corneille passer

au grand galop près du camp. Le Sauvage arrêta son cheval sur le sommet d'un mamelon voisin, et agita un drapeau rouge qu'il portait. En même temps, un hurlement effroyable s'éleva de l'autre côté du camp, au delà de l'endroit où paissaient les chevaux, et M. Stuart vit paraître une petite troupe de Sauvages qui galopaient en poussant des clameurs épouvantables. Les chevaux, saisis d'une panique, se précipitèrent à travers le camp dans la direction du porte-drapeau, dont l'étendard éclatant les attirait. Aussitôt il serra les talons et décampa, suivi par tous les chevaux, dont l'effroi était augmenté par le tapage que les Sauvages faisaient derrière eux.

A la première alarme M. Stuart et ses camarades avaient saisi leurs carabines, et avaient essayé d'arrêter les Indiens qui poursuivaient les chevaux ; mais leur attention fut aussitôt distraite par des hurlements poussés dans une direction différente. Ils eurent peur alors qu'une troupe de réserve n'enlevât leur bagage, et coururent pour le défendre. Les Sauvages passèrent auprès d'eux, au galop, avec des cris de triomphe et de dérision. Le dernier de la bande était le Chef arrogant, le farceur gigantesque, à qui le pistolet de M. Stuart avait fait si grand'peur. Il n'était pas jeté dans le moule sévère et fashionable de l'héroïsme indien, mais au contraire, il était mal-

heureusement enclin à une vulgaire jovialité. En passant auprès de M. Stuart et de ses compagnons il arrêta son cheval, se dressa sur sa selle, et frappant ses deux mains sur la partie la plus insultante de son corps, proféra quelques mots railleurs que nos voyageurs ne purent comprendre, heureusement pour leur délicatesse. A l'instant Ben Jones le coucha en joue, et il était prêt à mettre une balle dans le but étalé d'une manière si provocante. « Arrêtez ! arrêtez ! » s'écria M. Stuart, « vous causeriez notre mort à tous. »

Il était dur de retenir l'honnête Ben, quand le but était si séduisant, et l'insulte si palpable. « Oh ! M. Stuart, s'écria-t-il, laissez-moi saler cet infernal coquin, et vous pouvez garder toute la paie qui m'est due ! »

« Par le ciel ! si vous tirez, je vous brûlerai la cervelle, » cria M. Stuart.

Pendant ce dialogue l'Indien se trouvait hors de portée. Il rejoignit ses hommes, et toute la bande enragée décampa avec les chevaux capturés, le drapeau rouge flottant sur leurs têtes, et les rochers retentissant de leurs hurlements et de leurs bruyants éclats de rire.

Les voyageurs démontés les contemplaient avec un sombre désespoir. M. Stuart, cependant, ne pouvait s'empêcher d'admirer la manière intelligente dont cet exploit avait été conduit. Il déclara

que c'était l'action la plus audacieuse dont il eût entendu parler parmi les Indiens, car les Corneilles n'étaient pas en tout plus de vingt. C'est ainsi qu'une petite bande de maraudeurs enlèvent souvent les montures d'un gros parti de guerriers; car quand une fois une troupe de chevaux est saisie d'une panique, ils deviennent frénétiques, et rien ne peut plus les arrêter.

Personne ne fut plus contrarié que Ben Jones de cette fâcheuse aventure. Il déclara qu'il aurait réellement donné tous ses arrérages de paie, montant à plus de deux années, pour n'être pas privé d'un si beau coup. Cependant M. Stuart lui représenta quelles auraient pu être les conséquences de cet acte imprudent. Vie pour vie est la maxime indienne. Toutes les tribus auraient fait cause commune pour venger la mort d'un de leurs guerriers. Les Blancs n'étaient que sept hommes démontés, ayant à traverser une vaste région montagneuse, infestée par les Corneilles, qui pouvaient être tous appelés par des signaux de feu. La conduite même de la bande de maraudeurs en question montrait la persévérance des Sauvages quand une fois ils ont adopté un projet. Durant toute la semaine, ceux-ci avaient épié silencieusement et secrètement la troupe de M. Stuart. Ils l'avaient suivie pendant cinquante lieues, se tenant hors de vue durant le jour, rô-

dant autour du camp pendant la nuit, guettant tous les mouvements des Blancs, et attendant l'instant favorable pour les surprendre. Le pistolet présenté par M. Stuart à la tête du Chef géant, dans la première entrevue, l'effroi causé parmi ses guerriers par le mouvement des carabines, avaient probablement piqué leur amour-propre, et ajouté un stimulant à leur penchant naturel au vol des chevaux. Dans cette disposition d'esprit, ils auraient sans doute suivi la brigade pendant toute sa route à travers les Montagnes Rocheuses, plutôt que de renoncer à leur projet.

CHAPITRE XLV.

Les Voyageurs démontés. — Préparatifs d'un voyage pédestre. — Les espions. — Brûlure des bagages. — Marche à pied. — Les radeaux. — L'élan blessé. — Les pistes indiennes. — Conduite obstinée de Mac Lellan. — Panorama — Cratères lointains. — Maladie de Crooks.

Il y a, dans ce monde changeant, peu de revers de fortune plus décourageants que celui qu'éprouve un voyageur soudainement démonté au milieu de la solitude. Pendant quelque temps nos malheureux aventuriers contemplèrent leur situation avec un entier abattement. Ils avaient à faire une longue route à travers d'âpres montagnes, parmi des plaines immenses, et ils étaient réduits à se traîner péniblement à pied, obligés de porter sur leurs épaules toutes les choses nécessaires pour leur défense et pour leur subsistance. Leur découragement cependant ne fut que passager. Avec la promptitude d'expédients que l'on acquiert dans le désert, ils s'organisèrent bientôt selon leur nouvelle condition.

Leur première attention fut de choisir dans leur bagage les objets qui leur étaient indispensables, de les arranger en paquets d'un poids con-

venable, et de déposer le reste dans des caches. Tout un jour fut employé à ces occupations. Le soir ils firent un maigre repas du reste de leurs provisions, et se couchèrent tristement. Le lendemain matin ils se levèrent tous de bonne heure, et préparèrent leurs havre-sacs pour la marche, tandis que Ben Jones allait visiter une vieille trappe à castor qu'il avait placée sur le bord de la rivière, à une petite distance du camp. Il eut la satisfaction d'y trouver un castor d'une taille moyenne, mais suffisant pour le déjeuner de ses camarades affamés. Comme il revenait avec sa prise, il remarqua deux têtes qui s'avançaient sur le bord d'un rocher perpendiculaire haut de plusieurs centaines de pieds. Il supposa que c'était une couple de loups. Tout en continuant son chemin, il levait de temps en temps les yeux : les têtes restaient toujours au même endroit, regardant en bas avec une attention soutenue. Il pensa alors que ce pouvaient être des éclaireurs indiens, et s'ils n'avaient pas été hors de portée de sa carabine, ils les aurait, sans aucun doute, régalés de quelques balles.

En arrivant au camp il dirigea les regards de ses camarades vers ces observateurs aériens. On crut d'abord, comme lui, que c'étaient des loups; mais leur immobile vigilance convainquit bientôt tout le monde que c'étaient des Indiens. On en

conclut qu'ils observaient les mouvements des Blancs pour découvrir l'endroit où ils cacheraient les objets qu'ils seraient obligés de laisser derrière eux. Il n'y avait point d'apparence que les caches pussent échapper aux yeux de lynx de ces habiles fureteurs, et il était insupportable de penser qu'ils allaient encore gagner du butin. Afin donc de les désappointer, nos voyageurs retirèrent des caches ce qu'ils y avaient déposé, rassemblèrent tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, firent un feu de joie des objets combustibles, et jetèrent les autres dans la rivière. Ils éprouvaient une sorte de satisfaction à déjouer ainsi les Corneilles, par la destruction de leurs propres biens. S'étant donné ce triste plaisir, ils mirent leurs paquets sur leurs épaules, vers dix heures du matin, et commencèrent leur voyage pédestre.

Ils prirent leur route le long de la rivière Enragée, qui s'ouvre un passage à travers les défilés des montagnes, jusque dans la plaine, au-dessous du Fort Henry : là elle débouche dans la rivière des Serpents. M. Stuart espérait rencontrer, dans la plaine, quelque campement de Serpents, et se procurer une couple de chevaux pour transporter les bagages. Dans ce cas il se proposait de reprendre sa course vers l'est, et d'essayer d'atteindre la rivière Cheyenne avant l'hiver. S'il ne pouvait pas obtenir de chevaux, il devait probablement

être forcé d'hiverner sur le côté occidental des Montagnes, vers les eaux supérieures de la rivière Espagnole, autrement nommée Rio Colorado.

Malgré tout le soin qu'ils avaient eu de ne rien prendre qui ne fût absolument nécessaire, les pauvres piétons étaient pesamment chargés, et leurs fardeaux ajoutaient aux fatigues d'une route difficile.

Ils souffrirent aussi beaucoup de la faim. Ils prenaient bien quelques truites, mais elles étaient trop petites pour leur donner beaucoup de nourriture. Leur principale ressource était donc une vieille trappe à castor qu'ils avaient gardée providentiellement. Chaque fois qu'ils étaient assez heureux pour attrapper un de ces utiles animaux, ils le dépeçaient et le distribuaient immédiatement, afin que chaque homme en pût porter sa part.

Après deux journées fatigantes, durant lesquelles ils ne firent que six lieues, ils s'arrêtèrent, le 21, pour construire deux radeaux, afin de passer sur la rive opposée. Ils s'embarquèrent le lendemain matin, quatre sur un radeau, trois sur l'autre. Mais s'apercevant que leurs embarcations étaient assez solides pour résister à la violence du courant, ils changèrent de pensée, et, au lieu de traverser la rivière, s'aventurèrent à la descendre. Elle était en général fort rapide, et avait de cent à deux cents mètres de largeur. Elle ser-

pentait dans toutes les directions, à travers des montagnes de roche noire et dure, couvertes de pins et de cèdres. Les montagnes, à l'est de la rivière, étaient d'immenses contre-forts de la chaîne Rocheuse; celles de l'ouest n'étaient guères que des collines stériles, à peine couvertes d'une herbe rabougrie.

La rivière Enragée, quoique méritant ce nom à cause de la violence de son courant, était libre de rapides et de cascades, et coulait dans un seul chenal, entre des berges de gravier, souvent garnies de cotonniers et de saules nains. Ces arbres nourrissaient une immense quantité de castors, de sorte qu'on ne trouvait point de difficulté à se procurer de la nourriture. D'ailleurs Ben Jones tua un daim et un ours (*ursus hircus*). Nos voyageurs en chargèrent leurs radeaux, et leur garde-manger se trouva bien approvisionné. Ils auraient pu de temps en temps tirer des castors qui nageaient dans la rivière non loin de leurs embarcations, mais n'ayant pas besoin de nourriture, à cette époque, ils les épargnèrent humainement. Durant trois jours ils suivirent ainsi le courant de la rivière, campant la nuit sur le rivage, après y avoir tiré les radeaux. Vers le soir du troisième jour, ils arrivèrent à une petite île où ils aperçurent une troupe d'élans. Ben Jones débarqua immédiatement et fut assez heureux pour en blesser

un. L'animal se précipita dans l'eau, mais n'ayant pas la force de vaincre le courant, il dériva pendant plus d'un mille. On l'atteignit alors et on le tira sur le rivage. Un orage se formant, nos aventuriers campèrent sur le bord de la rivière. Ils y restèrent tout le jour suivant, s'abritant le mieux qu'ils pouvaient contre la pluie, la grêle et la neige, cruels avant-goûts de l'hiver qui s'approchait. Durant cette pause forcée, ils s'occupèrent à saler une partie de l'élan pour leurs provisions futures. En dépeçant la carcasse, ils reconnurent que l'animal avait été blessé par des chasseurs, environ une semaine auparavant. Un fer de flèche et une balle de mousquet étaient restés dans ses blessures. Au sein du désert les circonstances les plus triviales deviennent la matière des plus sérieuses spéculations. Les Indiens serpents n'ont pas de fusils : l'élan ne pouvait donc pas avoir été blessé par eux. On se trouvait sur la frontière du pays infesté par les Pieds-noirs, qui portent des armes à feu. On en conclut que l'élan avait été chassé par quelques membres de cette tribu hostile et vagabonde, qui, par conséquent, devait se trouver dans le voisinage. Cette idée mit fin à la joie passagère que nos aventuriers avaient éprouvée, dans le repos et l'abondance comparative de la rivière.

Ils continuèrent à naviguer sur leurs radeaux

pendant trois jours encore, durant lesquels le temps fut extrêmement froid. Ils avaient alors descendu sur la rivière environ trente lieues. S'apercevant que les montagnes, à leur droite, étaient réduites à la taille de collines médiocres, ils débarquèrent, et se préparèrent à poursuivre leur voyage à pied. Ils passèrent une journée à faire des mocassins, et à diviser leur viande salée en paquets de vingt livres, pour chaque homme; puis tournant le dos à la rivière, le 29 septembre, ils se dirigèrent vers le nord-ouest, en suivant la base méridionale de la montagne sur laquelle le Fort Henry est situé.

Leur marche était lente et pénible, tantôt à travers un terrain d'alluvion couvert de cotonniers, d'aubépines et de saules, tantôt par-dessus des collines raboteuses. Trois antilopes vinrent à portée, mais les chasseurs n'osèrent pas les tirer de peur d'être découverts aux Pieds-noirs par le bruit de leurs carabines. Dans le courant de la journée on arriva sur une large piste de chevaux, qui paraissait être faite depuis trois semaines. Le soir, on campa au bord d'un ruisseau, et à l'endroit même où avait campé la bande qui avait laissé ces traces.

Le lendemain matin, nos voyageurs observèrent encore la piste indienne; mais au bout de quelque temps ils arrivèrent à un endroit où

elle rayonnait dans toutes les directions, et se perdait entièrement. Cela indiquait que la bande s'était dispersée en divers groupes de chasseurs qui, suivant toutes les probabilités, étaient encore dans le voisinage. Il était donc nécessaire de procéder avec la plus grande prudence. Tout en marchant, nos voyageurs observaient, d'un œil vigilant, chaque hauteur où une vedette pouvait être postée, et cherchaient dans le paysage solitaire s'ils ne voyaient point s'élever quelque colonne de fumée; cependant rien de la sorte ne se montrait; tout était au loin silencieux, inanimé.

Vers le soir on arriva dans un endroit où il y avait plusieurs sources chaudes, fortement imprégnées de fer et de soufre. Il en sortait un nuage de vapeur qui infectait l'atmosphère environnante, et qui pouvait être aperçu à la distance d'une demi-lieue.

Nos voyageurs campèrent près de ces sources, dans une profonde ravine qui pouvait en quelque façon les cacher. A leur grand embarras, M. Crooks, qui était indisposé depuis deux jours, eut une violente fièvre pendant la nuit.

Peu de temps après le lever du soleil, ils recommencèrent leur marche. En sortant de la ravine, ils se consultèrent sur la route qu'ils devaient suivre. S'ils continuaient à côtoyer les

montagnes, ils couraient le danger de rencontrer les détachements éparpillés des Pieds-noirs, qui chassaient probablement dans la plaine. Ils trouvèrent donc plus sage de traverser directement les hauteurs, puisque la route, quoique rude et difficile, serait plus sûre. Mac Lellan seul rejeta avec indignation ce parti, comme pusillanime. Impatient et mauvaise tête, dans tous les temps, il avait été rendu irascible par les fatigues du voyage, et par l'état de ses pieds, qui étaient échauffés et douloureux. Il ne pouvait endurer l'idée de lutter contre les difficultés de la montagne, et jurait qu'il aimerait mieux faire face à tous les Pieds-noirs du pays. Cependant il ne fut pas écouté, et les voyageurs commencèrent à gravir, luttant, avec l'ardeur et l'émulation de jeunes hommes, à qui serait arrivé le premier au sommet de la hauteur. Mac Lellan, qui avait le double d'âge de quelques-uns de ses compagnons, perdit bientôt haleine et resta en arrière. Dans la distribution des fardeaux, c'était son tour de porter la vieille trappe à castor. Piqué et irrité, il s'arrêta soudainement, jura qu'il ne la porterait pas plus loin, et la jetant par terre, lui fit redescendre une partie de la pente. On lui offrit à la place un paquet de viande séchée, mais il le rejeta également en disant que ceux qui en avaient besoin pouvaient le porter. Quant à lui, avec sa

carabine, il savait se procurer sa nourriture de chaque jour. Enfin, il déclara qu'il n'irait pas plus loin avec la troupe, et qu'il poursuivrait son chemin en côtoyant la montagne, laissant gravir les rochers à ceux qui avaient peur de faire face aux Indiens. Ce fut en vain que M. Stuart lui représenta l'imprudence de sa conduite et les dangers auxquels il s'exposait. Il rejeta ces conseils comme trop timorés pour lui. Il fut également inutile de lui montrer les périls qu'il appelait sur ses compagnons; car dans ces plaines nues il pouvait être découvert à une grande distance, et les Indiens, en le voyant, sauraient qu'il devait y avoir d'autres hommes blancs aux environs. Mac Lellan fit la sourde oreille à toutes ces remontrances, et poursuivit sa marche avec obstination.

On serait volontiers porté à regarder comme une insigne folie l'action de cet homme, qui s'en allait ainsi, seul, dans une région sauvage, où la solitude est horrible, mais où chaque rencontre avec les hommes est encore plus formidable. Telle est, cependant, l'espèce d'héroïsme que l'on acquiert dans le désert. D'ailleurs, Mac Lellan était un homme d'un tempérament particulier : sa volonté était absolument immuable; son esprit ne connaissait aucune crainte; il était même quelque peu fanfaron, et s'enorgueillissait de faire des actions périlleuses. M. Stuart et sa troupe trou-

vèrent le passage de la montagne assez difficile, à cause de la neige, qui était fort épaisse en beaucoup d'endroits, quoiqu'on ne fût encore qu'au 1er octobre. Dans l'après-midi, ils franchirent le sommet des hauteurs et virent au-dessous d'eux une plaine d'environ sept lieues de large. Elle était bornée du côté opposé par leurs vieilles connaissances, les Mamelons Pilotes, ces montagnes pyramidales qui avaient servi de phare à M. Hunt, dans une partie de sa route de l'année précédente. Une rivière, large d'environ quarante-cinq mètres, serpentait à travers la plaine intermédiaire ; quelquefois elle brillait à découvert, mais le plus souvent elle s'enfonçait dans un berceau sinueux de saules.

Ceux de la troupe qui avaient déjà traversé ces montagnes indiquèrent à M. Stuart le gisement des différents lieux remarquables. Ils lui montrèrent dans quelle direction devait se trouver le poste abandonné, nommé Fort Henry, où la caravane avait laissé ses chevaux et s'était embarquée sur des canots. Ils lui apprirent également que la rivière qui coulait dans la plaine tombait dans la rivière Henry, à moitié chemin entre le Fort et la rivière Enragée. Le caractère de cette région montueuse était tout-à-fait volcanique. Au nord-ouest, entre le Fort Henry et les sources du Missouri, M. Stuart observa plusieurs pics très éle-

vés et couverts de neige; deux énormes colonnes de fumée en sortaient, provenant apparemment de cratères en état d'éruption.

En redescendant la montagne, nos voyageurs aperçurent Mac Lellan, qui traversait la plaine à quelque distance en avant; soit qu'il les vît ou non, il ne montra aucune disposition à les rejoindre, mais poursuivit sa marche sombre et solitaire.

Après être descendus dans la plaine, ils continuèrent à marcher environ deux lieues, jusqu'au moment où ils atteignirent une petite rivière qui pouvait avoir un pied et demi de profondeur, et qui était garnie de saules épais. Là ils campèrent pour la nuit. Dans ce bivouac la fièvre de M. Crooks s'accrut à un tel point qu'il lui devint impossible de voyager. Alors quelques-uns des hommes pressèrent instamment M. Stuart de continuer sa route sans le malade, lui représentant le danger imminent auquel on serait exposé par un plus long séjour dans une région stérile et inconnue, infestée par les ennemis les plus perfides et les plus acharnés. Ils ajoutaient que la saison s'avançait rapidement; que le temps, depuis plusieurs jours, devenait extrêmement froid; que les montagnes étaient déjà presque impraticables à cause de la neige, et deviendraient bientôt d'insurmontables barrières; enfin

que leurs provisions étaient épuisées; qu'on n'apercevait point de gibier, et que d'ailleurs on n'osait pas se servir des carabines, de peur d'attirer les Pieds-noirs.

Ce sombre tableau était trop vrai pour que M. Stuart pût le contredire, et il fit une profonde impression sur son esprit. Mais l'idée d'abandonner un de ses camarades dans une telle situation lui répugnait trop pour qu'il l'admît un seul instant.

Il représenta à ses hommes que la maladie de M. Crooks ne pouvait être de longue durée, et que, selon toutes les probabilités, il serait capable de voyager dans très peu de jours. Malgré cela, il eut la plus grande peine à les déterminer à attendre l'événement.

CHAPITRE XLVI.

Ben Jones et l'ours gris. — Montagnes et torrents. — Traces de Mac Lellan. — Substances volcaniques. — Misérable état de Mac Lellan. — Famine. — Horrible proposition d'un homme affamé. — Prodigieux festin. — Tombes indiennes. — Serpents hospitaliers. — Alliance éventuelle.

Comme nos aventuriers se trouvaient alors dans un dangereux voisinage, où l'explosion d'un fusil pouvait attirer sur eux les Indiens, leur subsistance dépendait de leur vieille trappe à castor. La petite rivière sur laquelle ils étaient campés montrait beaucoup de *signes de castor;* et Ben Jones partit, au point du jour, afin de trouver un endroit favorable pour poser sa trappe. Comme il marchait le long des berges garnies de saules, il entendit du bruit derrière lui; et, se retournant, il aperçut un énorme ours gris qui s'avançait avec un grognement épouvantable. Le solide Kentuckien ne se laissait intimider ni par hommes ni par bêtes. Épaulant sa carabine, il tira la gâchette: l'ours fut blessé, mais non pas mortellement. Cependant, au lieu de se précipiter sur son adversaire, comme c'est l'usage de cette espèce

d'ours, il battit en retraite dans les buissons. Jones le suivit pendant quelque temps avec les précautions convenables, mais Martin l'ours lui échappa.

Comme il était fort probable qu'il faudrait rester plusieurs jours dans cet endroit, et comme les produits de la trappe à castor étaient trop précaires pour qu'on pût s'en contenter, il devint absolument indispensable de chasser dans le voisinage, au risque d'être découvert. Ben Jones obtint donc la permission d'explorer les environs du camp avec sa carabine. Il partit pour battre les bords de la rivière à la barbe des ours et des Pieds-noirs. Au bout de quelques heures il revint fort satisfait. Ayant rencontré, à deux lieues environ, un troupeau d'élans, il en avait tué cinq. Ce fut une joyeuse nouvelle, et toute la troupe le suivit immédiatement jusqu'à l'endroit où il avait laissé leurs corps. Il fallut supporter M. Crooks tout le long du chemin, car il était incapable de marcher. Nos voyageurs restèrent dans ce lieu pendant deux ou trois jours, festoyant de bon cœur sur la chair d'élan, et faisant sécher tout ce qu'il leur était possible d'en emporter.

Le 5 octobre, quelques simples remèdes joints à une sueur indienne [1] avaient si bien profité

[1] Espèce de bain de vapeur, que l'on obtient en jetant de

à M. Crooks, qu'il était en état de marcher. Nos voyageurs se mirent donc en route, après avoir divisé entre eux son paquet et son équipement. Ils firent une courte journée de trois lieues vers le midi. Leur route, la plupart du temps, passait à travers des marais, formés par les travaux industrieux du castor : car ce petit animal avait barré de nombreux ruisseaux qui sortent des Mamelons Pilotes, de sorte que les terrains bas où ils coulent étaient entièrement inondés. Pendant cette marche, nos aventuriers tuèrent un ours gris, dont les flancs étaient garnis d'une couche de graisse de plus de trois pouces d'épaisseur. C'était là une addition fort agréable à leur provision de chair d'élan. Le lendemain, M. Crooks avait repris assez de force pour porter sa carabine et ses pistolets. Le trajet de ce jour-là fut de six lieues sur le bord de la plaine. Leur voyage devenait de jour en jour plus pénible et leurs souffrances plus cruelles. Enfin, en suivant le cours d'une rivière, ils traversèrent les âpres sommets des Mamelons Pilotes, où il y avait huit ou neuf pouces de neige.

Pendant plusieurs jours, ils continuèrent à franchir une succession de hauteurs formidables, de rapides torrents et de profondes vallées; ils

l'eau sur des pierres chaudes, au-dessus desquelles se tient le patient, enveloppé d'une couverture.

dirigeaient toujours leur course vers l'est autant qu'il leur était possible. Quelquefois un étroit sentier suivait le bord de précipices effrayants, et un seul faux pas aurait pu les précipiter dans le lit rocailleux d'un torrent qui mugissait au dessous d'eux. Enfin, une des parties les plus pénibles de leur tâche fatigante était de traverser à gué les nombreux détours des rivières glacées.

La faim s'ajoutait à leurs autres souffrances, et devint bientôt la plus vive. La petite provision de chair d'ours et d'élan qu'ils avaient pu emporter en outre de leurs autres fardeaux ne leur servit que peu de temps. Dans leur impatience d'avancer, ils ne pouvaient guère chasser, et ils ne trouvaient presque pas de gibier sur leur chemin. Pendant trois jours, ils n'eurent à manger qu'un petit canard et quelques misérables truites. Ils voyaient de temps en temps un assez grand nombre d'antilopes, et ils essayèrent tous les moyens d'en approcher : mais ces timides animaux étaient encore plus sauvages qu'à l'ordinaire. Après avoir tenté pendant quelque temps les chasseurs affamés, ils bondissaient bien au-delà de toute chance de poursuite.

A la fin, nos aventuriers furent assez heureux pour en tuer un. Il était extrêmement maigre, mais cependant ils en subsistèrent pendant plusieurs jours.

Le 11 octobre, ils campèrent sur le bord d'un ruisseau, au pied de la montagne de la rivière Espagnole. Là, ils virent des traces de Mac Lellan, cet être solitaire et capricieux, qui les devançait toujours à travers les monts déserts. Il avait campé la nuit précédente près de ce même ruisseau. Ils trouvèrent encore les cendres chaudes de son feu, et les restes d'un misérable loup dont il avait soupé. Il était évident qu'il avait souffert comme eux des tortures de la faim, mais à ce campement ils étaient moins heureux que lui, puisqu'ils n'avaient pas une seule bouchée à manger.

Le lendemain matin ils se levèrent affamés, et partirent avec l'aurore pour gravir la montagne, qui étoit roide et difficile. Des traces de volcans se voyaient dans toutes les directions. Il y avait aussi une espèce d'argile avec laquelle les Indiens font des pots, des jarres et des plats. Elle est très fine, très légère, d'une odeur agréable, d'une couleur brune tachée de jaune, et elle se délaie facilement dans la bouche. Les vases fabriqués avec cette argile communiquent, dit-on, une odeur et un goût agréables aux liqueurs qu'ils contiennent. Ces montagnes abondent aussi en craies de diverses couleurs. On y trouve principalement deux espèces d'ocre, l'une d'un rouge pâle, l'autre d'un rouge brillant comme le vermillon. Les Indiens s'en servent beaucoup pour se peindre le corps.

Vers midi, nos voyageurs atteignirent les ruisseaux qui forment les eaux supérieures de la rivière Espagnole. Plus tard, dans la journée, ils descendirent dans la vallée entourée de montagnes où se précipite la branche principale de cette rivière. Elle est peu profonde, mais large d'environ cent-cinquante mètres. Là, les pauvres voyageurs exténués avaient espéré trouver des bisons en abondance, et durant leur pénible trajet avaient nourri leur imagination de côtes rôties, de bosses juteuses et de moelle grillée. A leur grand désappointement, les bords de la rivière étaient déserts. Quelques pistes indiquaient les endroits où avait passé, peu de temps auparavant, un troupeau de bisons; mais pas une corne, pas une bosse, ne s'apercevait sur la stérile étendue; seulement quelques antilopes regardaient les chasseurs, du haut des rochers, et décampaient hors de vue aussitôt qu'on s'efforçait d'en approcher.

Nos aventuriers faméliques continuèrent de marcher pendant plusieurs milles le long de la rivière, cherchant des pistes de castor. En ayant trouvé quelques-unes, ils campèrent dans le voisinage, et Ben Jones s'occupa immédiatement de poser la trappe. Il n'y avait que peu de temps qu'ils avaient fait halte, lorsqu'ils aperçurent une grande fumée au sud-ouest. Cette vue les remplit

de joie. Ils pensèrent que cette fumée pouvait venir d'un camp indien où il leur serait possible de se procurer quelques vivres, car la crainte de la famine avait alors surmonté celle des Pieds-noirs. Leclerc, un des Canadiens, fut à l'instant dépêché par M. Stuart pour faire une reconnaissance. Le reste de la troupe resta sur pied une partie de la nuit, écoutant s'il revenait, et espérant qu'il pourrait rapporter de la nourriture. Minuit arriva, mais Leclerc ne reparut point, et nos gens se couchèrent pour dormir, en se consolant par l'espérance que leur vieille trappe pourrait leur fournir un castor pour déjeûner.

Au point du jour ils allèrent visiter la trappe, avec toute l'impatience de gens à jeun. Ils y trouvèrent la patte de devant d'un castor, dont la vue ne fit qu'irriter leur faim et redoubler leur abattement. Ils reprirent leur voyage d'un pas découragé. Bientôt ils aperçurent Leclerc qui revenait vers eux. Ils se hâtèrent de le joindre, dans l'espérance d'apprendre quelque chose d'heureux. Il n'avait rien de tel à leur dire; seulement, il leur donna des nouvelles de Mac Lellan, cet étrange vagabond. La fumée venait de son campement, qui avait pris feu pendant qu'il était à une petite distance occupé à pêcher. Leclerc le trouva dans un triste état : sa pêche avait été malheureuse. Durant douze jours, qu'il avait erré seul à travers ces

montagnes sauvages, il avait à peine trouvé de quoi manger. Il avait été indisposé, éreinté, abattu; cependant il avait continué d'aller en avant : mais maintenant ses forces et son obstination étaient épuisées. Il exprima sa satisfaction d'apprendre que M. Stuart et sa troupe n'étaient pas loin, et dit qu'il attendrait leur arrivée dans son campement, espérant qu'ils pourraient lui donner quelque chose à manger, car, sans nourriture, il déclara qu'il ne serait pas capable d'aller plus loin.

Quand la brigade atteignit cet endroit, elle trouva le pauvre diable étendu sur un peu d'herbe desséchée. Il était maigre comme un squelette, et si faible qu'il pouvait à peine lever la tête, ni parler. La présence de ses vieux camarades sembla le ranimer, mais ils n'avaient pas de vivres à lui donner, car eux-mêmes étaient presque morts de faim. Ils le pressèrent de se lever et de les accompagner. Il secoua sa tête. « A quoi bon! répondit-il; il n'y a point d'apparence de trouver de prompts secours, et sans cela je dois périr en route. Autant vaut donc rester où je suis. » A la fin, après beaucoup d'instances, ils le mirent sur ses pieds; ils partagèrent entre eux sa carabine et ses autres effets, et l'aidèrent à marcher en l'encourageant. Ils firent de la sorte six lieues

sur une plaine de sable, jusqu'à ce que voyant quelques antilopes à distance, ils campèrent sur le bord d'un ruisseau. Tous ceux qui étaient capables de se traîner sortirent alors pour chasser, mais leurs efforts furent inutiles, et la nuit venue ils rentrèrent au camp désespérés.

Comme ils se préparaient pour la troisième fois à s'étendre par terre pour dormir, sans avoir une bouchée à manger, Leclerc, l'un des Canadiens, décharné et enragé par la faim, s'approcha de M. Stuart avec son fusil dans sa main. Ce n'était pas la peine, dit-il, d'essayer d'aller plus loin sans nourriture. Ils avaient devant eux une plaine stérile, dans laquelle on ne pourrait rien se procurer pendant trois ou quatre journées. Ils seraient morts de faim avant d'en avoir atteint le bout; il valait mieux que l'un d'eux mourût pour sauver les autres. Il proposa donc de tirer au sort celui qui devait être sacrifié; ajoutant, pour engager M. Stuart à y consentir, qu'il serait exempté de toute chance, en sa qualité de chef de la bande.

M. Stuart frissonna à cette horrible proposition, et essaya vainement de raisonner avec le malheureux. A la fin, saisissant son fusil, il le menaça de le tuer sur la place s'il persistait dans son dessein. Le misérable affamé tomba sur ses

genoux, lui demanda pardon dans les termes les plus abjects, et lui promit de ne plus jamais l'offenser par une semblable proposition.

La paix étant rétablie dans le misérable bivouac, chacun chercha le repos. M. Stuart était si épuisé par l'agitation de cette scène, qu'il eut à peine la force de se traîner sur sa misérable couche. Malgré ses fatigues, il passa une nuit sans sommeil, réfléchissant sur l'affreuse situation où ses compagnons et lui se trouvaient.

Le lendemain matin, avant le jour, ils étaient debout et en route. Ils n'étaient point retardés par le soin de préparer leur déjeuner, et rester en place, c'était périr. Cependant ils n'avançaient que lentement, car ils étaient tous épuisés. Çà et là, ils apercevaient des crânes et des os de bisons, indices des grandes chasses qui avaient eu lieu dans la saison précédente ; mais la vue de ces ossements semblait insulter à leur misère. Après avoir fait trois lieues dans la plaine, nos aventuriers montèrent une rangée de collines et avaient à peine poussé une demi-lieue plus loin, quand, à leur grande joie, ils découvrirent « un vieux bison éreinté. » C'était probablement un traînard de quelque troupeau qui avait été chassé et harassé dans les montagnes. Ils se séparèrent tous aussitôt pour entourer l'animal solitaire et pour s'assurer de lui, car leur vie dépendait du succès. Après

beaucoup de peines et d'anxiétés, ils réussirent enfin à le tuer. Ils l'écorchèrent, le dépecèrent à l'instant, et leur faim était si violente, qu'ils dévorèrent une partie de sa chair toute crue. Ils portèrent le reste auprès d'un ruisseau voisin, y campèrent, allumèrent un feu, et se mirent à cuisiner.

M. Stuart craignait que dans leur état de jeûne ils ne mangeassent avec excès et ne se rendissent malades. Il fit faire une soupe avec une partie de la viande, et leur en fit prendre à chacun une certaine quantité, pour servir de prélude. Grâce à cette précaution, peut-être, ils purent manger durant une bonne partie de la nuit, sans qu'aucun d'eux en fût incommodé.

Le lendemain matin, le festin recommença. Vers midi, se sentant rafraîchis et restaurés, ils reprirent leur voyage avec une nouvelle vigueur. Ils dirigèrent leur course vers une montagne dont ils voyaient le sommet pyramider à l'est, et près de laquelle ils s'attendaient à trouver les eaux supérieures du Missouri.

Ils continuaient à rencontrer des squelettes de bisons, répandus sur la terre dans toutes les directions, et qui prouvaient que les Indiens avaient été heureux dans leurs chasses de la saison précédente. Plus loin ils croisèrent une large piste indienne, vieille d'environ quinze jours, et for-

mant un sentier profond, qui se dirigeait vers le nord. Ils conclurent qu'elle devait avoir été faite par une bande nombreuse de Corneilles, qui, sans doute, avaient chassé aux environs durant la plus grande partie de l'été.

Le jour suivant, nos voyageurs traversèrent une rivière considérable, dont les bords étaient garnis de pins. Ils trouvèrent parmi ceux-ci les traces d'un vaste camp indien, qui avait été évidemment le quartier-général des chasseurs, comme le témoignait la grande quantité d'os de bisons répandus dans le voisinage. Ce camp, suivant les apparences, était abandonné depuis un mois.

Dans le centre se trouvait une loge singulière. Elle était composée de vingt troncs d'arbres, d'environ un pied de diamètre et quarante de hauteur, plantés de manière à former une circonférence de cent quarante pieds. Des branches de pins et de saules étaient entrelacées dans ces arbres, et fournissaient un abri suffisant. A l'extrémité occidentale, en face de la porte, trois corps étaient enterrés, les pieds tournés vers l'est. A la tête de chaque tombe, il y avait une branche de cèdre rouge (*Juniperus Virginiana*, L.), solidement plantée en terre : au pied, se trouvait un énorme crâne de bison, peint en noir. Des ornements sauvages étaient suspendus dans différentes parties de l'édifice, ainsi qu'un grand nom-

bre de mocassins d'enfants. D'après la grandeur de ce bâtiment, d'après le temps et le travail qu'il avait fallu pour le construire, on put conclure que les corps qu'il contenait devaient être ceux de guerriers et de chasseurs remarquables.

Le jour suivant, 17 octobre, on traversa deux larges affluents de la rivière Espagnole. Ils prenaient naissance dans les montagnes de la rivière du Vent, masses énormes et abruptes de rochers noirs qui s'étendaient vers l'est, presque entièrement dénués de bois et en beaucoup d'endroits couverts de neige. Dans cette journée on vit quelques bisons mâles et quelques antilopes, mais on n'en put tuer aucun, et les vivres commencèrent encore à devenir rares.

Le 18, après avoir traversé une rangée de montagnes et une plaine, on passa à gué une des branches de la rivière Espagnole. En remontant sur la berge, on se trouva vis-à-vis d'environ cent trente Indiens serpents. Ils traitèrent nos voyageurs d'une manière amicale et les conduisirent à leur campement, distant d'environ une lieue. Il se composait d'une quarantaine de wigwams, construites principalement avec des branches de pin. Ces Serpents, comme la plupart de ceux de leur tribu, étaient fort pauvres. Les maraudeurs Corneilles, dans leur dernière excursion à travers le pays, les avaient complétement dépouillés, em-

menant leurs chevaux, plusieurs de leurs femmes et la plupart de leurs effets. Mais en dépit de leur pauvreté ils étaient extrêmement hospitaliers, et les voyageurs affamés furent bien venus dans leurs cabanes. Ils se procurèrent, pour quelques bagatelles, de la viande de bison et du cuir pour faire des mocassins, dont ils avaient grand besoin. Cependant ce qu'ils obtinrent de plus précieux, ce fut un cheval. C'était à la vérité une vieille rosse, mais c'était le seul qui restât aux pauvres Serpents, après la rafle faite par les Corneilles. Ils consentirent cependant à le donner à leurs hôtes pour un pistolet, une hache, un couteau, et quelques autres objets de peu de valeur.

Ils avaient de tristes histoires à raconter touchant les Corneilles, qui étaient campés près d'une rivière, à peu de distance vers l'est, et étaient si nombreux que les Serpents n'osaient pas chercher à se venger de leurs outrages, ni essayer de reprendre un seul cheval ou une squaw. Ils s'efforcèrent d'exciter l'indignation de leurs visiteurs par le récit des vols et des meurtres commis par les Corneilles et par les Pieds-noirs sur les chasseurs et les trappeurs blancs. Plusieurs de ces histoires n'étaient que le récit exagéré des violences souffertes par quelques-uns des membres éparpillés de l'expédition de M. Hunt; d'autres étaient, suivant toutes les probabilités, de pures

inventions, pour lesquelles les Serpents semblent avoir eu des dispositions assez remarquables. M. Stuart les assura que le jour n'était pas loin où les Blancs feraient sentir leur puissance à travers tout le pays, et tireraient une vengeance signalée des auteurs de ces crimes. Les Serpents exprimèrent beaucoup de joie à cette assurance, et offrirent leurs services pour le soutien de la bonne cause. Ils se réjouissaient à la pensée d'entrer en campagne avec de si puissants auxiliaires, et rêvaient sans doute, à leur tour, le vol des chevaux et l'enlèvement des femmes. Leurs offres, bien entendu, furent acceptées; le calumet de paix fut apporté, et les deux puissances humiliées fumèrent une éternelle amitié entre elles et une vengeance terrible sur leurs ennemis communs, les Corneilles.

CHAPITRE XLVII.

La rivière Espagnole. — Piste d'Indiens corneilles. — Orage de neige. — Festin de chair de bison. — Plaine de sel. — Montagne à gravir. — Cime volcanique. — Cratère éteint. — Coquillages marins. — Campement dans une prairie. — Chasse heureuse. — Bonne chère. — Paysage romantique. — Défilé rocailleux. — Torrent écumant. — Le Détroit Enflammé.

Au lever du soleil, le jour suivant (19 octobre), nos voyageurs avaient chargé leur vieux cheval d'une provision de viande de bison, suffisante pour cinq jours. Prenant congé de leurs nouveaux alliés, les pauvres, mais honnêtes Serpents, ils se mirent en route d'assez bonne humeur, quoique la vue des montagnes qu'ils avaient à traverser, et le froid qui augmentait toujours, fussent suffisants pour les geler jusqu'au fond du cœur. Autant qu'ils purent en juger, le pays, le long de cette branche de la rivière Espagnole, était parfaitement plat, et borné à l'est et à l'ouest par des chaînes de hautes montagnes. Après avoir marché environ une lieue vers le midi, ils retrouvèrent encore la large piste d'Indiens Corneilles qu'ils avaient croisée quatre jours au-

paravant. Elle provenait sans doute de la bande qui avait pillé les Serpents, et qui, selon le récit de ces derniers, était alors campée sur un fleuve vers l'est. Elle se continuait vers le sud-est, et était si bien battue par les pieds des chevaux et des hommes, qu'une centaine de loges, au moins, devait y avoir passé. Comme elle formait une route commode et dans une direction convenable, nos voyageurs y entrèrent, déterminés à la suivre autant qu'ils le pourraient avec sûreté. Les Corneilles devaient être à une certaine distance en avant, et il n'était pas probable qu'aucun d'eux revînt sur ses pas. Nos gens marchèrent donc tout le jour sur les traces de leurs dangereux prédécesseurs, les suivant à travers les torrents, le long des plateaux, parmi les vallées étroites, et toujours généralement dans la direction du sud-est. Un vent frais, accompagné parfois de neige, venant à souffler du nord-est, ils se déterminèrent à camper de bonne heure sur le bord d'un ruisseau. Les deux Canadiens, Vallée et Leclerc, tuèrent dans la soirée un jeune bison qui était en bon état, et qui leur fournit une abondante provision de bœuf frais. Ils chargèrent donc leurs broches, ils emplirent leur chaudière de viande, et tandis que le vent sifflait, tandis que les nuages tourbillonnaient autour d'eux, serrés autour d'un feu pétillant, ils se pénétraient de sa douce cha-

leur, et reprenaient des forces, du courage, de la bonne humeur, autour d'un repas succulent. Nul plaisir n'est plus doux que ceux que l'on goûte ainsi au milieu des périls, et probablement nos pauvres pélerins exténués jouissaient doublement de ces biens terrestres, à cause de la désolation qui les environnait, et de la dangereuse proximité des Corneilles.

La neige qui avait tombé pendant la nuit fut cause que nos gens ne chargèrent leur unique cheval, et ne se remirent en marche, qu'assez tard le lendemain. Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient en route lorsqu'ils virent la piste qu'ils suivaient changer de direction et tourner vers le nord-est. Ils avaient déjà commencé à sentir qu'ils marchaient sur un dangereux terrain, car ils pouvaient être aperçus par quelque vedette de cette race de maraudeurs que leurs habitudes de pillage obligent à être constamment alertes. Voyant que leur trace se détournait tant vers le nord, nos voyageurs l'abandonnèrent et continuèrent à se diriger vers le sud-est, à travers un beau pays ondulé, ayant à main gauche la principale chaîne de montagnes, et une autre chaîne très élevée à main droite. Au bout de six lieues, la chaîne qui divise les eaux de la rivière du Vent de celles de la Colombia et de la rivière Espagnole, se termine brusquement, et tournant

vers le nord-est, devient la limite de séparation entre deux branches des rivières Longues-Cornes et Cheyenne, et les eaux supérieures qui affluent dans le Missouri, au-dessous de la contrée des Sioux.

La chaîne qui s'étendait sur la droite de nos voyageurs étant alors devenue très basse, ils passèrent par-dessus et arrivèrent dans une plaine unie qui avait environ trois lieues de circonférence. Le sol en était incrusté, à la profondeur d'un pied ou de dix-huit pouces, d'un sel aussi blanc que la neige, provenant de nombreuses sources d'eau limpide, qui jaillissent continuellement, se répandent par-dessus leurs bords, et forment de superbes cristallisations. Les Indiens de l'intérieur aiment beaucoup cette espèce de sel, et se rendent dans cette vallée pour en recueillir; mais les tribus de la côte ne peuvent le souffrir, et ne veulent rien manger des choses qu'il a servi à préparer.

Dans la soirée, nos voyageurs campèrent sur le bord d'une petite rivière, au milieu de la plaine découverte. Le vent du nord-est était glacial, et ils n'avaient rien pour faire du feu, excepté de misérables pousses de sauge ou d'absinthe. Ils furent obligés de s'envelopper dans leurs couvertures, et de s'entasser, de bonne heure, « dans leur nid. » Vers le soir, M. Mac Lellan, qui était

alors remis avait tué un bison ; mais c'était à quelque distance du camp, et l'on attendit le lendemain pour en tirer parti.

Le jour suivant (21 octobre), le froid continua et il tomba de la neige. Cependant nos aventuriers poursuivirent leur fatiguant voyage, en se dirigeant du côté de l'est-nord-est, vers la cime d'une montagne élevée qu'il leur fallait traverser. Avant d'en atteindre la base, ils passèrent encore une large piste qui se dirigeait un peu vers la droite de la montagne. Ils présumèrent qu'elle avait été faite par une autre bande de Corneilles, qui probablement avaient été chasser plus bas sur la rivière Espagnole.

La rigueur de la saison força les piétons à camper au pied de la montagne, après avoir fait cinq lieues. Ils trouvèrent assez de bois de tremble sec pour faire du feu, mais ils cherchèrent en vain un filet d'eau.

Au point du jour ils se remirent en marche, et gravirent les montagnes pendant trois pénibles lieues. D'après les remarques accidentelles qui se trouvent dans le journal de M. Stuart, cette montagne paraît offrir un riche champ de spéculations pour un géologiste. On y voyait un plateau d'une lieue de diamètre, qui était semé de pierres ponce et d'autres reliques volcaniques. Un lac en occupait le centre; c'était probable-

ment autrefois un cratère. Il y avait aussi, dans quelques endroits, des dépôts de coquilles marines, indiquant qu'à une époque éloignée, les flots avaient couvert ce qui était maintenant la cime d'une montagne.

Après s'être arrêtés pour se reposer et pour jouir de ce spectacle sauvage et grandiose, nos pèlerins commencèrent à descendre le côté oriental de la montagne. Leur route accidentée et romantique passait dans de profonds ravins, dans des défilés encaissés entre des rochers perpendiculaires. Ils apercevaient beaucoup de Longues-cornes bondissant audacieusement de roc en roc; ils parvinrent même à en abattre deux, qui les regardaient sans crainte du bord des escarpements.

Arrivés au pied de la montagne, ils trouvèrent un ruisseau qui jaillissait de la terre, et qui ressemblait, pour la couleur et pour le goût, aux eaux du Missouri. Ils campèrent auprès pendant la nuit et soupèrent somptueusement d'un excellent mouton de montagne.

La matinée suivante fut claire et extrêmement froide. Ils arrivèrent de bonne heure auprès d'une rivière, courant à l'est, entre des collines basses d'une couleur bleuâtre et fortement imprégnées de couperose. M. Stuart supposa que c'était une des branches supérieures du Mis-

souri, et se détermina à en suivre les rives. Cependant, après une marche de neuf lieues, il arriva au sommet d'un mont, et le tableau qu'il eut alors sous les yeux le détermina à modifier ses projets. Devant lui s'étendait une vaste plaine qui, du côté du sud, n'avait d'autres bornes que l'horizon. La rivière en question la sillonnait dans une direction sud-sud-est. Par conséquent elle ne pouvait pas être une branche du Missouri, et M. Stuart renonça à la prendre pour guide. Il dirigea sa course vers une chaîne de montagnes éloignées d'environ vingt lieues vers l'est, et près desquelles il espérait trouver un autre cours d'eau.

Le temps était alors si froid, et la fatigue du voyage, si grande, que nos aventuriers résolurent de faire halte pour l'hiver au premier endroit favorable. Cette nuit-là il leur fallut camper dans la plaine ouverte, auprès d'une petite mare d'eau, sans aucun bois pour faire du feu. Le vent du nord-est soufflait avec rigueur à travers cette solitude nue, et nos malheureux voyageurs furent obligés, par le froid, de quitter avant le point du jour leur bivouac inhospitalier.

Pendant deux jours, il continuèrent à marcher dans une direction orientale, luttant contre des brises glaciales et quelquefois contre des tourbillons de neige. Durant ce temps, ils souffrirent

aussi de la rareté de l'eau, et furent quelquefois obligés de faire usage de neige fondue, ce qui, joint au manque de pâturages, fatigua cruellement leur vieux cheval. Ils virent beaucoup de traces de bisons, et même quelques-uns de ces animaux, mais qui gagnèrent le vent et décampèrent.

Le 26 octobre, ils se dirigèrent à l'est-nord-est, vers un ravin boisé qu'ils apercevaient dans une montagne à une petite distance. Arrivés au pied de la montagne, il découvrirent, à leur grande joie, une rivière abondante courant entre des berges garnies de saules. Il firent halte auprès pour la nuit. Ben Jones ayant heureusement trappé un castor et tué deux bisons mâles, ils restèrent campés le jour suivant, festoyant, se reposant, et laissant leur cheval surmené se remettre de ses fatigues.

La petite rivière auprès de laquelle ils étaient campés était la branche septentrionale de la rivière Platte, qui se jette dans le Missouri. Mais nos voyageurs n'apprirent cela que long-temps après. Ayant suivi le cours de cette rivière pendant environ sept lieues, ils arrivèrent à un endroit où elle s'ouvrait un passage à travers une chaîne de hautes collines couvertes de cèdres, et pénétrait dans une vaste plaine. De nombreux troupeaux de bisons y paissaient un excellent pâturage. Nos

aventuriers tuèrent trois femelles de ces animaux; c'étaient les premières qu'ils eussent pu atteindre. Jusque là ils avaient été obligés de se contenter de la chair des mâles qui sont très maigres dans cette saison; les bosses de ces femelles leur fournirent un repas digne d'un épicurien.

Assez tard dans l'après-midi du 30, on arriva dans un endroit où la rivière, devenue fort considérable, se précipitait dans un ravin, entre des murailles de pierre rouge, hautes de près de deux cents pieds. Elle s'y brisait en écume sur d'énormes masses de rochers, comme si elle avait été exaspérée de se trouver comprimée dans un canal si étroit. A la fin elle tombait dans un précipice, dont la profonde obscurité paraissait effrayante à la lueur du crépuscule.

Pendant une partie du jour suivant, la sauvage rivière, dans ses détours vagabonds, mena nos voyageurs à travers une série de tableaux variés. Quelquefois ils se trouvaient dans des plaines élevées comme des plates-formes, et où mugissaient des troupeaux de bisons : d'autres fois, parmi d'affreux défilés encaissés entre des rochers escarpés, sur lesquels le daim à queue noire bondissait légèrement, tandis que la Longue-corne se reposait au soleil près du bord du précipice.

Dans l'après-midi, nos aventuriers découvri-

rent tout-à-coup un nouveau tableau qui surpassait en sauvage grandeur tous les précédents. Ils avaient voyagé pendant quelque temps à travers une gorge de montagne, en marchant parallèlement au cours de la rivière, qui mugissait hors de la vue dans un profond ravin. Quelquefois le sentier tortueux s'approchait du bord des rochers, au bas desquels l'onde turbulente tourbillonnait en écumant, parmi les masses de rocs qui avaient roulé dans son lit. Ils marchaient avec précaution le long de ces hauteurs étourdissantes, quand ils arrivèrent tout-à-coup dans un endroit où la rivière tout entière tombait, avec un épouvantable fracas, de précipice en précipice, au milieu d'un nuage épais de vapeurs. Durant quelque temps ils s'arrêtèrent pour regarder, avec un mélange de terreur et de plaisir, cette furieuse cataracte. D'après la couleur des rochers environnants, M. Stuart nomma cet endroit le Détroit Enflammé (*Fiery narrows*).

CHAPITRE XLVIII.

Temps glacial. — Halte et délibération. — Cantonnement pour l'hiver. — Chasse heureuse. — M. Crooks et l'ours gris. — — La Wigwam. — Longues cornes et daims à queue noire. — Bœuf et venaison. — Bons quartiers et bonne chère. — Une alerte. — Hospitalité forcée. — Pillage du garde-manger. — Repas héroïques des Sauvages. — Abandon des quartiers d'hiver.

Nos voyageurs campèrent pendant la nuit sur le bord de l'eau au-dessous de la cataracte. Le temps était froid, et il tombait tantôt de la pluie, tantôt du grésil. Le matin se leva tristement : le ciel, sombre et couvert, menaçait de déchaîner de nouveaux orages. Cependant la petite troupe se remit en marche, en dépit des éléments ; mais enfin les rigueurs croissantes de l'hiver, qui se font sentir de bonne heure dans ces régions montagneuses et sur ces plaines nues et élevées, firent faire une halte à nos aventuriers, lorsqu'ils eurent descendu environ dix lieues de plus, le long de la rivière, et les forcèrent à délibérer d'une manière sérieuse.

Ils convinrent unanimement qu'ils chercheraient en vain à poursuivre leur voyage à pied, dans cette saison rigoureuse. Ils avaient encore

plusieurs centaines de lieues à faire avant d'atteindre le cours principal du Missouri. Leur route passait par d'immenses plaines stériles et dépourvues de combustibles. La question était donc de savoir où ils établiraient leurs quartiers d'hiver, et s'il fallait ou non avancer encore le long de la rivière. Ils l'avaient prise d'abord pour une des branches supérieures du Missouri. Ensuite ils s'étaient imaginé que c'était la rivière Quicourt, et en cela ils n'étaient pas plus près de la vérité. Enfin, voyant qu'elle inclinait un peu au nord-est, ils étaient alors persuadés, et avec aussi peu de raison, que c'était la Cheyenne. S'il en était ainsi, en continuant à la suivre, ils devaient arriver chez les Indiens qui portent le nom de cette rivière. Parmi eux, ils ne manqueraient pas de rencontrer quelques Sioux. Ceux-ci instruiraient leurs camarades, les Sioux pirates du Missouri, de l'approche d'une troupe de marchands blancs: de sorte qu'au printemps nos voyageurs pouvaient s'attendre, lorsqu'ils descendraient la rivière, à être attaqués et pillés par quelque parti embusqué sur ses bords.

Même s'ils se trouvaient sur la rivière Quicourt, il n'était pas prudent d'hiverner beaucoup plus loin; car quoiqu'ils pussent être alors hors de la portée des Sioux, ils se seraient trouvés dans le voisinage des Poncas, tribu presque aussi dan-

gereuse. Il fut donc décidé, puisqu'il fallait hiverner quelque part de ce côté du Missouri, qu'on ne descendrait pas plus bas, mais qu'on resterait dans ces régions solitaires, où il n'y avait point de danger d'être molesté.

On prit cette décision d'autant plus promptement et plus unanimement qu'on rencontra bientôt une position excellente pour hiverner. C'était dans une agréable courbe de la rivière, précisément au-dessous de l'endroit où elle sort d'une chaîne de montagnes, et commence à incliner vers le nord-est. Là se trouve une pointe de terre basse, couverte de cotonniers et entourée de saules épais, de manière à fournir à la fois un abri, du combustible, et des matériaux de construction. La rivière, large d'environ trente-cinq mètres, roule rapidement auprès. Au sud-est se trouvent des montagnes d'une hauteur modérée, dont les plus rapprochées sont à environ deux tiers de lieue; mais toute la chaîne se développe à l'est, au sud et au sud-est, aussi loin que la vue peu s'étendre. La cime de ces montagnes est couronnée de sombres forêts de pins de Virginie (*pinus rigida*, Marsh.), où se détachent de petits bouquets de trembles, au clair feuillage. Plus bas se trouvent des bois épais de sapins et de cèdres rouges (*juniperus virginiana*, L.), qui croissent, en beaucoup d'endroits dans les fentes mêmes des rochers.

D'énormes mamelons saillent du milieu des forêts, et les formes des montagnes sont abruptes. Leurs retraites rocailleuses, leurs rochers escarpés, renferment d'innombrables troupeaux de Longues-cornes, tandis que leurs sommets et leurs ravins boisés abondent en ours et en daims à queue noire. Ceux-ci, avec de nombreux troupeaux de bisons, qui paissaient plus bas auprès de la rivière, promettaient à nos aventuriers d'abondantes provisions.

Le 2 novembre, ils établirent donc leurs quartiers d'hiver sur la pente boisée en question, et leur première pensée fut de se procurer des vivres. Ben Jones et quatre autres sortirent en conséquence, une seule personne restant à la garde du camp. Leur chasse fut heureuse. En deux jours ils tuèrent trente-deux bisons et rassemblèrent leur chair sur le bord d'un petit ruisseau, distant d'environ un tiers de lieue. Une forte gelée ayant bien à propos glacé la rivière, ils transportèrent aisément leurs provisions au camp. Le jour suivant, un troupeau de bisons étant venu à travers la pente boisée pour descendre au bord de l'eau, on parvint à en tuer quinze autres.

Cependant on découvrit bientôt que, dans le voisinage, il y avait du gibier d'une plus dangereuse nature. Un certain jour, M. Crooks s'était éloigné du camp d'un tiers de lieue, environ, et

était monté sur une petite colline, qui dominait la rivière. Il n'avait pas sa carabine, circonstance rare dans ces régions sauvages, où l'on a l'habitude de ne point sortir sans armes, car on peut rencontrer à chaque pas une bête farouche, ou un Indien, plus farouche encore. La colline sur laquelle se trouvait M. Crooks dominait l'endroit où s'était passé le massacre des bisons. Tout en regardant le paysage, il aperçut, en bas, quelque chose qui se dirigeait directement vers lui. A son grand effroi il découvrit que c'était une ourse grise avec ses deux petits. Il n'y avait pas aux environs d'arbre sur lequel il pût grimper. S'enfuir, c'était seulement provoquer une poursuite, et il aurait bientôt été atteint. Il se jeta donc sur la terre, et y resta sans bouger, examinant avec une cruelle anxiété les mouvements de l'animal. Celui-ci, qui s'était probablement gorgé de chair de bison, continua à s'avancer jusqu'au pied de la colline; mais, arrivé là, il se détourna et s'enfonça dans le bois. M. Crooks, enchanté d'être hors d'affaire, se hâta de retourner au camp, bien déterminé à ne plus en sortir sans sa carabine. Quelques jours après cette aventure un ours gris fut tué dans le voisinage par M. Miller.

Le massacre d'un si grand nombre de bisons ayant pourvu nos gens de bœuf pour l'hiver, dans le cas où ils ne rencontreraient pas de venai-

son, ils se mirent alors vigoureusement à l'ouvrage, afin d'élever une wigwam comfortable. En peu de temps le promontoire boisé retentit du son inusité de la hache. Quelques-uns des arbres les plus élevés furent abattus, et dès la seconde soirée la cabane fut complétement bâtie. Elle avait huit pieds de large sur dix-sept de long. Les murs avaient six pieds de haut, et le tout était couvert de peaux de bisons. Le foyer se trouvait au centre, et la fumée s'échappait par une ouverture faite dans le toit.

Les chasseurs furent ensuite envoyés dehors, afin de se procurer des peaux de daim pour faire des vêtements, des mocassins et diverses choses à leur usage. Ils firent retentir l'écho des montagnes du bruit de leurs carabines, et en deux jours de chasse tuèrent vingt-huit Longues-cornes ou daims à queues noires.

Nos aventuriers se délectaient alors dans l'abondance. Après tout ce qu'ils avaient souffert de faim, de froid, de fatigues, de veilles ; après tous les périls auxquels les avait exposés la perfidie des Sauvages, ils se réjouissaient du comfort et de la sécurité de leur cabane isolée, bien garnie de provisions, et cachée, à ce qu'ils croyaient, même à l'œil pénétrant des éclaireurs indiens. Ils se forgeaient d'avance un hiver de paix et de tranquillité. Ils s'imaginaient déjà n'avoir plus rien autre

chose à penser qu'à faire rôtir, griller et bouillir le gibier; qu'à festiner de mouton de montagne, de chair d'ours, de bosses de bison, de moelle et d'autres délicatesses de chasseurs; qu'à se reposer et à se dorloter autour de leur feu, tout en racontant de longues histoires de chasse et de dangers passés. Cet intervalle de jubilation devait durer, à ce qu'ils pensaient, jusqu'au retour du printemps, époque à laquelle ils construiraient des canots de peaux de bison, et se laisseraient glisser au courant de la rivière.

Au milieu de ces rêves enchanteurs, ils furent réveillés un matin, au point du jour, par un hurlement sauvage. Ils tressaillirent et saisirent leurs carabines. Le cri fut répété par deux ou trois voix. Regardant avec précaution hors de la cabane, ils virent parmi les arbres, à leur grande consternation, plusieurs Indiens armés et peints d'une manière guerrière, et qui, évidemment, s'étaient mis en route dans quelque dessein hostile.

Miller changea de couleur en les regardant. « Nous sommes en danger, dit-il, voilà les coquins d'Arapahays qui m'ont volé l'année dernière. » Ses camarades ne dirent pas un mot, mais ils ceignirent leurs poudrières, leurs poches à balles, et se préparèrent pour le combat. Mac Lellan, qui avait démonté son fusil la veille au soir, le remontait précipitamment. Il proposa

de percer l'argile placée entre les troncs d'arbre, afin de pouvoir faire feu sur l'ennemi.

« Pas encore, répliqua Stuart; il ne faut montrer ni crainte, ni défiance. Nous ferons bien d'avoir d'abord une conférence. Il faut que quelqu'un sorte et les aborde comme des amis. »

Il s'agissait de savoir qui se chargerait de cette tâche, car elle était pleine de périls, et l'envoyé pouvait être percé de flèches sur le pas de la porte.

« Le chef d'une troupe, dit Miller, se met toujours en avant. »

« C'est bien, répliqua Stuart, je suis prêt. » Il sortit immédiatement; le reste de la brigade resta en garnison afin d'imposer aux Sauvages.

Stuart s'avança, tenant sa carabine d'une main, et tendant l'autre à l'Indien qui paraissait être le chef. Celui-ci s'avança et la prit; ses hommes suivirent son exemple, et tous secouèrent la main de M. Stuart en signe d'amitié. Ils expliquèrent alors leur apparition. Ils appartenaient à un parti guerrier de braves Arapahays. Leur village était situé près d'un ruisseau, à plusieurs journées de marche vers l'est. Pendant qu'ils étaient absents, il avait été attaqué et ravagé par une bande de Corneilles, qui avaient emmené plusieurs de leurs femmes et la plupart de leurs chevaux. Ils allaient en tirer vengeance. Pendant seize jours, ils avaient traqué les Corneilles parmi les mon-

tagnes, mais ils n'avaient pas pu les rejoindre. Durant ce temps, ils n'avaient presque pas rencontré de gibier et étaient à moitié morts de faim. Environ deux jours auparavant, ils avaient entendu le bruit d'armes à feu dans les montagnes, et en cherchant dans la direction du son, ils étaient arrivés à l'endroit où un daim avait été tué. Ils s'étaient mis immédiatement sur les traces des chasseurs, et, en les suivant, ils avaient trouvé la cabane.

M. Stuart invita alors le Chef et un autre Sauvage, qui paraissait son lieutenant, à entrer dans la hutte, mais il fit signe aux autres de rester en dehors. Ceux-ci s'arrêtèrent en effet à la porte. Peu à peu ils furent rejoints par d'autres guerriers, jusqu'à ce qu'enfin toute la troupe, au nombre de vingt-trois, fût rassemblée autour de la loge. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, de tomahawks, de couteaux à scalper, et quelques-uns, de fusils. Tous étaient peints et équipés pour la guerre, et leur apparence était singulièrement farouche. M. Miller reconnut parmi eux plusieurs des brigands qui l'avaient pillé, et prévint ses compagnons de se tenir sur leurs gardes. Chacun de ceux-ci était donc préparé à repousser le premier acte d'hostilité. Cependant les Sauvages se conduisirent paisiblement, et ne montrèrent

point cette arrogance fanfaronne dont un parti de guerre s'enfle souvent.

En entrant dans la hutte, le Chef et son lieutenant jetèrent un regard d'envie sur les solives chargées de venaison et de viande de bison. M. Stuart fit de nécessité vertu, et les invita à prendre ce qui leur conviendrait. Ils ne se firent pas presser. Les solives furent bientôt allégées de leur poids; la venaison et le bœuf furent passés à la troupe qui était devant la porte, et il s'ensuivit une scène de gourmandise dont ne peuvent avoir aucune idée ceux qui n'ont pas été témoins des exploits gastronomiques des Indiens, après un intervalle de jeûne. Cela dura tout le jour. Les convives, il est vrai, s'arrêtaient de temps en temps, mais c'était pour un court intervalle, et ils revenaient ensuite à la charge avec une nouvelle ardeur. Le Chef et le Lieutenant surpassaient tous les autres dans la vigueur et la persévérance de leurs attaques, comme si, à cause de leur rang, ils étaient obligés de se signaler dans tous les genres d'exploits. M. Stuart avait soin de leur fournir toujours des morceaux choisis, car la politique voulait qu'il les empiffrât et les empêchât de quitter la loge, où ils servaient d'otages pour la bonne conduite de leurs gens. Une fois seulement, dans le courant de la journée,

le Chef sortit. M. Stuart et un de ses hommes l'accompagnèrent, armés de leurs carabines, mais sans marquer de défiance. Le Chef revint bientôt et recommença ses attaques sur les provisions. En un mot, lui et son digne coadjuteur, le Lieutenant, mangèrent jusqu'à ce que l'un et l'autre en fussent devenus stupides.

Vers le soir, les Indiens firent leurs préparatifs pour la nuit, suivant la coutume des partis guerriers. Ceux qui se trouvaient en dehors de la hutte construisirent deux parapets, entre lesquels ils se retirèrent d'assez bonne heure et s'endormirent, comme une meute gorgée de viande. Quant au Chef et à son lieutenant, ils passèrent la nuit dans la hutte, et se réveillèrent deux ou trois fois pour manger. Nos voyageurs montèrent la garde jusqu'au matin, en se relevant successivement.

Le jour avait à peine paru quand la scène de gloutonnerie recommença. Elle continua avec une vigueur surprenante jusqu'à dix heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où tous les Indiens se préparèrent à partir. Ils avaient encore, dirent-ils, six jours de route à faire avant de pouvoir rejoindre les Corneilles, qui devaient être campés auprès d'une rivière au septentrion. Leur chemin traversait une région stérile où il n'y avait point de gibier; ils auraient d'ailleurs peu de temps

pour chasser; ils demandaient donc une petite provision pour leur voyage. M. Stuart les invita encore à se servir. Ils le firent avec beaucoup de prévoyance, choisissant les meilleurs morceaux, et laissant le garde-manger dans un état de consomption fort alarmant. Ils demandèrent ensuite des munitions, car ils avaient des fusils, mais pas de poudre ni de balles. Ils promettaient de les payer magnifiquement du produit de leur incursion. « Nous sommes pauvres maintenant, disaient-ils, et nous sommes obligés d'aller à pied, mais nous reviendrons bientôt chargés de butin, montés sur des chevaux, et avec des chevelures pendues à nos brides. Nous donnerons à chacun de vous un cheval, pour que vous ne soyez pas fatigués dans votre voyage. »

« Eh bien! répondit M. Stuart, quand vous amènerez les chevaux vous aurez les munitions, mais pas auparavant. » Les Indiens virent par son ton déterminé que toute requête ultérieure serait inutile. Ils y renoncèrent donc avec un rire de bonne humeur, et s'en allèrent extrêmement bien approvisionnés tant en dedans qu'en dehors; avant de partir ils eurent soin de promettre qu'ils reviendraient dans une quinzaine.

A peine étaient-ils hors de la portée de la voix, que nos malheureux aventuriers tinrent un autre

Conseil. La sécurité de leur cabane était anéantie, et avec elle tous leurs rêves d'un hiver tranquille et comfortable. Ils se trouvaient entre deux feux, d'un côté les Corneilles, leurs anciens ennemis; de l'autre les Arapahays, maraudeurs non moins dangereux. Quant à la modération de cette troupe guerrière, ils la regardaient comme affectée, afin de les mettre hors de leurs gardes, et de saisir quelque occasion plus favorable de les surprendre. Ils se déterminèrent donc à n'en pas attendre le retour, mais à abandonner au plus vite ce dangereux voisinage. D'après les discours de leurs hôtes, ils s'étaient confirmés, quoique à tort, dans l'opinion qu'ils se trouvaient sur la rivière Quicourt. Ils résolurent donc de la suivre jusqu'à son confluent avec le Missouri, ou, si la rigueur de la saison les empêchait d'aller si loin, d'atteindre au moins un endroit de cette rivière où il leur serait possible de construire des canots plus forts et plus durables que ceux de peau de bison.

En conséquence, le 13 décembre, ils dirent adieu, avec beaucoup de regrets, à leur comfortable retraite, où, pendant cinq semaines, ils avaient joui des douceurs du repos, de l'abondance et d'une sécurité imaginaire. Ils étaient encore accompagnés de leur cheval vétéran, les

Arapahays n'ayant pas trouvé convenable de l'emmener, soit qu'ils se proposassent de le voler au retour, soit qu'ils ne le jugeassent pas digne d'être volé.

CHAPITRE XLIX.

Marches pénibles. — Neige et glace. — Disparition du gibier. — Plaine stérile. — Seconde halte pour l'hiver. — Autre wigwam. — Retour du printemps. — Les canots ne peuvent flotter. — Marche pédestre. — Vastes prairies. — Camps déserts. — Squaws Pawnees. — Indien Otto. — Nouvelles de la guerre. — Navigation sur la Platte et sur le Missouri. — Réception au fort Osage. — Arrivée à Saint-Louis.

L'INTERVALLE de luxe et de repos dont nos aventuriers avaient joui dans leur wigwam leur rendit le renouvellement de leurs travaux intolérable pendant les deux ou trois premiers jours. La terre était couverte d'une neige épaisse dont la surface était gelée, mais pas assez pour les supporter. Leurs pieds devenaient douloureux à force de briser cette croûte, et leurs membres étaient fatigués de marcher sur ce terrain mouvant. Ils étaient si épuisés, si découragés, qu'ils commençaient à penser que pour se traîner ainsi péniblement, avec la probabilité de périr en route, autant aurait valu rester dans leur cabane, au risque d'être tués par les Indiens. Leur misérable cheval n'était pas plus heureux qu'eux. Durant les deux premiers jours, il n'eut pas d'autre fourrage que l'extrémité des branches de saule et l'écorce des cotonniers.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient, ils gagnaient tous de la patience et du courage. Durant quatorze jours ils poussèrent obstinément en avant, et firent environ cent dix lieues. Pendant les premiers jours, la chaîne de montagnes près de laquelle leur wigwam était bâtie, continuait à s'allonger parallèlement à la rivière, et à une petite distance, mais à la fin elle s'abaissa en collines. Quelquefois le pays environnant était nu et stérile; quelquefois la rivière était bordée d'un terrain d'alluvion planté de cotonniers et de saules. En certains endroits elle parcourait une distance considérable entre des collines rocailleuses, couvertes de cèdres et de pins de Virginie, peuplées de Longues-cornes et de daims à queue noire. Ailleurs, elle serpentait à travers des prairies bien garnies de bisons et d'antilopes. En descendant plus bas sur la rivière, on commença à apercevoir çà et là, parmi les cotonniers et les saules, des frênes et des chênes blancs (*quercus alba*, L.). A la fin on découvrit quelques chevaux sauvages sur les prairies lointaines.

Le temps était variable; tantôt il tombait beaucoup de neige; tantôt il arrivait un jour ou deux d'une température sereine et douce; puis la gelée reprenait si vivement, que la glace de la rivière était assez forte pour porter.

Mais, pendant les trois dernières journées, la

face du pays changea. Les bois disparurent peu à peu, à tel point qu'on ne trouvait qu'avec difficulté assez de combustible pour faire cuire les repas. Le gibier devenait de plus en plus rare, et finalement on n'en aperçut plus du tout, si ce n'est quelques misérables bisons, vieux et ruinés, qui ne valaient pas la peine d'être tués. La neige était épaisse de quatorze pouces, et rendait la marche extrêmement pénible. A la fin nos voyageurs arrivèrent dans une immense plaine, où l'on n'apercevait ni le moindre vestige d'arbre ni un seul quadrupède capable d'égayer un peu le paysage désolé. Là, enfin, le cœur leur manqua, et ils tinrent un autre Conseil. La largeur de la rivière, qui était de près d'une demi-lieue, son peu de profondeur, la multiplicité des sables mouvants, et différents autres signes caractéristiques les avaient enfin tirés d'erreur, et ils étaient arrivés à la conclusion correcte qu'ils se trouvaient sur le bord de la rivière Platte. Que devaient-ils faire? Poursuivre leur course jusqu'au Missouri? Le trajet, dans cette saison, était extrêmement dangereux; car on devait s'attendre à ne trouver ni nourriture, ni combustible. Le pays était dénué d'arbres; et quoiqu'il pût y avoir du bois flotté sur les bords de la rivière, il était trop profondément enterré sous la neige pour qu'il leur fût possible de le trouver.

Le temps menaçait d'un changement, et un orage de neige, dans ces solitudes sans abri, pouvait leur être aussi fatal qu'un tourbillon de sable dans les déserts de l'Arabie. Après bien des délibérations ils se déterminèrent enfin à revenir sur leurs pas, et à refaire les vingt-six lieues qui avaient employé leurs trois dernières journées. D'après ce qu'ils avaient remarqué, ils devaient alors retrouver un endroit où il y avait du gibier en abondance, et une forêt pour leur servir d'abri. Là ils pourraient établir de nouveaux quartiers d'hiver, et attendre l'ouverture de la navigation, pour se lancer dans des canots.

En conséquence, le 27 décembre ils retournèrent en arrière, et gagnèrent, le 30, la partie de la rivière en question. Le terrain d'alluvion y pouvait avoir une demi-lieue de largeur, et était couvert d'une épaisse forêt de cotonniers. Des troupeaux de bisons paissaient aux environs, dans la prairie, et plusieurs de ces animaux tombèrent bientôt sous les carabines des chasseurs.

Ils campèrent sur le bord de la rivière, dans un bois où il se trouvait des arbres assez gros pour faire des canots. Ils y élevèrent un hangar pour s'abriter immédiatement, et s'occupèrent aussitôt de construire une hutte. Le premier jour de l'année 1813 arriva comme il n'y avait encore qu'une muraille de leur cabane de terminée. Ce-

pendant le jour de jubilation ne se passa pas sans être célébré, même par cette troupe vagabonde et misérable. Tout travail fut suspendu, excepté celui de bouillir et de rôtir. Les morceaux choisis de bison, les langues, les bosses, la moelle des os, furent dévorés en telle quantité, que quiconque n'a pas vécu parmi les chasseurs ou les Indiens, ne saurait l'imaginer. Enfin, pour achever le régal, ils coupèrent une vieille poche à tabac, encore imprégnée de l'odeur magique, et la fumèrent en l'honneur de ce fameux jour. C'est ainsi que, pour un temps, au milieu de ces bombances grossières, ils oublièrent leurs fatigues et leurs anxiétés passées, et firent retentirent leur misérable wigwam des sons de leur gaieté.

Le jour suivant ils recommencèrent leurs travaux, qui furent complétés le 6 du mois. Ils eurent bientôt tué un grand nombre de bisons, et se retrouvèrent encore possesseurs de bonnes provisions pour l'hiver.

Ils furent plus heureux dans ce second cantonnement que dans le premier. L'hiver se passa sans nouvelles visites, et le gibier continua à être abondant dans le voisinage. Ils abattirent deux grands arbres et en fabriquèrent des canots. Dès le retour du printemps, et après qu'un dégel de plusieurs jours eut fondu les glaces de la rivière, ils firent leurs préparatifs pour s'embarquer. Le

8 mars 1813, ils se lancèrent dans leurs canots, mais ils s'aperçurent bientôt que la rivière n'avait pas assez de profondeur, même pour des bateaux aussi légers. Elle s'étendait beaucoup en largeur; mais outre qu'elle était peu creuse, elle était souvent coupée par des barres de sable, et divisée quelquefois en différents bras. Cependant ils firent descendre un de leurs canots l'espace de quelques milles, avec beaucoup de difficulté et en se mettant quelquefois dans l'eau pour le tirer par-dessus les bancs. A la fin, pourtant, ils furent obligés de l'abandonner, et de se résoudre à recommencer leur voyage à pied, avec leur vieux et fidèle cheval, qui avait repris des forces durant le repos de l'hiver.

Le temps, qui redevint tout à coup plus rigoureux qu'il ne l'avait jamais été, les retint encore plusieurs jours; mais enfin, le 20 mars, ils se trouvèrent de nouveau en campagne.

En deux jours, ils arrivèrent à la vaste prairie dont l'aspect aride et glacé leur avait fait rebrousser chemin en décembre. Elle était alors revêtue de la fraîche verdure du printemps, et abondamment garnie de gibier. Cependant quand ils étaient obligés de bivouaquer sur sa surface nue, sans aucun abri, et auprès d'un misérable feu de fiente de bison, ils trouvaient la brise des nuits horriblement froide et pénétrante. Dans un endroit ils

virent un troupeau de soixante-cinq chevaux sauvages. Quant aux bisons, ils semblaient absolument couvrir le pays. Les oies sauvages abondaient, et on passa d'immenses marais peuplés d'une quantité d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarquait quelques cygnes et des variétés infinies de canards.

La rivière continuait de serpenter vers l'est-nord-est. Elle avait près d'un tiers de lieue de largeur, mais elle était trop peu profonde pour porter même un canot vide. La plaine s'étendait uniformément, bornée par l'horizon seul, excepté du côté du nord, où une ligne de collines ressemblait à un long promontoire qui s'avance au sein de l'Océan. La monotonie de ces prairies devenait infiniment ennuyeuse. Les voyageurs soupiraient après la vue d'une forêt, d'un bosquet, d'un seul arbre, qui brisât cette éternelle uniformité. Ils commençaient à noter tous les objets qui pouvaient leur faire espérer qu'ils approchaient des bornes de cette fatigante solitude. Par exemple, l'apparition d'une certaine espèce d'herbe fut saluée par eux comme une preuve qu'ils n'étaient plus bien loin des fonds du Missouri, et ils se réjouirent en faisant lever plusieurs poules de prairie, espèce ressemblant au coq de bruyère, et qui ne se trouve jamais loin dans l'intérieur. En recueillant du

bois flotté pour leur feu, ils en trouvèrent quelques morceaux qui portaient des traces de hache, et qui leur firent faire beaucoup de conjectures sur l'époque où les arbres avaient été abattus, et sur les personnes qui avaient pu les abattre. C'est ainsi qu'ils avançaient, pareils à des marins qui aperçoivent dans chaque herbe flottant sur la mer, dans chaque oiseau voyageur, des gages de la proximité de la terre long-temps désirée.

Vers la fin du mois, le temps devint plus doux, et nos aventuriers, pesamment chargés, trouvaient la chaleur de midi bien insupportable. Le 30 ils arrivèrent auprès de trois camps déserts de Pawnees ou d'Ottoes. Il y avait alentour, dans toutes les directions, des crânes de bisons et des bâtisses, sur lesquelles les peaux avaient été étendues et nettoyées. Ces camps paraissaient avoir été occupés l'automne précédent.

Pendant plusieurs jours on continua à avancer, en observant chaque signe qui pouvait donner une idée du lieu où l'on était, et de la proximité des rives du Missouri.

Quoiqu'il y eût de nombreuses traces de chasseurs et de campements, aucune n'était d'une date récente. Le pays semblait désert. Les seuls êtres humains qu'on rencontra furent trois squaws pawnees, qu'on trouva dans une hutte, au milieu d'un camp désert. Leur peuple était

allé vers le midi à la poursuite des bisons, et avait laissé ces pauvres femmes en arrière, parce qu'elles étaient trop infirmes ou trop vieilles pour voyager.

Les Pawnees, et probablement les autres tribus errantes, ont l'habitude d'agir ainsi quand ils partent pour une expédition lointaine qui n'admet pas de délais. Ceux des leurs qui sont âgés ou infirmes, sont alors abandonnés avec une provision de vivres suffisante pour le temps présumé de l'entreprise. Ces vivres épuisés, ils périssent de faim, à moins que leurs souffrances ne soient abrégées par les maraudeurs ennemis qui viennent à visiter le camp désert.

Les pauvres squaws en question s'attendaient probablement à être traitées de la sorte par les Blancs. Ce fut en vain qu'ils les abordèrent de la manière la plus amicale et qu'ils leur donnèrent de la chair de bison séchée. Ils ne purent venir à bout de calmer leurs alarmes, ni d'en tirer le moindre renseignement.

Le premier point de repère qui leur fit conjecturer leur position avec quelque confiance, fut une île d'environ vingt-trois lieues de longueur. Ils présumèrent que c'était Grande Isle, et dans ce cas ils se trouvaient à quarante-sept lieues du Missouri. Ils continuèrent donc leur marche avec un nouveau courage. Au bout de

trois jours ils rencontrèrent un Indien otto qui confirma leurs conjectures. Il leur apprit en même temps des nouvelles d'une nature désagréable. Suivant lui, la guerre était déclarée entre les États-Unis et l'Angleterre. Elle existait effectivement depuis une année entière, espace de temps durant lequel ils avaient été hors de portée de toutes nouvelles du monde civilisé.

L'Otto conduisit nos voyageurs à son village, situé à peu de distance des bords de la Platte. Là ils furent enchantés de trouver deux marchands blancs, MM. Dornin et Roi, récemment arrivés de Saint-Louis. Ils avaient à leur faire un millier de questions sur tout ce qui s'était passé, tant aux États-Unis qu'à l'étranger, dans le cours de l'année pendant laquelle ils avaient été ensevelis dans la solitude.

En cet endroit enfin ils se préparèrent à abandonner leur fatigant voyage de piéton et à s'embarquer sur la rivière. Ils firent un marché avec M. Dornin, qui s'engagea à leur fournir un canot et des provisions pour le voyage, en échange de leur vénérable et fidèle compagnon, le vieux cheval serpent.

Les Indiens employés par ce marchand construisirent, en une couple de jours un canot, long de près de vingt pieds, large de quatre, et profond de dix-sept pouces. La carcasse était en

perches et en baguettes de saules, sur lesquelles étaient étendues cinq peaux d'élans et de bisons cousues ensemble avec des nerfs. Les coutures étaient goudronnées avec une boue onctueuse. Nos voyageurs s'embarquèrent dans ce canot le 16 avril, et se laissèrent entraîner par le courant pendant trois lieues. Le vent devenant alors trop fort, ils campèrent et firent des rames, qu'ils n'avaient pas pu se procurer au village indien.

S'étant de nouveau remis à flot, ils descendirent gaiement la rivière. Après avoir fait douze lieues, ils arrivèrent dans les eaux troubles du Missouri. Là ils furent rapidement emportés par le courant; mais lorsque leur fragile barque eut flotté pendant une centaine de lieues, elle commença à se ressentir des effets du voyage. Heureusement pour nos aventuriers, ils arrivèrent aux quartiers d'hiver abandonnés de quelques chasseurs, et y trouvèrent deux vieux canots de bois. Prenant possession du plus grand, ils se remirent encore une fois au courant, et, après avoir fait dix-huit lieues, parvinrent sains et saufs au fort Osage.

Le lieutenant Brownson y commandait encore. C'était lui qui avait reçu avec tant d'hospitalité l'expédition de M. Hunt lorsqu'elle remontait la rivière, deux années auparavant. Il traita de la manière la plus cordiale ses anciens hôtes, et s'ef-

força de leur procurer autant de comforts et de plaisir qu'il le put, durant leur séjour à terre. La plus grande jouissance pour eux, en se retrouvant ainsi dans la demeure d'un homme civilisé, fut de manger du pain, dont ils n'avaient pas goûté depuis près d'un an.

Ils ne restèrent pas long-temps au fort Osage. Ils emportèrent, en se rembarquant, d'amples provisions que le lieutenant Brownson voulut bien leur donner, et terminèrent le reste de leur voyage sans mésaventure. Le 30 avril 1813, ils arrivèrent sains et saufs à Saint-Louis, après avoir mis dix-huit mois pour faire leur dangereux voyage. Leur retour causa une véritable sensation dans la ville, car ils apportaient les premières nouvelles de la caravane de M. Hunt, et de l'établissement fondé sur les rives de l'Océan Pacifique.

CHAPITRE L.

Convention entre M. Astor et la Compagnie russe des fourrures. — Guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. — Instructions du capitaine Sowle, commandant du Castor. — Équipement de l'Alouette. — M. Astor apprend l'arrivée de M. Stuart.

Pour lier entre elles les différentes parties de cette vaste narration, il faut maintenant que nous nous occupions des mesures prises par M. Astor pour soutenir sa grande entreprise. Ses plans, relativement aux établissements russes de la côte du nord-ouest, avaient été exécutés avec diligence. L'agent envoyé par lui à Saint-Pétersbourg avait fait un arrangement provisoire avec la Compagnie russe, sous la sanction du Gouvernement de cette nation.

Par cette convention, à laquelle M. Astor donna sa ratification en 1813, les deux Compagnies s'engageaient à respecter mutuellement leur commerce et leur territoire de chasse, et à ne fournir aux Indiens ni armes ni munitions. Elles devaient agir de concert contre les vaisseaux interlopes, et se secourir l'une l'autre en cas de danger. La Compagnie américaine obtenait le droit exclusif d'ap-

provisionner les postes russes de marchandises et de toutes les choses nécessaires, en recevant en échange des pelleteries, à des prix fixés. Elle devait aussi, si elle en était requise par le Gouverneur russe, transporter à Canton les fourrures de la Compagnie russe, les y vendre à commission, et rapporter le produit, moyennant le fret, dont on conviendrait à l'amiable.

Ce traité était obligatoire pour quatre ans et devait se renouveler pour le même terme, à moins que quelque circonstance imprévue ne rendît nécessaire d'y faire des modifications. Il était conçu de manière à rendre de grands services à l'établissement naissant d'Astoria, car il écartait toute crainte de rivalité de la part des Compagnies étrangères établies dans le voisinage, et portait un coup formidable au commerce interlope. D'ailleurs, M. Astor se proposait d'avoir à Astoria des vaisseaux d'un petit tonnage et de peu de tirant d'eau, propres par conséquent au service côtier. Ceux-ci ayant un lieu d'abri et de dépôt, pouvaient visiter la côte dans la saison favorable, et auraient eu de grands avantages sur les vaisseaux interlopes, qui étaient obligés de faire de longs voyages, d'employer des équipages nombreux, et qui ne pouvaient approcher de la terre qu'en certaines saisons. M. Astor espérait donc faire graduellement d'Astoria le grand emporium du com-

merce américain des fourrures dans l'Océan Pacifique, et le noyau d'un puissant État américain. Malheureusement, avant même la ratification de la convention, la guerre éclata entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. M. Astor vit sur-le-champ les dangers qui en résultaient pour son établissement. Le hâvre de New-York allait sans aucun doute être bloqué. Le départ du vaisseau annuel de ravitaillement ne pourrait plus avoir lieu dans l'automne, ou, s'il réussissait à gagner la pleine mer, il courait la chance d'être capturé.

Dans cette perplexité, M. Astor adressa à Canton, au capitaine Sowle, commandant du Castor, une lettre qui lui enjoignait de se rendre à la factorerie de la Colombia, avec les objets dont l'établissement pouvait avoir besoin, et d'y rester sous les ordres de M. Hunt, qui devait en avoir pris le commandement.

La guerre continua. On n'avait encore reçu aucune nouvelle d'Astoria, les dépêches ayant été retardées par la mésaventure de M. Reed, aux cataractes de la Colombia, et par la mise à pied de M. Stuart, au milieu des montagnes. Une pénible incertitude régnait sur le destin de M. Hunt et de sa caravane, car on n'avait aucune nouvelle d'eux depuis leur départ d'Aricara. Lisa, qui les y avait quittés, avait prédit leur destruction, et quelques marchands de la Compagnie du Nord-

ouest avaient même répandu le bruit qu'ils avaient été exterminés par les Indiens.

C'était une rude épreuve pour le courage et pour les ressources d'un seul individu, d'avoir à préparer encore une expédition considérable pour une entreprise qui avait déjà tant coûté, qui était enveloppée d'une obscurité si grande, et où les risques de perte étaient tellement augmentés, qu'il n'y avait pas moyen d'effectuer une assurance. En dépit de tous ces sujets de découragement, M. Astor se détermina à envoyer un autre vaisseau au secours de l'établissement. Il choisit dans ce dessein un navire appelé l'Alouette (the Lark), et remarquable par sa marche supérieure. Cependant, la grave situation des affaires occasionna tant de délais, que le vaisseau était encore retenu dans le port au mois de février 1813.

Dans ces conjonctures, M. Astor apprit que la Compagnie du Nord-ouest se préparait à faire partir l'Isaac Todd, vaisseau armé de vingt canons, pour former un établissement à l'embouchure de la Colombia. Ces nouvelles lui donnèrent beaucoup d'inquiétude. La plupart des individus employés par lui étaient des Écossais et des Canadiens. Plusieurs d'entre eux avaient été au service de la Compagnie du Nord-ouest. Si M. Hunt n'avait pas réussi à arriver à Astoria,

tout l'établissement devait être sous le contrôle de M. Mac-Dougal, dont la fidélité avait été rendue suspecte à M. Astor par les récits du capitaine Thorn. Enfin, le Gouvernement britannique pouvait juger convenable d'envoyer du monde contre l'établissement, comme il en était pressé depuis long-temps par la Compagnie du Nord-ouest.

Dans ces circonstances, M. Astor écrivit à M. Monroe, alors secrétaire d'État, pour lui demander la protection du Gouvernement des États-Unis. Il représenta l'importance de son établissement, sous le point de vue commercial, et l'abri qu'il pourrait procurer aux vaisseaux américains dans ces mers. Tout ce qu'il demandait, c'était que le Gouvernement américain y jetât quarante ou cinquante hommes, qui seraient suffisants pour défendre Astoria jusqu'à ce qu'il pût y envoyer un renfort par terre.

Il attendit en vain une réponse à cette lettre. Le Gouvernement était sans doute, en ce moment, préoccupé par la multitude accablante des affaires. Le mois de mars arriva, et M. Astor ordonna à l'Alouette de mettre en mer. L'officier qui devait la commander recula devant ses engagements, et, dans l'exigence du moment, le vaisseau fut confié à M. Northrop le lieutenant. M. Nicolas G. Ogden, à l'intégrité et aux talents duquel on

pouvait accorder la plus entière confiance, l'accompagna comme subrécargue. L'Alouette mit à la voile au commencement de mars 1813.

Par cette occasion, M. Astor écrivit à M. Hunt comme chef de l'établissement d'Astoria, car il ne voulait pas douter qu'il eût réussi. « Je compte « toujours que vous allez bien, lui disait-il, et que « le ciel m'accordera de vous revoir un jour. » Il l'avertissait d'être sur ses gardes contre toute tentative qu'on pourrait faire pour surprendre le poste, lui suggérant la probabilité d'hostilités armées de la part de la Compagnie du Nord-ouest. Il exprimait en même temps son indignation de la manière pleine d'ingratitude dont cette association reconnaissait ses ouvertures avantageuses et sa conduite franche et loyale. « Si j'étais sur les « lieux, disait-il, et si je pouvais diriger les affai- « res, je les défierais tous; mais dans l'état des « choses, tout dépend de vous et de vos amis de « là-bas. *Notre entreprise est grande et mérite de « réussir. J'espère en Dieu qu'elle réussira.* Si « mon but était simplement de gagner de l'ar- « gent, je dirais : Voyez s'il vaut mieux sauver ce « que nous pourrons et abandonner la place. « *Mais cette pensée est comme un poignard dans « mon cœur.* »

Cet extrait est suffisant pour montrer quel esprit et quelles vues élevées poussaient M. Astor à cette grande entreprise.

Les semaines, les mois s'écoulèrent sans que rien vînt dissiper la pénible incertitude qui enveloppait les différentes expéditions. Quoique M. Astor ne se laissât point abattre facilement, les dangers qui menaçaient le projet chéri de son ambition produisaient un effet graduel sur son esprit. Par une triste soirée il était assis près de sa fenêtre, réfléchissant sur les destinées du Tonquin et de son malheureux équipage, et craignant que quelque calamité également tragique ne fût arrivée aux aventuriers chargés de traverser les Montagnes, lorsque le journal du soir lui fut apporté. Le premier paragraphe qui arrêta ses yeux lui annonça l'arrivée de M. Stuart et de sa troupe à Saint-Louis, avec la nouvelle que M. Hunt et ses compagnons avaient effectué leur périlleuse expédition, et étaient parvenus à l'embouchure de la Colombia. Ce fut un rayon de soleil qui dissipa pour un temps tous les nuages, et qui remplit M. Astor de confiance dans l'accomplissement de ses plans.

CHAPITRE LI.

Embouchure de la Wallah-Wallah. — Départ de David Stuart pour l'Oakinagan. — M. Clarke remonte la rivière Lewis. — Indiens Nez-percés. — Leur physique et leurs mœurs. — Poste établi au confluent des rivières Spokan et du Cœur-pointu. — Mac Kenzie remonte le Camoenum. — Bandes d'Indiens voyageurs. — Expédition de Reed aux caches. — Aventures de Voyageurs et de Trappeurs errants.

Le cours de notre narration nous ramène maintenant aux régions situées au-delà des Montagnes, afin d'accompagner les différents détachements qui étaient partis d'Astoria en compagnie de M. Robert Stuart, et qu'il avait laissés, le 31 juillet 1812, sur les bords de la Wallah-Wallah. Ces détachements se séparèrent à leur tour peu de temps après son départ, pour se rendre à leurs destinations respectives, mais après être convenus de se retrouver, vers le commencement de l'année suivante, à l'embouchure de la Wallah-Wallah, afin de protéger mutuellement, à travers les passages dangereux de la Colombia, les pelleteries qu'ils auraient pu rassembler dans l'intérieur.

M. David Stuart se rendit avec ses hommes au poste qu'il avait établi sur l'Oakinagan. Après

l'avoir ravitaillé de marchandises et de munitions, il remonta à cent lieues plus haut sur la même rivière, et y établit encore un poste dans un pays avantageux pour le commerce.

M. Clarke, autre partner, conduisit sa brigade, en remontant la rivière Lewis, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière venant du nord, et que les Canadiens nommèrent Pavion. Là, on trouva un village, ou campement, composé de quarante huttes couvertes de nattes. Les habitants, appelés Nez-percés par les marchands, se nomment eux-mêmes Chipannish. C'est une race hardie, laborieuse, et quelque peu friponne, qui mène une vie précaire, pêchant et déterrant des racines durant l'été et l'automne, chassant le daim, avec des raquettes, pendant l'hiver, et traversant les Montagnes Rocheuses, au printemps, pour acheter des peaux de bisons aux tribus chasseresses du Missouri. Dans ces migrations, ils sont exposés à être attaqués par les Pieds-noirs ou par d'autres tribus pillardes, et se voient quelquefois repoussés au-delà des Montagnes, après avoir perdu beaucoup de leurs chevaux et de leurs camarades.

Une existence si déréglée et si incertaine rend ordinairement les hommes égoïstes. M. Clarke trouva, en effet, que tels étaient les habitants de ce village. Ils n'exerçaient aucunement l'hospitalité ordinaire aux Indiens, et avaient la plus grande

peine à se priver de la moindre chose. Ils ne montraient d'ailleurs aucune reconnaissance des bontés qu'on leur témoignait. Quand on arriva chez eux ils étaient occupés à prendre et à préparer du saumon. Les hommes étaient grands, robustes, actifs et de bonne mine. Les femmes étaient beaucoup mieux que celles des tribus plus rapprochées de la côte.

M. Clarke se proposait de laisser là ses bateaux et de se rendre par terre au lieu de sa destination, situé à environ cinquante lieues plus loin, parmi les Indiens spokans. Il chercha en conséquence à acheter des chevaux pour son voyage; mais il lui fallut, pour cela, lutter avec les dispositions sordides de ces peuples. Ils demandaient pour leurs chevaux des prix si élevés, et ils étaient si peu traitables, que M. Clarke fut retenu sept jours parmi eux, avant de pouvoir se procurer le nombre de bêtes qui lui étaient nécessaires. Durant ce temps il fut tourmenté par des vols multipliés dont il ne pouvait obtenir aucune justice. Le Chef promettait toujours de lui faire recouvrer les objets volés; mais il ne le faisait point, alléguant que les coupables appartenaient à une tribu éloignée, et étaient décampés avec leur butin. M. Clarke fut obligé de se contenter de ces excuses, mais il amassa dans son cœur une amère rancune contre toute la race des Nez-percés. On

verra qu'il trouva, plus tard, une occasion de se venger d'une manière signalée.

Ayant fait ses arrangements pour le départ, M. Clarke tira sa barge et ses canots dans un endroit ombragé d'arbrisseaux et de saules, sur le bord d'une petite baie. Le Chef des Nez-percés s'étant engagé à les surveiller, grâce à de libérales promesses, M. Clarke monta sur son coursier et se mit à la tête de sa petite troupe, après avoir secoué la poussière de ses souliers, en quittant ce village de fripons et de trafiquants intéressés. Nous ne le suivrons point, pas à pas, dans son voyage, qui le mena tantôt parmi des monts abruptes et rocailleux, au milieu des escarpements et des précipices, tantôt sur d'arides plaines, remplies de serpents à sonnettes, où les hommes et les chevaux souffraient également de la chaleur et de la soif. L'endroit qu'il choisit pour établir son comptoir était une jolie pointe de terre, à la jonction des rivières Spokan et du Cœur-pointu (*Pointed Heart*). Son établissement était destiné à lutter contre un comptoir de la Compagnie du Nord-ouest, situé à peu de distance, et à lui enlever, s'il était possible, le commerce des Indiens spokans, des Cootonais et des Têtes-plates.

M. Mac Kenzie, qui conduisait le troisième détachement de la Wallah-Wallah, navigua pendant plusieurs jours pour remonter la branche sud de

la Colombia, nommée Camoenum par les naturels, mais communément appelée rivière Lewis, en honneur de celui qui l'explora le premier. On voyait, le long de cette rivière, des bandes errantes qui voyageaient dans différentes directions; car les Indiens sont généralement des êtres inquiets, vagabonds, continuellement occupés d'entreprises de guerre, de trafic, et de chasse. Quelques-unes de ces bandes avaient de nombreux troupeaux de chevaux, qu'elles paraissaient conduire sur un marché lointain.

M. Mac Kenzie étant arrivé à l'embouchure du Shahaptan, remonta cette rivière pendant quelque temps, et établit son comptoir sur la rive. Il se trouvait sur le passage des tribus des environs des rapides de la Colombia, lorsqu'elles traversent les Montagnes Rocheuses pour faire des incursions de maraude, pour chasser le bison dans les plaines situées à l'orient des Montagnes, ou pour trafiquer de racines et de robes de bison. C'était la saison des voyages, et les Indiens de différentes régions éloignées passaient et repassaient en grand nombre.

Une fois établi, M. Mac Kenzie détacha une brigade sous la conduite de M. John Reed, pour visiter les caches faites par M. Hunt à la Chaudière, et pour en apporter le contenu à son poste, dont l'approvisionnement en marchandises et en

munitions avait besoin d'être ainsi complété. Il n'y avait pas une semaine que John Reed était parti, lorsqu'on vit arriver au comptoir deux Indiens, de la tribu Pallatapalla, qui habite près d'une rivière du même nom. Ceux-ci apprirent à M. Mac Kenzie la mauvaise nouvelle du vol des caches. Ils lui dirent que quelques membres de leur tribu, ayant traversé les montagnes dans le cours du printemps précédent, avaient vendu des chevaux aux Indiens serpents et en avaient reçu en échange des couvertures, des robes et des marchandises de diverses natures. Ces objets provenaient des caches où les Serpents avaient été conduits par plusieurs Blancs qui résidaient parmi eux, et qui les avaient ensuite accompagnés de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. M. Mac Kenzie fut singulièrement intrigué par ce récit, dont les deux Indiens confirmèrent en partie la vérité en montrant une selle et une bride anglaise, que l'on reconnut pour avoir appartenu à M. Crooks. Cependant la perfidie des Blancs, qui avaient révélé le secret des caches, semblait inexplicable. Nous allons en donner la raison, en racontant l'expédition de M. Reed.

Ce digne Hibernien exécuta sa mission avec son habituelle alacrité. Son terrible voyage de l'hiver précédent l'ayant instruit de la topographie du pays, il atteignit la rivière des Serpents sans

rencontrer de difficultés matérielles. Là, dans un campement des Naturels, il trouva sept Blancs, traînards de la caravane de M. Hunt, et qui, après avoir eu chacun leur part d'aventures et de malheurs, s'étaient heureusement réunis en cet endroit. Trois de ces hommes, Turcotte, La Chapelle et Francis Landry, étaient les trois Voyageurs canadiens qui, démoralisés par les fatigues toujours croissantes du voyage, et par la crainte de périr de faim, avaient quitté M. Crooks, en février, dans le voisinage de la rivière des Serpents. Ils étaient retournés à un campement des Indiens, et y avaient passé l'hiver. Cependant, au commencement du printemps, ayant fatigué l'hospitalité de leurs hôtes, se trouvant privés de tout et dans une grande extrémité, ils résolurent de tirer parti des trésors cachés dont ils avaient connaissance. Ils informèrent donc les Chefs serpents qu'ils savaient où était déposée une quantité de marchandises suffisante pour enrichir toute la tribu, et ils offrirent de le leur révéler, à condition d'être récompensés en chevaux et en provisions. Les Chefs engagèrent leur honneur et leur foi, comme des guerriers, comme des Serpents, et les trois Canadiens les conduisirent aux caches de la Chaudière. C'est ainsi que les Sauvages en avaient eu connaissance, et non point en suivant les traces des loups, comme l'avait supposé

M. Stuart. Jamais chercheurs de trésors cachés n'éprouvèrent autant de délices en découvrant le magot d'un avare, qu'en ressentirent les Serpents lorsqu'ils aperçurent les richesses enfouies dans les caches. Les couvertures, les robes, les joyaux de cuivre, les grains de verre bleu, étaient amenés au jour avec des transports de joie; et de longues bandes d'étoffe écarlate produisirent des hurlements d'admiration.

Le pillage des caches effectua un changement dans la fortune et dans la conduite de toute la bande. Les Serpents se trouvaient mieux vêtus, mieux équipés que jamais Serpents ne l'avaient été. De leur côté, les trois Canadiens, se voyant tout à coup possesseurs d'armes et de chevaux, étaient, comme des mendiants à cheval, prêts à courir dans les plus folles entreprises. Une occasion s'en présenta bientôt. Les Serpents se déterminèrent à faire une grande chasse dans les prairies, pour avoir une provision de bœuf, afin de vivre dans l'abondance comme il convenait à des hommes possesseurs d'autant de richesses. Les trois cavaliers nouvellement montés les accompagnèrent. Ils traversèrent sains et saufs les Montagnes Rocheuses, descendirent sur les eaux supérieures du Missouri, et firent un grand ravage parmi les bisons.

Leur camp était rempli de viande. Ils s'en gor-

geaient comme de véritables Indiens. Ils en séchaient et en salaient de grandes provisions pour l'hiver quand, au milieu de leur bonne chère et de leurs galas, ils furent surpris par les Pieds-noirs. Plusieurs Serpents furent tués sur la place; les autres, avec leurs trois alliés canadiens, s'enfuirent vers les Montagnes, dépouillés de leurs chevaux, de leur viande, de tous leurs biens. Ils regagnèrent enfin la rivière des Serpents, plus pauvres que jamais, mais s'estimant heureux de s'être tirés d'affaire avec la vie sauve. Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient revenus lorsque les trois Canadiens furent réjouis par l'apparition d'un compagnon d'infortune. C'était Dubreuil, le pauvre voyageur qui avait quitté M. Crooks dans le mois de mars, parce qu'il n'avait plus la force de le suivre.

Peu de temps après, trois autres membres de la caravane arrivèrent. Ceux-ci étaient Carson, Saint-Michael et Pierre Delaunay, les trois trappeurs qui, au mois de septembre précédent, et en compagnie de Pierre Detayé, avaient été laissés dans les Montagnes par M. Hunt, pour trapper le castor. Ils s'étaient séparés de la caravane, bien armés et bien équipés, ayant des chevaux de selle et de bât pour porter les pelleteries qu'ils devaient réunir. Ils arrivèrent dans le camp des Serpents, aussi gueux que leurs prédécesseurs. Ils avaient

terminé leur trappage et se dirigeaient vers les sources du Missouri, lorsqu'ils avaient été rencontrés et attaqués par une forte bande des universels Corneilles. Après une résistance désespérée, après avoir tué sept Corneilles, ils s'étaient vus accablés par le nombre. Pierre Detayé avait été tué; les autres, dépouillés de leurs chevaux, avaient été obligés de retourner sur leurs pas. Ils rencontrèrent leurs anciens compagnons chez les Serpents, comme nous venons de le dire.

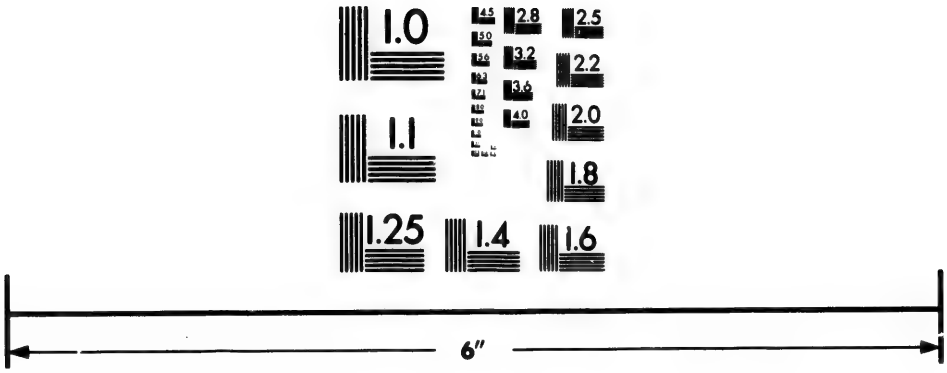
Il est bon d'observer que Pierre Delaunay traînait avec lui une femme indienne qu'il avait ramassée dans ses courses, car il s'était lassé du célibat parmi les Sauvages.

Les sept membres de cette confrérie infortunée se préparaient à traverser encore une fois les Montagnes, quand quelques coureurs indiens les prévinrent de l'approche de la brigade conduite par John Reed.

Lorsque tous ces traînards eurent raconté leur histoire, John Reed les réunit à sa troupe et les emmena à la Chaudière, pour ouvrir les deux ou trois caches qui n'avaient pas été révélées aux Indiens.

Ils trouvèrent dans cet endroit le vétéran du Kentucky, Robinson, qui y avait été laissé par M. Stuart, avec ses deux compagnons Rizner et Hoback. Ce trio aventureux avait été trapper plus

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

haut sur la rivière, mais Robinson en était redescendu seul dans un canot, pour attendre l'arrivée de John Reed et pour en obtenir des chevaux et des objets d'équipement. Il raconta à Reed comment ses camarades et lui avaient été dépouillés par les Arapahays; mais son nouveau récit différait, sous quelques rapports, de celui qu'il avait fait à M. Stuart. Dans celui-ci, il avait représenté Cass comme ayant honteusement abandonné ses compagnons dans leur infortune, emmenant avec lui un cheval. Dans le nouveau récit, il parlait de Cass comme ayant été tué dans la mêlée avec les Arapahays. Ces contradictions, dont Reed ne se doutait pas bien entendu à cette époque, concoururent, avec d'autres circonstances, à accréditer plus tard quelques mystérieuses suppositions, quelques soupçons tragiques sur la destinée réelle de Cass. Cependant, comme on ne les appuya jamais de preuves substantielles, nous ne croyons pas devoir en assombrir encore ce tableau des souffrances du désert.

M. Reed, ayant tiré des caches le restant des marchandises, se mit à la tête de sa troupe, augmentée des sept hommes recueillis en route, ainsi que de la squaw de Pierre Delaunay. Ils regagnèrent heureusement le poste de Mac Kenzie sur les eaux du Shahaptan.

CHAPITRE LII.

Départ de M. Hunt dans le Castor. — Précautions à la Factorerie. — Détachement du Wallamot. — Appréhensions. — Arrivée de Mac Kenzie. — État des affaires au poste du Shahaptan. — Nouvelles de la guerre. — Découragement de Mac Dougal. — Détermination d'abandonner Astoria. — Départ de Mac Kenzie pour l'intérieur. — Aventure des Rapides. — Visite aux voleurs de Wish-ram. — Situation périlleuse. — Rencontre de Mac Tavish et de sa troupe. — Arrivée au poste du Shahaptan. — Les caches se trouvent vides. — Les Partners hivernants résolvent de ne point quitter le pays. — Arrivée de Clarke parmi les Nez-percés. — Affaire du gobelet d'argent. — Exécution d'un Indien. — Arrivée des Partners hivernants à Astoria.

Quand les différentes brigades eurent quitté Astoria, le Castor se prépara à faire son voyage le long de la côte, et à rendre visite à l'établissement russe de New-Archangel, qu'il devait ravitailler. On avait décidé dans le conseil des Partners à Astoria, que M. Hunt s'embarquerait dans ce vaisseau, afin de s'instruire dans le commerce côtier et de faire des arrangements avec le commandant russe. Le Castor devait ensuite ramener M. Hunt à la Factorerie, et continuer sa route pour les îles Sandwich et pour Canton.

Le Castor mit en mer dans le mois d'août. Son départ et celui des diverses brigades n'ayant laissé dans la petite forteresse d'Astoria qu'une faible garnison, cela fut bientôt remarqué par quelques-unes des tribus indiennes. Leur conduite en devint plus insolente, et elles laissèrent même voir des dispositions hostiles. C'était alors la saison de la pêche, époque à laquelle les peuplades guerrières du nord de la côte arrivent dans le voisinage de la Colombia. Elles sont connues par leurs dispositions belliqueuses et perfides et par les efforts qu'elles ont faits souvent pour surprendre les vaisseaux marchands. Parmi les Indiens ainsi rassemblés, un grand nombre appartenaient à la féroce tribu des Neweetees, par qui l'équipage du Tonquin avait été massacré.

On prit donc de grandes précautions à la Factorerie pour se prémunir contre toute surprise, pendant que ces dangereux étrangers se trouveraient dans le voisinage. On construisit des galeries en dedans des palissades, les bastions furent rehaussés, et des sentinelles y furent postées jour et nuit. Heureusement les Chinooks et les autres Indiens du voisinage manifestèrent les dispositions les plus pacifiques. Le vieux Comcomly, qui avait de l'empire sur eux, était un rusé calculateur. Il voyait quels avantages il trouvait à avoir les Blancs pour voisins et pour alliés;

quelle importance son peuple et lui-même acquéraient en servant d'intermédiaires entre eux et les tribus lointaines. Il était donc devenu, à cette époque, un ami solide des Astoriens, et formait une sorte de barrière entre eux et leurs ennemis du nord.

L'été de 1812 se passa sans aucune des hostilités qui avaient été appréhendées. Les Neweetees et les autres étrangers dangereux ayant terminé leur pêche, retournèrent dans leur pays, et les habitants de la Factorerie recouvrèrent leur sécurité.

Cependant il devint nécessaire de se mettre en garde contre d'autres inconvénients. On arrivait dans la saison de la disette, qui commence en octobre et dure jusqu'à la fin de janvier. La chaloupe fut employée à fourrager sur les bords de la rivière pour pourvoir aux besoins de la garnison. Un certain nombre d'hommes, sous le commandement de plusieurs Clercs, furent envoyés prendre leurs quartiers d'hiver sur les bords du Wallamot (la Multnomah, de Lewis et Clarke), jolie rivière qui se décharge dans la Colombia, à vingt lieues environ au-dessus d'Astoria. Le pays qui borde cette rivière est agréablement coupé de prairies et de coteaux couverts de chênes, de frênes, d'érables et de cèdres. Il abondait en élans et en daims. Les rivières étaient également bien peuplées de castors, et la bri-

gade, après avoir satisfait à ses propres besoins, put encore envoyer à Astoria, par les canots, beaucoup de viande séchée.

Le mois d'octobre s'écoula sans qu'on vît revenir le Castor. Novembre, décembre, janvier, se passèrent, et l'on n'en recevait aucune nouvelle. On commença à ressentir de vives appréhensions pour sa sûreté. Il pouvait avoir fait naufrage en suivant la côte, ou avoir été surpris, comme le Tonquin, par quelque perfide tribu du nord.

Personne ne se laissait aller à ces craintes plus que Mac Dougal, qui était alors à la tête de l'Établissement. Il ne montrait plus la confiance qui l'avait long-temps caractérisé. Le commandement semblait avoir perdu pour lui tous ses charmes; enfin il se laissait aller au plus abject découragement, décriant toute l'entreprise, grossissant chaque circonstance fâcheuse, et ne prévoyant que des malheurs.

Le 16 janvier 1813, tandis qu'il était dans cette sombre humeur, il fut surpris de voir paraître soudainement M. Mac Kenzie. Celui-ci était harassé par le long voyage qu'il avait fait, dans cette saison d'hiver, pour revenir de son comptoir du Shahaptan, et son visage nébuleux semblait le digne frontispice d'un volume de calamités. Il avait été tout-à-fait désappointé et décou-

ragé. Son poste se trouvait au milieu des Tushepaws, nation puissante et guerrière, divisée en plusieurs tribus, sous différents chefs. Elle possédait beaucoup de chevaux, mais n'ayant pas dirigé son attention vers la chasse aux castors, elle n'avait point de fourrures à vendre. Suivant Mac Kenzie, c'était « une tribu de coquins » : d'où nous pouvons conclure qu'ils étaient disposés à consulter leur intérêt plus que ne le comportait celui d'un avide traficant.

Le gibier étant rare, Mac Kenzie avait été obligé de nourrir son monde, en grande partie, avec de la chair de cheval. Les Indiens, découvrant ses nécessités, avaient adopté une politique ordinaire au commerce civilisé. Ils avaient haussé le prix de leurs bêtes à un taux exorbitant, voyant bien que les Blancs étaient obligés d'en acheter, ou de mourir de faim. De cette manière les marchandises que Mac Kenzie avait emportées pour acquérir des peaux de castor, couraient risque d'être échangées contre de la chair de cheval, et mangées sur place.

Il avait dépêché des trappeurs dans différentes directions, mais les contrées voisines ne renfermaient pas plus de castors que le pays où il était. Dans cet embarras, il avait pensé qu'il ferait mieux d'abandonner ce poste improfitable et d'envoyer ses marchandises aux comptoirs de Clarke et de

David Stuart, qui pourraient en tirer un meilleur parti, puisqu'ils se trouvaient dans un pays riche en castors. Lui-même serait retourné avec sa troupe à Astoria, pour chercher quelque destination meilleure. Il s'était donc rendu au poste de M. Clarke pour le consulter sur ce projet. Tandis qu'ils étaient en grande conférence, un visiteur inattendu était arrivé dans la wigwam, d'un air affairé.

C'était M. John George Mac Tavish, Partner de la Compagnie du Nord-ouest, qui était à la tête des comptoirs établis dans le voisinage. M. Mac Tavish était le messager radieux de mauvaises nouvelles. Il avait été au lac Winnipeg, et y avait reçu, par un exprès du Canada, la déclaration de guerre et la proclamation du président Madison. Il les avait communiquées, avec la complaisance la plus officieuse, à MM. Clarke et Mac Kenzie. Il leur avait dit, en outre, qu'il avait reçu une nouvelle provision de marchandises des postes de la Compagnie du Nord-ouest situés de l'autre côté des Montagnes Rocheuses, et qu'il était en mesure de faire une vigoureuse concurrence aux établissements de la Compagnie américaine. Enfin il avait terminé ses discours obligeants, mais belliqueux, en informant ses hôtes que le vaisseau armé, l'Isaac Todd, devait arriver à l'embouchure de la Colombia vers le commencement de mars,

afin de s'emparer du commerce de cette rivière. Mac Tavish, lui-même, devait l'y aller rejoindre vers la même époque.

En apprenant ces nouvelles Mac Kenzie avait pris sur-le-champ sa détermination. Il était retourné vers le Shahaptan, avait renoncé à son établissement, déposé ses marchandises dans des caches, et s'était hâté de se rendre, avec tout son monde, à Astoria.

Ces nouvelles complétèrent le découragement de Mac Dougal, et remplirent son esprit de confusion. Il tint un conseil de guerre avec Mac Kenzie. Quelques-uns des Clercs y assistaient, mais, bien entendu, n'y avaient pas voix délibérative. Les deux Partners renoncèrent à tout espoir de se maintenir à Astoria. Le Castor, disaient-ils, était probablement perdu : ils ne pouvaient recevoir aucun secours des États-Unis, dont tous les ports allaient être bloqués ; enfin, on ne devait attendre que des hostilités de la part de l'Angleterre. Ils se déterminèrent donc à abandonner l'Établissement dans le cours du printemps suivant, et à retourner à travers les Montagnes Rocheuses.

En conséquence de cette résolution, ils suspendirent tout commerce avec les Naturels, excepté pour des provisions ; car ils avaient déjà plus de pelleteries qu'ils n'en pourraient empor-

ter, et avaient besoin de toutes leurs marchandises pour nourrir et vêtir leur monde durant le reste de leur séjour à Astoria, et pendant leur voyage à travers les Montagnes. Cependant la résolution d'abandonner l'Établissement fut cachée aux engagés, de peur qu'ils ne renonçassent sur-le-champ à tout travail, et ne devinssent inquiets et insubordonnés.

Mac Kenzie retourna à son poste du Shahaptan, afin de tirer ses marchandises des caches, et de s'en servir à acheter des chevaux et des provisions pour le voyage de la caravane à travers les Montagnes. Il se chargea de remettre à MM. Stuart et Clarke des dépêches de Mac Dougal, qui leur apprenaient la retraite projetée, afin qu'ils fissent les préparatifs nécessaires.

Mac Kenzie était accompagné de deux des Clercs, M. John Reed, l'Irlandais, et M. Alfred Seton, de New-York. Ils s'embarquèrent dans deux canots, contenant dix-sept hommes, et remontèrent la rivière sans événement remarquable jusqu'à leur arrivée dans le voisinage fameux des rapides. De bonne heure dans l'après-midi ils eurent terminé le portage du Détroit et des chutes, et, ayant fait un maigre repas, se trouvèrent avoir une longue soirée à passer.

Du côté opposé de la rivière s'élevait le village mal famé de Wish-ram. Là vivaient les Sauvages

qui avaient volé et maltraité Reed, quand il portait ses dépêches dans sa boîte de fer-blanc. On savait que la carabine dont il avait été dépouillé était demeurée, comme un trophée, dans le village. Mac Kenzie offrit de traverser la rivière et d'aller demander la carabine si quelqu'un voulait l'accompagner. C'était un projet plein de témérité, car ces Indiens étaient connus par leur caractère de scélératesse. Cependant deux volontaires se présentèrent sur-le-champ, Alfred Seton, Clerc, et Joe de la Pierre, cuisinier. Ce trio atteignit bientôt le bord opposé de la rivière. En débarquant chacun remit des amorces nouvelles à sa carabine et à ses pistolets. Un sentier, serpentant pendant une centaine de mètres parmi des rochers, conduisait au village. Personne ne semblait s'apercevoir de leur approche. Pas un homme, pas une squaw, pas un enfant ne se présentait pour les saluer. Les chiens mêmes, ces sentinelles bruyantes d'une cité indienne, gardaient le silence. Quand ils entrèrent dans le village un jeune garçon se montra et indiqua du doigt une maison plus grande que les autres. Nos aventuriers furent obligés de se courber pour y entrer. Aussitôt qu'ils eurent passé le seuil, l'étroite entrée fut tout-à-coup obstruée par une foule d'Indiens qui ne s'étaient point fait voir auparavant.

Mac Kenzie et ses compagnons se trouvaient dans une espèce de chambre d'environ vingt-cinq pieds de long sur vingt de large. A une des extrémités, auprès d'un feu brillant, était assis le Chef, homme d'une soixantaine d'années. Un grand nombre d'Indiens, enveloppés de robes de bisons, étaient accroupis sur trois de profondeur, et formaient un demi-cercle autour des trois côtés de la chambre. Un seul coup d'œil suffit à nos aventuriers pour remarquer le farouche et dangereux conclave où ils s'étaient introduits, et pour leur faire voir que toute retraite était coupée par la foule qui avait bloqué la porte.

Le Chef montra à nos gens un côté de la chambre qui était vacant, en face de la porte, et les engagea à s'asseoir. Ils obéirent. Un silence mortel s'ensuivit. Les farouches guerriers étaient assis en cercle comme des statues. Chacun d'eux, enveloppé dans sa robe, tenait ses yeux sauvages fixés sur les intrus. Ceux-ci sentirent qu'ils étaient dans une position fort dangereuse.

« Observez le Chef pendant que je lui parlerai, dit Mac Kenzie à ses compagnons. S'il donnait un signal à sa bande, tuez-le et gagnez la porte. »

Après ces mots, Mac Kenzie s'avança et offrit au Chef la pipe de paix; mais elle fut refusée. Il fit alors un discours régulier, expliquant l'objet

de sa visite, et proposant de donner en échange de la carabine deux couvertures, une hache, quelques verroteries et du tabac.

Quand il eut fini, le Chef se leva et prit la parole, d'abord à voix basse, mais en haussant successivement le ton, et en se montant à la fin jusqu'à la fureur. Il blâma d'abord la sordide conduite des hommes blancs, qui passaient et repassaient sans cesse dans le voisinage des Indiens, sans leur donner jamais une couverture, ni aucune autre marchandise, simplement parce qu'ils n'espéraient pas de fourrures à recevoir en échange. Enfin il rappela, avec des menaces de vengeance, la mort de l'Indien tué par les Blancs, dans l'escarmouche de la cataracte.

On approchait de la crise. Il était évident que les Sauvages n'attendaient qu'un signal du Chef pour se précipiter sur leur proie. Mac Kenzie et ses compagnons s'étaient graduellement levés sur leurs pieds pendant ce discours, et avaient amené leurs carabines dans une position horizontale. Le canon de celle de Mac Kenzie était à trois pieds du corps de l'orateur. Nos aventuriers armèrent leurs carabines. Le cliquetis des batteries fit pâlir pour un instant les sombres joues du Chef sauvage et il y eut une pause. Ils s'avancèrent froidement, mais promptement vers la porte. Les Indiens s'écartèrent avec crainte et leur permirent de pas-

ser. Le soleil se couchait précisément au moment où ils sortaient de ce dangereux repaire. En regagnant leur canot, ils prirent la précaution de suivre autant que possible le sommet des rochers, et atteignirent le camp en sûreté, se félicitant mutuellement d'être hors d'affaire, et ne sentant aucun désir de rendre une seconde visite aux farouches guerriers de Wish-ram.

Mac Kenzie et sa brigade continuèrent leur voyage, le lendemain matin. A quelque distance au-dessus des cataractes de la Colombia, ils aperçurent deux canots d'écorce, remplis d'hommes blancs, et descendant la rivière, au chant joyeux d'une troupe de Voyageurs canadiens. On s'arrêta pour causer. C'était un détachement de la Compagnie du Nord-ouest, commandé par M. John George Mac Tavish, et se dirigeant, plein d'espoir et de bonne humeur, vers l'embouchure de la Colombia, pour y attendre l'arrivée de l'Isaac Todd.

Mac Kenzie et Mac Tavish firent une halte, et campèrent ensemble pour la nuit. Les Voyageurs des deux troupes se saluèrent comme d'anciens camarades, comme des frères, et se mêlèrent ensemble comme s'ils avaient été unis par un commun intérêt, au lieu d'appartenir à des Compagnies rivales, et de trafiquer sous des pavillons ennemis.

Dans la matinée les deux brigades poursuivirent

leur route, d'une manière analogue à leur fortune : l'une luttant péniblement contre le courant, l'autre se laissant gaiement entraîner par l'onde rapide.

Mac Kenzie arriva heureusement à son poste désert du Shahaptan ; mais il s'aperçut, à son grand chagrin, que ses caches avaient été découvertes et pillées par les Indiens. Il se trouvait dans un grand embarras, car il avait compté sur les marchandises volées pour acheter des chevaux. Il envoya ses hommes dans toutes les directions pour tâcher de découvrir les voleurs, et dépêcha M. Reed au poste de MM. Clarke et David Stuart, avec les lettres de M. Mac Dougal.

La résolution de quitter Astoria, annoncée dans ces lettres, fut condamnée également par Clarke et par Stuart. Ils avaient tous les deux été heureux dans leurs postes, et trouvaient qu'il était pusillanime d'abandonner, à la première difficulté, une entreprise si coûteuse et qui promettait déjà tant. Ils ne firent donc aucun arrangement pour quitter le pays, mais continuèrent à agir de manière à maintenir leurs prospères établissements.

L'époque approchait où les Partners de l'intérieur devaient se réunir à l'embouchure de la Wallah-Wallah, pour se rendre à Astoria avec leurs pelleteries. M. Clarke emballa donc toutes les

siennes sur vingt-huit chevaux, et, laissant un clerc avec quatre hommes à la garde du poste, partit le 25 mai 1813 avec le reste de ses forces.

Le 30, il arriva au confluent des rivières Pavion et Lewis, où il avait laissé sa barge et ses canots, à la garde du vieux chef Nez-percé. Ce personnage s'était acquitté de sa commission plus fidèlement que M. Clarke ne l'avait espéré, et les canots furent trouvés en assez bon état. Cependant quelques réparations étaient nécessaires. Tandis qu'elles se faisaient, la troupe campa près du village; mais ayant eu déjà des preuves répétées des propensions voleuses de ces Indiens, on avait soin d'avoir toujours l'œil sur eux.

M. Clarke était un homme grand, de bonne mine, aimant la pompe et l'étalage, ce qui le faisait remarquer par les Indiens. Dans ses conférences avec eux, il affectait un air de grandeur. Il avait un gobelet d'argent dans lequel il buvait avec magnificence, après quoi il le renfermait dans un grand *garde-vin*, qui l'accompagnait dans ses voyages, et restait dans sa tente. C'était un présent que M. Astor avait originairement destiné à M. Mac Kay, le Partner qui avait si malheureusement péri avec le Tonquin; mais comme ce gobelet n'était arrivé à Astoria qu'après le départ du Tonquin, il était demeuré en la possession de M. Clarke.

Un gobelet d'argent était un butin trop éblouissant pour ne point donner dans l'œil aux Nez-percés : c'était, comme la boîte luisante de John Reed, une merveille qui n'avait jamais été vue dans le pays. Les Indiens ne parlaient plus entre eux d'autre chose. Ils remarquaient avec quel soin il était déposé dans le garde-vin, comme une relique dans sa châsse, et concluaient que ce devait être *une grande médecine*. Pendant une nuit, M. Clarke négligea de fermer la serrure de ce trésor, et le lendemain matin le coffret sacré était ouvert : la précieuse relique ne s'y trouvait plus.

Clarke entra en fureur. Toutes les vexations qu'il avait souffertes de cette pillarde communauté revinrent en foule dans son esprit. Il jura que si le gobelet ne lui était pas promptement rendu, il ferait pendre le voleur aussitôt qu'il viendrait à le découvrir. Le jour se passa cependant sans qu'on vît revenir la coupe. Le soir, des sentinelles furent secrètement postées autour du camp. Malgré toute leur vigilance, un Nez-percé parvint à y entrer sans être aperçu. Il se chargea de butin, mais en faisant retraite il fut découvert et saisi.

Au point du jour le coupable fut mis en jugement et promptement convaincu. On le rendit

responsable de toutes les spoliations passées, y compris celle du précieux gobelet, et M. Clarke le condamna à mort.

En conséquence, on construisit un gibet avec des rames. Le chef du village et son peuple furent assemblés, et le coupable fut amené pieds et poings liés. Clarke fit alors une harangue. Il rappela à la tribu les bienfaits dont il l'avait comblée lors de sa dernière visite; les vols nombreux et les autres méfaits qu'il avait laissé passer impunis. Le prisonnier, spécialement, avait toujours été bien traité par les hommes blancs, et cependant il avait été fréquemment coupable de larcin. Il fallait qu'il en portât la peine, et servît d'exemple à sa tribu.

Les Indiens se rassemblèrent alors autour de M. Clarke, et intercédèrent pour le coupable; ils consentaient à ce qu'il fût puni sévèrement, mais ils le suppliaient d'épargner sa vie. Les compagnons de M. Clarke regardaient aussi la sentence comme trop sévère, et l'engageaient à la mitiger. Ce fut en vain. Il resta inexorable. Il n'était pas naturellement sévère ni cruel; mais depuis son enfance il avait vécu dans le pays indien, parmi les traficants blancs, et il comptait pour rien la vie d'un Sauvage. Il croyait d'ailleurs fermement à la doctrine de l'intimidation.

Un clerc de Vermont, nommé Farnham, à qui l'on avait volé un pistolet, agit comme exécuteur des hautes œuvres. Le signal fut donné, et le pauvre Nez-percé, résistant, se débattant, et criant de la manière la plus effroyable, fut lancé dans l'éternité. Les Indiens regardaient cet affreux spectacle avec une silencieuse terreur, sans essayer de s'opposer à l'exécution, ni sans montrer aucune émotion quand elle fut terminée. Ils renfermaient leurs sentiments dans leur sein, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât d'obtenir une vengeance sanglante.

Pour ne rien dire de l'inutile cruauté de cet acte, il était évidemment bien impolitique. M. Mac Lean et trois hommes devaient retourner au poste avec les chevaux, lorsque leur charge aurait été transportée dans les canots. Ils étaient obligés de traverser une région infestée par ces Indiens, qui étaient de hardis cavaliers, et qui pourraient les poursuivre pour tirer vengeance de la mort de leur compatriote. Cependant Mac Lean était un gaillard résolu et qui méprisait le danger. Il était présent, avec ses trois hommes, à l'exécution. Ils partirent aussitôt que la vie de la victime fut éteinte; mais, pour employer les expressions d'un de leurs camarades, « ils ne laissèrent pas l'herbe pousser sous les

« pieds de leurs chevaux, en s'éloignant du pays « des Nez-percés », et ne furent pas fâchés quand ils se virent arrivés sains et saufs à leur poste.

M. Clarke et sa troupe s'embarquèrent en même temps dans leurs canots, et, de bonne heure dans la journée suivante, atteignirent l'embouchure de la Wallah-Wallah. MM. Stuart et Mac Kenzie les y attendaient. Ce dernier avait recouvré une partie des marchandises volées dans ses caches. Clarke les informa de la punition signalée qu'il avait infligée à un Nez-percé, s'attendant évidemment à exciter leur admiration pour un acte de justice si hardiment accompli dans le centre même du pays indien. Mais il fut mortifié de le voir fortement censuré, comme inhumain, inutile, et devant probablement provoquer des hostilités.

Les détachements ainsi unis formaient une escadrille de deux bateaux et de six canots, qui descendirent heureusement la rivière, et arrivèrent à Astoria le 12 juin 1813, amenant avec eux une riche cargaison de pelleteries.

Environ dix jours auparavant, la brigade qui avait été établie sur les bords du Wallamot, était revenue avec de nombreux ballots de peaux de castor, résultat d'un séjour de peu de mois sur cette rivière. C'étaient là les premiers fruits de l'entre-

prise. Ils avaient été recueillis par des hommes étrangers au pays, et pouvaient bien suffire assurément pour donner de grandes espérances de profit, quand les environs seraient mieux explorés, et que le commerce avec les Indiens serait tout-à-fait établi.

CHAPITRE LIII.

Les Partners sont mécontents de Mac Dougal. — Conduite équivoque de cet agent. — Les Partners consentent à abandonner Astoria. — Vente faite à Mac Tavish. — Arrangements pour l'année. — Manifeste signé par les Partners.— Départ de Mac Tavish pour l'intérieur.

Les Partners trouvèrent M. Mac Dougal dans le tracas des préparatifs de départ. Neuf jours auparavant, il avait annoncé à la Factorerie son intention d'abandonner l'Établissement, et il avait fixé le 1er juillet 1813 pour se mettre en voyage. MM. Stuart et Clarke apprirent avec un grand mécontentement qu'il eût adopté des mesures si précipitées, sans attendre leur concours, quand il devait savoir que leur arrivée n'était pas fort éloignée.

En effet, toute la conduite de M. Mac Dougal pouvait bien éveiller des doutes sur son dévouement à l'entreprise. Ses vieilles sympathies pour la Compagnie du Nord-est semblaient s'être réveillées. Il avait reçu Mac Tavish et sa brigade avec une hospitalité extraordinaire, comme s'ils avaient été des amis et des alliés, quand ils n'é-

taient venus que pour observer l'état des affaires à Astoria, et pour attendre l'arrivée d'un vaisseau ennemi. S'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes, ils auraient pu mourir de faim, faute de provisions, ou être chassés par les Chinooks, qui n'attendaient qu'un signal de la Factorerie pour les traiter comme des intrus et des ennemis. Mac Dougal, au contraire, leur avait fait partager les provisions de la garnison, et leur avait acquis la faveur des Indiens, en les recevant en amis.

Ayant absolument mis dans sa tête d'abandonner l'Établissement dans le courant de l'année, Mac Dougal fut cruellement désappointé en apprenant que MM. Stuart et Clarke n'avaient pas acheté, suivant sa demande, des provisions et des chevaux pour servir à la caravane à travers les montagnes. Il était alors trop tard pour faire les préparatifs nécessaires pour les franchir avant l'hiver, et il fallut absolument reculer l'époque du départ.

Cependant la non-arrivée du vaisseau annuel, et les appréhensions que l'on éprouvait de la perte du Castor et de M. Hunt, opéraient sur l'esprit de MM. Stuart et Clarke. Ils commençaient à écouter les plaintes décourageantes de Mac Dougal, secondé par Mac Kenzie. Ceux-ci représentaient leur situation comme désespérée. Jetés sur une côte barbare, négligés par ceux qui les y avaient

envoyés, entourés de mille périls, ils devaient se tirer d'affaire eux-mêmes ou périr. C'est par de semblables discours que MM. Stuart et Clarke furent amenés à consentir d'abandonner le pays l'année suivante.

Au bout de quelque temps Mac Tavish, qui avait en vain attendu l'arrivée de l'Isaac Todd, demanda à acheter à la Factorerie une petite provision de marchandises, pour faciliter son retour à son poste sur les eaux supérieures de la Colombia. Sa requête produisit une conférence entre les Partners. Mac Dougal l'appuyait chaudement. Il proposa en outre aux autres Partners de céder à Mac Tavish, pour un prix convenable, le poste de Spokan et toutes ses dépendances, puisque eux-mêmes n'avaient pas assez de marchandises pour y soutenir la concurrence de la Compagnie du Nord-ouest. Il a été prouvé, depuis, que ce motif était faux. Il paraît, d'après les inventaires, que le fonds des Astoriens pour l'approvisionnement des postes intérieurs, était supérieur à celui de la Compagnie du Nord-ouest, de sorte qu'ils n'avaient rien à craindre de sa concurrence.

Grâce à l'influence de MM. Mac Dougal et Mac Kenzie, cette proposition fut adoptée par les Partners, et promptement acceptée par Mac Tavish. Les marchandises qui lui furent vendues montaient à 4,290 francs, qui devaient être payés

au printemps suivant en chevaux, ou de toute autre manière qu'il conviendrait aux Partners de désigner à cette époque.

Cet arrangement étant conclu, les Partners formèrent leurs plans pour l'année qu'ils devaient encore passer dans le pays. Leurs principaux objets étaient la subsistance actuelle de leur monde, et l'achat de chevaux pour le voyage projeté. Cependant ils devaient rassembler autant de pelleteries que la diminution de leurs moyens le leur permettrait.

Il fut donc convenu que David Stuart retournerait à son ancien poste sur l'Oakinagan, et que M. Clarke établirait son séjour parmi les Têtes-plates. John Reed, le valeureux hibernien, devait exploiter les environs de la rivière des Serpents, accompagné de Pierre Dorion et de Pierre Delaunay, comme chasseurs, et de Francis Landry, Jean-Baptiste Turcotte, André La Chapelle et Gilles Leclerc, Voyageurs canadiens.

M. Mac Dougal continuait de commander à Astoria avec une garnison de quarante hommes: c'était le poste pour lequel on ressentait la plus grande sollicitude, et dont il était le plus important d'assurer la sécurité, car tous les autres en dépendaient plus ou moins. Mac Dougal devait tirer la plupart de ses vivres des Sauvages des environs. Ceux-ci étaient bien disposés pour le

présent, mais il y avait lieu de craindre qu'en découvrant les besoins de la Factorerie et sa faiblesse réelle, ils ne devinssent hostiles, ou tout au moins qu'ils ne cessassent d'apporter des provisions. Il était donc important de rendre la place aussi indépendante d'eux que possible. Il fut en conséquence résolu que Mac Kenzie irait hiverner, avec quatre chasseurs et huit Canadiens, dans le pays abondant du Wallamot, d'où ils pourraient envoyer constamment des provisions à Astoria.

Comme on se trouvait avoir trop de clercs, proportionnellement au nombre d'engagés, trois d'entre eux, Ross Cox, Ross et Mac Lellan, reçurent leur congé, et s'enrôlèrent au service de la Compagnie du Nord-ouest, avec l'empressement d'hommes qui sortent d'un vaisseau près de périr.

Ayant terminé tous ces arrangements, les quatre Partners signèrent, le 1er juillet 1813, un manifeste formel, dans lequel ils exposaient l'état alarmant de leurs affaires, vu la non-arrivée du vaisseau annuel, l'absence du Castor, dont ils craignaient la perte, la disette de marchandises qu'ils éprouvaient, leur peu d'espoir d'être ravitaillés, leur ignorance de la côte, et leur désappointement quant au commerce intérieur qui, suivant eux, n'était pas en rapport avec les dépenses déjà

faites, et ne pouvait soutenir la puissante concurrence de la Compagnie du Nord-ouest.

Conséquemment, vu l'article 16 de l'acte de société, par lequel ils étaient autorisés à abandonner l'entreprise si, avant le terme de cinq ans, elle se trouvait improductive, ils annonçaient maintenant, d'une manière formelle, l'intention de dissoudre la Société le premier jour de juin de l'année suivante (1814), à moins que, dans l'intervalle, ils ne reçussent le ravitaillement nécessaire, avec ordre de continuer.

Ce document fut signé avec grande répugnance par MM. Clarke et David Stuart. L'expérience qu'ils avaient acquise ne justifiait nullement l'exposé décourageant qu'on y faisait relativement au commerce intérieur. Ils pensaient, au contraire, qu'on avait déjà surmonté en grande partie les premières difficultés inhérentes à l'exploration d'une contrée sauvage et inconnue, où il fallait d'abord découvrir les endroits les plus favorables au trappage et au commerce. Cependant ils se laissèrent décider par les instances pressantes de Mac Dougal et de Mac Kenzie, qui, ayant résolu d'abandonner l'entreprise, désiraient en donner des motifs spécieux, afin d'excuser leur conduite aux yeux de M. Astor et du monde entier.

Mac Tavish, qui devait partir le 5 juillet, fut

chargé de cet acte, et de lettres particulières rédigées dans le même esprit. Il promit de les faire tenir à M. Astor par l'exprès de la Compagnie du Nord-ouest envoyé, chaque hiver, à travers les Montagnes.

---

culières ré-
de les faire
Compagnie
, à travers

CHAPITRE LIV.

Anxiétés de M. Astor. — Il apprend que les Anglais préparent une expédition navale contre Astoria. — Il demande protection au Gouvernement américain. — La frégate Adams est équipée. — Bonnes nouvelles. — Désappointement.

Tandis que ces difficultés et ces désastres s'amassaient autour de l'établissement naissant d'Astoria, son fondateur était en proie à la plus grande anxiété, dans sa résidence de New-York. L'Alouette, dépêchée par lui avec des provisions pour l'Établissement, avait mis à la voile le 6 mars 1813. Peu de jours après, M. Astor avait reçu des nouvelles qui justifiaient toutes ses appréhensions d'hostilités de la part du Gouvernement anglais. La Compagnie du Nord-ouest avait présenté à ce Gouvernement un second mémoire où elle dépeignait Astoria comme un des établissements américains les plus menaçants, où elle agrandissait le vaste champ de ses opérations futures, où elle grossissait la force de ses fortifications, et exprimait enfin la crainte que ce comptoir ne causât un jour la ruine du commerce anglais des fourrures.

Influencé par ces représentations, le Gouvernement britannique ordonna de détacher la fré-

gate la Phœbé, pour servir d'escorte au vaisseau armé l'Isaac Todd, qui était prêt à faire voile avec des hommes et des munitions, pour fonder un nouvel établissement. Ils devaient se rendre, ensemble, à l'embouchure de la Colombia, capturer ou détruire toute forteresse américaine qu'ils y trouveraient, et planter leur pavillon sur ses ruines.

Informé de ces projets, M. Astor ne perdit pas de temps pour adresser au secrétaire d'État une seconde lettre, dans laquelle il lui communiquait ces nouvelles, et le priait d'en faire part au Président. Sa lettre précédente n'ayant reçu aucune réponse, il se contenta de cette simple communication, et ne fit pas d'autre demande de secours.

Réveillé à la fin par le danger qui menaçait l'établissement d'Astoria, et comprenant l'importance de conserver sur les bords de l'Océan Pacifique un point d'appui pour le commerce et pour la marine des États-Unis, le Gouvernement américain se décida à envoyer, pour ce service, la frégate Adams, capitaine Crane. En apprenant cette détermination, M. Astor s'empressa d'équiper un vaisseau, appelé l'Entreprise, afin de faire porter de nouveaux renforts à Astoria, sous l'escorte de la frégate Adams.

Vers le milieu de juin, tandis qu'il s'occupait de ces préparatifs, il reçut de M. Robert Stuart

une lettre datée de Saint-Louis, 1er mai 1813. Cette lettre confirmait la nouvelle déjà rapportée par les journaux, de l'arrivée de M. Hunt à Astoria, et du retour heureux de M. Stuart; elle contenait en outre le compte le plus flatteur de la prospérité de l'entreprise.

L'anxiété de M. Astor pour le succès de ce grand objet de son ambition avait été si profonde, qu'il fut presque accablé par ces bonnes nouvelles. « Je fus près, dit-il, de tomber à genoux dans un transport de gratitude. »

Il apprit en même temps que le Castor avait fait un bon voyage de New-York à la Colombia. Ce fut un nouveau sujet d'espérance pour le bien-être de la petite colonie. Le poste, ainsi renforcé, était commandé par un Américain; un vaisseau de guerre était prêt à faire voile pour le protéger; son avenir semblait donc plein d'espérance, et M. Astor s'occupa avec une nouvelle vigueur d'équiper son vaisseau marchand.

Malheureusement pour Astoria, ce brillant rayon de prospérité fut bien vite obscurci par des nuages. Précisément lorsque l'Adams eut reçu son complément d'hommes, et lorsque les deux vaisseaux furent sur le point de mettre en mer, le commodore Chauncey, qui commandait sur le lac Ontario, demanda un renfort de marins. La demande était urgente; l'équipage de l'Adams fut

immédiatement requis pour ce service, et le vaisseau ne put partir.

Malgré ce malheureux contre-temps M. Astor ne se laissa pas décourager. Il résolut d'envoyer l'Entreprise, sans protection, et de lui laisser courir les chances de capture pendant son trajet solitaire à travers l'Océan. Mais, justement à cette époque, une escadre anglaise parut au-delà de Hook, et le port de New-York se trouva bloqué. Envoyer un vaisseau en mer dans ces conjonctures, c'était l'exposer à une perte presque certaine. L'Entreprise fut donc déchargée, et M. Astor fut obligé de s'en consoler en espérant que l'Alouette pourrait atteindre heureusement Astoria. Moyennant ce renfort, et sous la bonne conduite de M. Hunt et de ses associés, il se flattait que la petite colonie serait capable de se soutenir par elle-même jusqu'au retour de la paix.

CHAPITRE LV.

Affaires d'État à Astoria. — Mac Dougal demande la main d'une princesse indienne. — Il envoie une ambassade à Comcomly. — Idées matrimoniales des Chinooks. — Dot. — La mariée est amenée au fort. — L'habile beau-père. — Arrivée de M. Hunt à Astoria.

Nous avons eu jusqu'ici à raconter tant d'événements sombres et désastreux, que nous éprouvons une satisfaction momentanée en arrivant à quelque chose d'une nature plus agréable, et en rapportant le premier, ou plutôt le seul *mariage du grand monde* qui ait eu lieu dans l'Établissement naissant d'Astoria.

Mac Dougal, à ce qu'il paraît, était un faiseur de projets, possédé d'une ambition démesurée, quoiqu'un peu irrégulière. Il conçut la pensée de rechercher la main d'une des princesses aborigènes. C'était une fille du potentat borgne qui régnait sur la tribu ichthyophage des Chinoooks, et qui fournissait depuis long-temps la Factorerie d'éperlans de mer et d'esturgeons.

Quelques récits donnent une origine romantique à cette affaire, et la font remonter jusqu'à

la nuit orageuse où Mac Dougal, dans le cours d'une expédition exploratrice, avait été forcé par la tempête de chercher un abri dans la royale demeure de Comcomly. Là, pour la première fois, il aurait été ébloui par les charmes de cette princesse pêcheuse, tandis qu'elle s'efforçait de bien recevoir les hôtes de son père.

D'un autre côté, le *Journal d'Astoria*, tenu sous les yeux de Mac Dougal, enregistre cette union comme une affaire d'État, et comme un grand trait de politique. La Factorerie pour ses provisions dépendait principalement des Chinooks; ils avaient été jusqu'alors bien disposés, mais on craignait qu'ils ne changeassent, s'ils venaient à découvrir la faiblesse de la garnison, les besoins de l'Établissement, et l'intention où l'on était de quitter le pays. Cette alliance, au contraire, devait à jamais rattacher Comcomly, et la puissante tribu des Chinooks, aux intérêts des Astoriens. Quoi qu'il en puisse être, car il est difficile de sonder la profonde politique des gouverneurs et des princes, Mac Dougal dépêcha deux de ses Clercs comme ambassadeurs extraordinaires, pour faire des ouvertures au Chef borgne, relativement à la main de sa fille.

Quoique les Chinooks ne soient point une nation bien raffinée, ils ont sur les arrangements matrimoniaux des idées qui ne déshonoreraient

pas les amateurs les plus déterminés de dot et de contrat. Le prétendant se rend, non pas au boudoir de sa maîtresse, mais à la loge du père, aux pieds duquel il dépose ses présents. Ses désirs sont alors expliqués par quelque ami discret, choisi par lui pour cet office. Si le prétendant et ses présents trouvent grâce aux yeux du père, celui-ci expose la chose à la jeune personne, et s'enquiert de l'état de ses inclinations. Si sa réponse est favorable, la demande est acceptée, et le prétendant fait au père, selon la beauté et le mérite de la future, de nouveaux présents de chevaux, de canots, etc. Il reçoit à son tour des présents de la même nature quand le mariage est consommé.

Nous avons eu plus d'une occasion de parler de l'habileté de Concomly. Jamais elle ne s'exerça plus adroitement que dans cette circonstance. Il était grand ami de Mac Dougal, et charmé de l'idée d'avoir un gendre si distingué. Mais une telle occasion d'augmenter sa fortune ne devait probablement pas se représenter une seconde fois, et il résolut d'en tirer le meilleur parti possible. La négociation fut donc prolongée avec une science véritablement diplomatique. Les ambassadeurs tinrent conférence sur conférence. Comcomly faisait des demandes extravagantes, et estimait au plus haut prix les charmes de sa fille. Il

est vrai qu'on la représente comme ayant une des têtes les plus plates et les plus aristocratiques de la tribu. A la fin, pourtant, les préliminaires furent heureusement ajustés. Le 20 juillet, dans l'après-midi, une escadrille de canots arriva du village des Chinooks, apportant la royale famille de Comcomly et toute sa cour.

Le digne sachem, paré d'une couverture bleue et d'une culotte rouge, orné d'une quantité extraordinaire de peinture et de plumes, accompagné d'une longue suite de guerriers et de nobles à demi nus, débarqua avec une pompe impériale. Un cheval attendait la Princesse. Elle monta en croupe derrière un des Clercs, et fut ainsi transportée, timide, mais consentante, à la forteresse. Elle y fut reçue avec une joie vive par son futur brûlant d'impatience.

Cependant, ses ornements nuptiaux causèrent d'abord un peu d'embarras, car elle s'était ointe et peinte pour la circonstance, suivant les modes chinooks. Mais, grâce à de nombreuses ablutions, elle fut débarrassée de toute couleur, comme de toute odeur factices, et lorsqu'elle entra dans l'état matrimonial, c'était la princesse la plus propre qui eût jamais existé dans la tribu un peu onctueuse des Chinooks.

Depuis cette époque Comcomly ne manqua pas de venir chaque jour au fort, et fut admis aux conseils

les plus intimes de son gendre. Il prenait intérêt à tout ce qu'on faisait, et rendait surtout de fréquentes visites au forgeron, dont il employait l'habileté à fabriquer toutes sortes d'armes et d'ustensiles appropriés à l'état sauvage. Les affaires les plus urgentes de la Factorerie en souffraient bien quelquefois, mais le moyen de refuser le père de la Princesse!

La lune de miel était à peine écoulée, et Mac Dougal était assis avec son épouse dans la forteresse d'Astoria, quand le 20 août 1813, vers midi, Gassacop, fils de Comcomly, entra précipitamment, et annonça, avec grande agitation, qu'il y avait un vaisseau à l'embouchure de la rivière. Était-ce un messager de paix ou de guerre? Était-il américain ou anglais? Était-ce le Castor ou l'Isaac Todd? Mac Dougal descendit promptement au bord de l'eau, se jeta dans un bateau, et ordonna de ramer vigoureusement vers l'embouchure du havre. Ceux qui étaient restés dans le fort examinaient avec anxiété l'entrée de la rivière, pour savoir s'il fallait se préparer à féliciter des amis ou à combattre des ennemis. A la fin, on aperçut un vaisseau qui traversait la barre et qui se dirigeait vers Astoria. Tous les regards restèrent silencieusement fixés sur lui, jusqu'au moment où on reconnut le pavillon américain. Un joyeux hourra s'échappa alors de toutes les bouches, et

bientôt le canon du fort fit entendre un bruyant salut.

Le vaisseau jeta l'ancre du côté opposé de la rivière, et rendit le salut. Le bateau de Mac Dougal l'aborda, et on ne le vit revenir que le soir. Les Astoriens le suivaient des yeux pour découvrir quelles personnes il rapportait, mais le soleil s'enfonça dans la mer et la nuit vint avant qu'ils pussent satisfaire leur avide curiosité. A la fin, le bateau atteignit le bord, et M. Hunt descendit sur le rivage. Il fut salué comme s'il était revenu de l'autre monde, et son retour fut célébré par des réjouissances presque aussi grandes que celles des noces de Mac Dougal.

Nous allons maintenant raconter les causes de sa longue absence, pendant laquelle avaient été faites tant de suppositions sombres et décourageantes.

CHAPITRE LVI.

Voyage du Castor à New-Archangel. — Un gouverneur russe. — Marchés bachiques. — Voyage au Kamtschatka. — Pêcherie de l'île Saint-Paul. — Tempête. — M. Hunt est laissé aux îles Sandwich. — Opérations du capitaine Sowle à Canton — Retour de M. Hunt à Astoria.

Lorsque le Castor quitta Astoria, le 4 août 1812, il devait suivre la côte vers le nord jusqu'à Sheetka, ou New-Archangel, afin d'y déposer une partie de sa cargaison, destinée à ravitailler l'établissement russe. Il devait ensuite revenir à Astoria, où l'on pensait qu'il arriverait en octobre.

New-Archangel est situé par 57° 2′ de latitude nord. C'était le quartier général des différentes colonies de la Compagnie russe des fourrures, et le commun rendez-vous des vaisseaux américains trafiquant le long de la côte.

Le Castor arriva à New-Archangel le 19 août, sans avoir eu d'aventures remarquables. Le comte Baranhoff, gouverneur des divers établissements russes, faisait alors sa résidence dans ce comptoir. C'était un vieux Russe, grossier, ivrogne, mais franc et hospitalier; moitié marchand, moitié

soldat, et par-dessus tout bon compagnon, de la vieille école tapageuse.

M. Hunt trouva ce vétéran hyperboréen dans un fort qui couronnait toute la crête d'un promontoire élevé, et qui, armé de cent canons, était imprenable pour des Indiens. Le vieux gouverneur régnait sur soixante Russes qui formaient le noyau de son comptoir, et sur un nombre indéfini de chasseurs Kodiaks, qui rôdaient continuellement autour du fort, comme autant de chiens affamés autour du quartier-général d'une troupe de chasseurs. Quoique le Gouverneur fût un bon enfant parmi ses hôtes, c'était un strict observateur de la discipline pour ses hommes. Il les maintenait dans une parfaite sujétion, et faisait monter la garde à sept d'entre eux nuit et jour.

Outre ces sujets et ces serfs immédiats, le vieux potentat russe exerçait encore beaucoup d'empire sur une classe nombreuse de marchands interlopes, qui avaient recours à lui pour obtenir aide et protection. Grâce à ceux-ci, on pouvait dire que son pouvoir s'étendait sur toute la côte du Nord-ouest. C'étaient des capitaines de vaisseaux américains, engagés dans un commerce particulier. Ils arrivaient à New-Archangel pour ainsi dire à vide. Là, ils prenaient sur leur vaisseau une cinquantaine de canots avec une centaine de chasseurs Kodiaks; ils recevaient également des pro-

visions et toutes les choses nécessaires pour chasser les loutres de mer sur les côtes de la Californie, où les Russes ont aussi un établissement. Le vaisseau partait alors; il côtoyait la Californie et y déposait, de distance en distance, des canots et des chasseurs à qui l'on ne fournissait que de l'eau, et qui dépendaient de leur propre adresse pour leur subsistance. Quand le capitaine supposait qu'un nombre de peaux suffisant devait être rassemblé, il recueillait ses canots, ses chasseurs, et retournait avec eux à New-Archangel, où il remettait les produits de son voyage, recevant pour sa part la moitié des fourrures.

Comme nous l'avons dit, le vieux Gouverneur exerçait sur ces capitaines côtiers une sorte d'empire, mais d'une nature toute spéciale. C'était la tyrannie de la table. Ils étaient obligés de prendre part à ses *prosnies* ou *carrousses*, et de boire à sa fantaisie. Or ses carrousses n'étaient pas de l'espèce la plus tranquille, et sa boisson n'était pas douce comme nectar. « Il donne continuellement des galas, dit M. Hunt, et si vous ne buvez pas du rhum sec et du punch bouillant, il vous insulte aussitôt qu'il est gris, c'est-à-dire fort peu de temps après s'être mis à table. »

Que s'il se trouvait quelque capitaine de la société de tempérance, qui refusât d'entacher sa sobriété, il pouvait aller chercher un marché

ailleurs, car il n'avait aucune chance avec le Gouverneur. Il est vrai que de semblables poules mouillées souillaient rarement la présence du vieux Baranhoff; les capitaines côtiers connaissaient trop bien son humeur et leur intérêt. Ils prenaient part à ses fêtes; ils buvaient, ils chantaient, ils hurlaient, jusqu'à ce que tout le monde fût dans les vignes du Seigneur, et alors les affaires allaient comme sur des roulettes.

Les têtes faibles avaient reçu, peu de temps avant l'arrivée de M. Hunt, un terrible avertissement. Un jeune officier de marine avait récemment été envoyé par l'Empereur pour prendre le commandement d'un des vaisseaux de la Compagnie. Le Gouverneur, comme à l'ordinaire, l'invita à ses *prosnics*, et voulut le régaler de quelque chose de *raide*. Le jeune homme se défendit jusqu'à ce que la colère du vieux Comte fût tout-à-fait allumée. Le vétéran l'emporta enfin et grisa l'autre bon gré, mal gré. A mesure qu'ils s'enivraient, ils devenaient plus bruyants et finirent par se quereller sérieusement. Le jeune homme paya le vieux Baranhoff dans sa propre monnaie en le frappant vigoureusement. Mais quand celui-ci fut dégrisé, il lui fit administrer pour sa récompense soixante-dix-neuf coups de knout, mesurés avec une ponctualité tout-à-fait russe.

Tel était le vieux ours blanc à qui M. Hunt

avait affaire. Comment il s'arrangea de son humeur, s'il lui fit raison en rhum sec et en punch brûlant, et s'il trinqua avec lui en faisant ses marchés, nous n'en voyons rien sur son journal. Nous devons inférer cependant de ses observations générales sur l'empire absolu de ce potentat altéré, qu'il fut obligé de se conformer aux usages de la Cour, et que leurs transactions commerciales présentaient un grotesque mélange de punch et de peaux.

Cependant ce qui contrariait le plus M. Hunt, c'étaient les retards qu'il éprouvait à disposer de la cargaison de son navire et à en obtenir le prix. Malgré toute la dévotion du Gouverneur à la bouteille, elle n'offusquait jamais ses facultés de manière à lui faire oublier ses intérêts, et M. Hunt le représente comme aussi rusé dans ses marchés que le plus méchant buveur d'eau. Beaucoup de temps se passa à négocier avec lui, et lorsque le traité fut conclu, le mois d'octobre était arrivé. Pour ajouter à ces délais, il fut convenu que la cargaison serait payée en peaux de veaux marins. Or, il se trouva qu'il n'y avait aucune de ces peaux au fort du vieux Baranhoff. Il fallut donc que M. Hunt se rendît à un établissement pour la pêche du veau marin, formé par la Compagnie russe sur l'île de Saint-Paul, dans la mer du Kamtschatka. M. Hunt mit

à la voile le 4 octobre, après avoir passé quarante-cinq jours à boire et à trafiquer avec le sobre commandant. Encore s'estima-t-il fort heureux d'être tiré des griffes de cet « homme de la mer. »

Le Castor arriva à Saint-Paul le 31 octobre, époque à laquelle il aurait dû être de retour à Astoria. L'île Saint-Paul est située par 57 degrés de latitude nord. Les rivages, dans certaines saisons, sont couverts de veaux marins. Les Russes prennent seulement les petits, âgés de sept à dix mois, gardent les mâles et donnent la liberté aux femelles pour que la race ne diminue point.

Les insulaires tuent les gros pour les manger et pour faire des canots de leur peau. Ils les chassent du bord de la mer, par-dessus les rochers, jusqu'auprès de leurs habitations, et les égorgent alors. Par ce moyen ils s'épargnent la peine de les transporter. Après les avoir écorchés tous, on sépare de la chair les entrailles et la graisse huileuse. Cette graisse, avec le bois flotté, sert à faire du feu, car l'île est entièrement dénuée d'arbres. Quant à la chair, elle compose la principale nourriture des Naturels, qui y joignent des œufs d'oiseaux de mer conservés dans de l'huile, quelques lions marins attrapés par aventure, quelques canards dans l'hiver, et certaines racines sauvages.

Sept Russes et une certaine quantité de chas-

seurs, natifs d'Oonalaska, habitaient l'île Saint-Paul avec leurs familles. Leurs cabanes ressemblaient à des canots renversés, et la plupart étaient construites avec des mâchoires de baleine qui servaient de solives. Des morceaux de bois flotté, placés en travers, étaient recouverts d'herbe, de peaux et enfin de terre. Malgré la rigueur du climat, ces huttes étaient tout-à-fait comfortables, mais elles avaient une odeur de marée aussi forte, nous dit-on, « que celle du logement de Jonas dans la baleine. »

M. Hunt habitait de temps en temps une de ces odoriférantes demeures, afin d'être plus à portée de hâter le chargement du vaisseau. Cependant l'opération était assez lente, car il fallait examiner chaque paquet, afin de n'être point trompé : puis il fallait transporter les pelleteries dans de grands bateaux de peaux, jusqu'au navire qui se tenait à une certaine distance du rivage. Une nuit, tandis que M. Hunt était à terre avec quelques autres personnes de l'équipage, il s'éleva un orage terrible. Quand le jour arriva le vaisseau était disparu. M. Hunt, rempli d'anxiété, le chercha jusqu'à la nuit sur la vaste étendue de l'Océan; mais ce fut en vain. Pendant plusieurs jours, il alla chaque matin contempler tristement ces ondes mugissantes, mais il n'apercevait rien que des vagues sombres et un firmament chargé

de toutes les menaces du nord. Le soir, il se retirait sous les mâchoires de baleine, et se couchait désolé sur des peaux de veaux marins.

Enfin, le 13 novembre, le Castor reparut, mais très fatigué par les tourmentes qu'il avait subies dans ces mers hyperboréennes. Pour se maintenir dans ces parages, il avait été obligé de mettre des voiles dehors, malgré la violence du vent, et avait par conséquent beaucoup souffert dans sa voilure et dans ses manœuvres.

M. Hunt se hâta d'y faire transporter le reste de sa cargaison; puis, disant adieu à ses amis les mangeurs de phoques et à leurs habitations d'os de baleines, il se remit encore une fois en mer.

Il était alors en route pour retourner à Astoria, et il aurait été heureux pour les intérêts de l'Établissement et de son fondateur, qu'il y fût effectivement retourné; mais, malheureusement, une question embarrassante s'éleva dans son esprit. Les voiles et les manœuvres du Castor avaient été fort endommagées par la dernière tempête. Serait-il capable de résister aux violents coups de vent auxquels on devait s'attendre en se dirigeant, à cette époque de l'année, vers la Colombia? Était-il prudent, dans cette saison tempêtueuse, de compromettre la riche cargaison que le vaisseau contenait déjà, en passant et en repassant la barre dangereuse de cette rivière? Ces doutes étaient

probablement suggérés et appuyés par le capitaine Sowle, qui, comme nous l'avons déjà vu, était doué d'un excès de prudence, ou plutôt de timidité. Ils peuvent avoir eu quelque poids sur l'esprit de M. Hunt, mais il y avait d'autres considérations qui l'influençaient davantage. Les délais imprévus que le navire avait éprouvés à New-Archangel, et le temps qu'il avait perdu par l'obligation d'aller jusqu'à l'île Saint-Paul, l'avaient tellement retardé, qu'il courait risque, en arrivant si tard à Canton, de ne trouver qu'un mauvais marché, tant pour la vente des pelleteries que pour l'achat d'une cargaison de retour. M. Hunt croyait donc que l'intérêt de la Compagnie exigeait qu'il se rendît avec le vaisseau aux îles Sandwich, et qu'il s'y fît débarquer, afin de laisser le Castor continuer immédiatement sa route vers Canton. Lui-même pouvait attendre dans l'Archipel le vaisseau annuel de New-York, pour revenir à Astoria.

D'un autre côté, il était détourné de cette marche par ses engagements, par le plan de voyage tracé au Castor dans les instructions de M. Astor, par sa propre inclination, par la possibilité que l'Établissement eût besoin de sa présence, et par la pensée qu'il devait y avoir déjà à Astoria une grande quantité de pelleteries n'attendant que le retour du Castor pour être transportées au marché.

Ces questions embarrassantes agitaient l'esprit de M. Hunt, et lui inspiraient des réflexions pleines de sollicitude ; car c'était un homme consciencieux, qui paraît avoir toujours eu en vue le fidèle accomplissement de ses devoirs, et l'intérêt de ses commettants. La détermination qu'il prit dans cette circonstance ne fut pas judicieuse, et l'événement le prouva : mais il s'était persuadé qu'il y avait nécessité de porter vers les îles Sandwich, et que l'état de délabrement du vaisseau ne lui laissait pas d'autre alternative. Peut-être, d'ailleurs, ne fit-il que céder aux représentations du timide Capitaine. Quoi qu'il en soit, on se dirigea vers les îles Sandwich, et on jeta l'ancre à Woahoo. Le vaisseau y subit les réparations nécessaires, et remit en mer le 1er janvier 1813, laissant M. Hunt dans l'île. Nous suivrons le Castor à Canton, car sa destinée est liée au tissu d'infortunes et de contre-temps qui paralysèrent la grande entreprise que nous racontons. La conduite de son capitaine peut servir, d'ailleurs, à démontrer les inconvénients qu'il y a à ce que les commandants de vaisseau agissent contrairement à leurs ordres.

Le Castor arriva heureusement à Canton, et son capitaine y trouva une lettre de M. Astor, qui l'informait de la guerre et le chargeait d'en porter la nouvelle à Astoria. Soit obstination,

soit timidité, il ne voulut pas exécuter les ordres de M. Astor, et lui écrivit qu'il attendrait en Chine le retour de la paix, et retournerait ensuite à New-York. Les autres mesures du capitaine Sowle furent également maladroites et malheureuses. On lui offrit 750,000 fr. des fourrures qu'il avait à bord du Castor. Les marchandises avec lesquelles on se les était procurées n'avaient coûté que 125,000 fr., à New-York. Si le Capitaine avait accepté cette offre, et avait employé la somme en nankins (qui, à cette époque, étaient tombés aux deux tiers de leur prix ordinaire, à cause de la guerre), ces nankins auraient valu à New-York 1,500,000 fr. Il est vrai que la guerre rendait peu sûr de tenter le retour; mais le Capitaine aurait pu mettre ses nankins en magasin à Canton, et faire voile pour Astoria, sans crainte de capture. Il aurait appris aux Partners la nouvelle des grands profits réalisés sur sa cargaison, et de ceux encore plus grands qu'on pouvait espérer des marchandises de remplacement. De si brillants avantages dès le commencement de l'entreprise auraient contre-balancé la sombre influence de la guerre, et auraient rempli tous les esprits de courage et de persévérance. Au lieu de cela le capitaine Sowle, hésitant et marchandant pour obtenir un meilleur prix, refusa l'offre de 750,000 fr. qui lui avait été faite. Cependant la

valeur des pelleteries commença à baisser : cela ne fit qu'augmenter son irrésolution. Enfin elles tombèrent si bas, qu'il ne voulut plus vendre du tout. Il emprunta de l'argent à dix-huit pour cent, au compte de M. Astor, et désarma son vaisseau pour attendre le retour de la paix.

Cependant M. Hunt avait eu bientôt des motifs de se repentir d'avoir changé la marche du Castor, car sa résidence aux îles Sandwich se prolongeait bien au-delà de ses calculs. Durant tout le printemps il attendit en vain le vaisseau annuel. Lui aussi commençait à reconnaître combien il avait eu tort de s'écarter des ordres précis de M. Astor. S'il était retourné de Saint-Paul à Astoria, il aurait prévenu toute l'anxiété qu'on avait éprouvée sur son compte, tout le découragement qui s'était répandu sur l'entreprise entière; enfin le Castor aurait pris les fourrures rassemblées à la Factorerie, et les aurait transportées à Canton ; de sorte qu'il en serait résulté de grands bénéfices, au lieu de grandes pertes. La plus grande erreur, toutefois, fut celle commise par le capitaine Sowle.

Vers le 20 du mois de juin, le vaisseau l'Albatross, capitaine Smith, arriva de la Chine, et apporta aux îles Sandwich les premières nouvelles de la guerre. M. Hunt ne fut plus en doute, dès lors, sur la cause qui avait empêché le vaisseau annuel d'arriver. Ses premières pensées furent

pour le bien-être d'Astoria. Imaginant qu'on devait y avoir besoin de vivres, il nolisa l'Albatross, au prix de 10,000 fr., pour se faire transporter, avec quelques provisions, à l'embouchure de la Colombia. Il y arriva, comme nous l'avons vu, le 20 août 1813, après une année d'aventures maritimes, qui auraient pu fournir un chapitre aux voyages de Sindbad le marin.

CHAPITRE LVII.

Arrangements pris par les Partners. — M. Hunt repart dans l'Albatross. — Il arrive aux îles Marquesas. — Il apprend des nouvelles de la frégate anglaise la Phœbé. — Il se rend aux îles Sandwich. — Voyage de l'Alouette. — Son naufrage. — Conduite de Tamaahmaah et des insulaires envers les naufragés.

M. Hunt fut accablé de surprise quand il apprit que les Partners avaient résolu d'abandonner Astoria. Cependant il s'aperçut bientôt que les choses avaient été trop loin, et que cette mesure était trop arrêtée dans l'esprit de ses co-partners, pour qu'aucune opposition de sa part pût y mettre obstacle. Il était ébranlé d'ailleurs par les rapports décourageants qu'on lui faisait sur le commerce intérieur, et qu'on avait déjà envoyés à M. Astor. Lui-même avait éprouvé bien des perplexités, bien du découragement. Il avait une consciencieuse sollicitude pour les intérêts de M. Astor, et ne comprenant point ses vues élevées, ni son habitude d'opérer avec de grands capitaux, il avait été effrayé, dès le commencement, par l'énorme mise de fonds qui était nécessaire. Il avait ensuite été découragé par les pertes souffertes, qui lui paraissaient d'une

grandeur ruineuse. Par degrés donc il fut amené à acquiescer à la résolution prise par ses collègues, comme étant, peut-être, nécessitée par la gravité des circonstances. Son unique souci devint alors de terminer l'affaire avec le moins de perte possible pour M. Astor.

Une grande quantité de riches fourrures étaient rassemblées à la Factorerie, et il était nécessaire de les faire parvenir sur un marché. Il y avait aussi vingt-cinq insulaires sandwichiens employés par la Compagnie et qu'elle s'était obligée à renvoyer dans leur pays natal. Ces deux objets imposaient la nécessité de se procurer un vaisseau.

L'Albatross était destiné pour les îles Marquesas, et de là pour l'archipel Sandwich. Il fut décidé que M. Hunt s'y embarquerait pour aller à la recherche d'un bâtiment, et reviendrait, s'il était possible, avant le 1er janvier 1814, amenant avec lui un renfort de provisions. Cependant, si quelque chose l'empêchait de revenir, il était convenu qu'on proposerait un arrangement à Mac Tavish, pour transférer, du service de la Compagnie américaine des Fourrures à celui de la Compagnie du Nord-ouest, ceux des hommes qui consentiraient à cet arrangement. Dans ce cas, Mac Tavish devenait responsable de leurs gages, et devait recevoir un équivalent en marchandises des magasins de la Factorerie. Comme un moyen de faciliter

l'expédition de cette affaire, M. Mac Dougal proposa que tout l'arrangement avec Mac Tavish fût confié à lui seul, dans le cas où M. Hunt ne serait pas revenu. On y consentit, cette dernière circonstance étant regardée comme possible, mais comme peu probable.

Il convient de remarquer ici que déjà trois des Clercs, qui étaient Anglais, avaient passé au service de la Compagnie du Nord-ouest, du consentement de Mac Dougal, et étaient partis avec Mac Tavish pour son poste de l'intérieur, aussitôt que l'intention de dissoudre l'association avait été annoncée.

Après avoir demeuré six jours à Astoria pour arranger toutes ces affaires, M. Hunt fit voile dans l'Albatross le 26 août 1813, et arriva, sans accidents, aux îles Marquesas. Il n'y avait point long-temps qu'il s'y trouvait, quand le commodore Porter y arriva sur la frégate l'Essex, amenant avec lui un grand nombre de baleiniers anglais, qu'il avait capturés dans l'Océan Pacifique. M. Hunt apprit du Commodore que la frégate anglaise la Phœbé, accompagnée d'un vaisseau de charge armé d'une manière convenable à l'attaque des forts, était arrivée à Rio-Janeiro, où elle avait été jointe par les sloops de guerre le Chérubin et le Raton (Racoon). Tous ensemble avaient mis à la voile, le 6 janvier, pour

l'Océan Pacifique et se dirigeaient, à ce que l'on supposait, vers la Colombia.

C'était là l'arrêt de mort du malheureux Établissement, et M. Hunt se vit plongé dans des perplexités plus grandes que jamais. Il avait fait tous ses efforts pour tirer M. Astor d'une mauvaise affaire, avec aussi peu de perte que possible, mais voilà que toutes ses avances allaient être englouties à la fois. Comment prévenir ce danger? Il était impossible de noliser un vaisseau, maintenant qu'une escadrille anglaise se dirigeait vers la Colombia. M. Hunt voulut acheter un des navires baleiniers amenés par le commodore Porter; celui-ci en ayant demandé 125,000 fr., le prix parut exorbitant, et l'affaire ne put avoir lieu. M. Hunt pressa alors le Commodore d'équiper une de ses prises et de l'envoyer à Astoria pour en ramener les marchandises et une partie des habitants. Le Commodore refusa, disant « qu'il n'avait pas l'autorité nécessaire. » Il assura cependant M. Hunt qu'il tâcherait de rencontrer les ennemis, et que, s'il apprenait avec certitude qu'ils se fussent dirigés vers la Colombia, il s'y rendrait aussi, pourvu que les circonstances le lui permissent.

Dans cet état d'incertitude, M. Hunt fut retenu aux Marquesas jusqu'au 23 novembre, et se rendit alors, dans l'Albatross, aux îles Sandwich.

Malgré la guerre et les autres événements décourageants, il conservait encore un faible espoir d'y apprendre des nouvelles du vaisseau annuel; car il savait quel orgueil et quel intérêt M. Astor mettait à sa grande entreprise, et il ne le croyait pas capable de se laisser décourager par les obstacles. C'était seulement lui rendre justice, et nous allons maintenant expliquer la non-arrivée du vaisseau annuel qui avait été dépêché avec des renforts et des provisions. Ce voyage forme un autre chapitre d'accidents dans cette malencontreuse histoire.

L'Alouette avait fait voile de New-York le 6 mars 1813, et était heureusement arrivée à quelques degrés des îles Sandwich, lorsqu'elle fut assaillie par une tempête d'une épouvantable violence. C'était un noble vaisseau, et pendant quelque temps il lutta bravement avec l'orage. Malheureusement il fit chapelle, et fut frappé par une énorme vague qui le jeta sur le bout de ses barrots. En même temps le gouvernail était entraîné sous le vent, et il devenait impossible de gouverner le vaisseau. Une autre vague effroyable l'ayant renversé complétement, l'ordre fut donné de couper les mâts, et dans la précipitation du moment les bateaux furent aussi jetés à la mer. Lorsque le vaisseau se redressa, toutes les couvertures d'écoutilles étaient emportées, et ce n'é-

tait plus qu'un ponton rempli d'eau et balayé par les vagues qui passaient par-dessus. Quand on appela l'équipage, un des hommes ne répondit point. On le découvrit dans le gaillard d'avant. Il était noyé.

En coupant les mâts, il avait été impossible d'observer la précaution nécessaire de commencer par les agrès situés sous le vent, car, vu la position du vaisseau, ils se trouvaient complétement submergés. Les mâts et les esparres restant ainsi enchaînés au bâtiment par les haubans et par les agrès, n'en furent détachés qu'au bout de quatre jours. Durant tout ce temps le vaisseau roula dans les sillons de la mer. Les houles énormes brisaient sur lui, enlevaient, jetaient çà et là les esparres, et meurtrissaient les marins à demi noyés, qui s'attachaient au mât de beaupré et aux tronçons des autres mâts. Les souffrances de ces pauvres gens étaient intolérables. Ils étaient debout dans l'eau jusqu'à la ceinture, en danger imminent d'être entraînés par chaque vague. Dans cette situation ils n'osaient point dormir, de peur de lâcher leur point d'appui, et d'être emportés par les flots. La seule place sèche sur le vaisseau était le mât de beaupré. Là les naufragés se faisaient attacher tour à tour pendant une demi-heure et jouissaient ainsi de courts intervalles de sommeil.

Le 14, le lieutenant mourut à son poste, et fut entraîné par la houle. Le 17, deux marins épuisés de fatigue s'étant évanouis, furent emportés par une vague. La houle suivante rejeta leurs corps sur le pont, où ils restèrent, balancés çà et là, objets de terreur pour leurs compagnons à moitié morts. M. Ogden, le subrécargue, qui était sur le mât de beaupré, cria aux hommes voisins des corps de les attacher au vaisseau, horrible et dernière ressource contre les extrémités de la faim.

Le 19, la tempête s'apaisa graduellement, et la mer devint calme. Les marins commencèrent à se traîner faiblement sur les débris du navire, et à le débarrasser. Les esparres furent enlevées, les ancres et les canons jetés par-dessus bord. La vergue de civadière servit de mât de fortune, et le perroquet de fougue y fut ajusté. Une espèce d'échafaud fut construit avec quelques esparres brisées; les naufragés s'y trouvaient élevés au-dessus de la surface de l'eau, et pouvaient y dormir à leur aise sans être mouillés. Cependant ils souffraient cruellement de la faim et de la soif. Heureusement il y avait à bord un insulaire des îles Sandwich, nageur expert, qui parvint à pénétrer dans la cabine. Il en amenait parfois quelques bouteilles de vin et de porter. A la fin, étant arrivé jusqu'à l'arrière de la cale, il en tira un quartaut de vin. Il atteignit aussi un peu de

porc cru, que l'on distribua avec la plus grande parcimonie. Les horreurs de cette situation étaient augmentées par la vue de nombreux requins qui rôdoient autour du vaisseau comme s'ils avaient attendu leur proie. Le 24, le cuisinier, qui était un Noir, mourut, et ayant été jeté à la mer, fut à l'instant même saisi par ces monstres affamés.

Depuis plusieurs jours les malheureux naufragés étaient lentement entraînés par leur petite voile, lorsqu'ils aperçurent la terre. Ils en étaient éloignés d'environ quinze lieues. Pendant deux ou trois jours ils furent ballottés çà et là sans la perdre de vue. Le 28, ils aperçurent, avec des transports de joie, plusieurs canots qui s'approchaient. Les Sauvages qui les montaient vinrent à bord, et apportèrent une précieuse provision de patates. On apprit d'eux que la terre qu'on apercevait était une des îles Sandwich. Le sous-lieutenant et l'un des marins allèrent à terre dans le canot, afin de se procurer de l'eau et des provisions, et d'obtenir l'aide des insulaires pour touer le vaisseau dans un havre.

Ils ne revinrent pas, et l'on ne reçut aucun secours du rivage. Le lendemain, dix ou douze canots arrivèrent auprès du navire, mais se bornèrent à ramer à l'entour, comme autant de requins, et ne voulurent pas aider à le conduire à terre.

La mer continuait à briser sur le vaisseau avec tant de violence, qu'il était impossible de manœuvrer le gouvernail sans le secours de cordes. Les gens de l'équipage étaient alors si affaiblis par la famine et par la soif, que le Capitaine pensa qu'il leur serait impossible de résister à la fureur de la mer quand le vaisseau toucherait. Il crut donc que leur seule chance de salut était de gagner la terre dans les canots des Indiens, et d'être prêts à recevoir et à protéger la carcasse du navire quand elle serait poussée sur le rivage. En conséquence, il fit transporter tous ses gens à terre ; mais à peine débarqués, ils furent entourés par les Sauvages, dépouillés de leurs vêtements, et laissés presque nus. Le nom de cette île inhospitalière est Tahoorowa.

Pendant la nuit le bâtiment vint échouer au milieu du ressac, et peu de temps après creva par le fond. Le lendemain matin de nombreux tonneaux de provisions furent poussés sur le rivage. Les Naturels les défonçaient pour en prendre les cercles de fer, mais ils ne voulurent pas permettre à l'équipage de toucher à leur contenu, non plus que d'aller à bord du vaisseau.

Comme l'équipage manquait de tout, et qu'il pouvait s'écouler bien du temps avant de trouver une occasion de sortir de l'Archipel, M. Ogden se rendit à l'île d'Hawaïi aussitôt que cela lui fut

possible, et s'efforça d'entrer en arrangement avec le Roi, pour soulager la misère des naufragés.

L'illustre Tamaahmaah, comme nous l'avons fait voir dans une autre occasion, était un habile trafiquant. Dans la circonstance actuelle il se montra fort adroit à profiter du naufrage. Ses négociations avec Mac Dougal et les Eris de la Compagnie américaine des Fourrures n'eurent que peu d'influence sur sa conduite, et ne l'empêchèrent pas de profiter de l'infortune des Américains. Il consentit à leur fournir des provisions pendant qu'ils demeureraient dans l'Archipel, et à leur faire rendre tout ce qu'on pourrait retrouver de leurs habits; mais il stipula que le vaisseau lui serait abandonné comme une épave jetée par la fortune sur son territoire. M. Ogden ayant été obligé de consentir à ces conditions, le grand Tamaahmaah députa son favori, John Young, le gouverneur goudronné d'Hawaïi, avec un certain nombre de gardes royaux, pour prendre possession, au nom de la couronne, des débris du navire. Cela fait, les marchandises et les naufragés furent transportés à Hawaïi. Les bontés royales ne descendirent que chichement sur ceux-ci, et, à ce qu'il paraît, ils faisaient maigre chère. Cependant, en lisant le journal du voyage, il semble singulier, après tous les maux qu'ils avaient soufferts, de les

trouver assez sensibles à de petites incommodités pour s'écrier que le Roi était « un monstre sauvage, » parce qu'il leur avait refusé « un pot pour faire la cuisine, » et n'avait pas permis à M. Ogden de se servir d'un couteau et d'une fourchette sauvés du naufrage.

Telle fut la malheureuse catastrophe de l'Alouette. Si ce vaisseau avait atteint sa destination, les affaires d'Astoria auraient pu prendre un autre cours. Une singulière fatalité semble avoir poursuivi toutes les expéditions par mer, et celles par terre n'étaient pas beaucoup moins désastreuses.

Le capitaine Northrop était encore aux îles Sandwich, le 20 décembre 1813, quand M. Hunt y arriva. Celui-ci acheta immédiatement, moyennant 50,000 francs, un brick nommé le Colporteur (Pedlar), et en donna le commandement au capitaine Northrop. Ils firent voile pour Astoria le 22 janvier 1814, se proposant d'y prendre les marchandises qui s'y trouvaient, et de les transporter, aussi vite que possible, dans les établissements russes de la côte du nord-ouest, pour les empêcher de tomber entre les mains des Anglais. Tels étaient les ordres que M. Astor avait donnés au capitaine de l'Alouette.

Maintenant laissons M. Hunt accomplir son voyage, et racontons ce qui s'était passé à Astoria durant son absence.

CHAPITRE LVIII.

Arrivée de Mac Tavish à Astoria. — Conduite de ses gens. — Négociations de Mac Dougal et de Mac Tavish. — Marché conclu pour le transfert d'Astoria. — Soupçons concernant la loyauté de Mac Dougal.

Le 2 octobre 1813, environ cinq semaines après que M. Hunt eut quitté Astoria, M. Mac Kenzie partit avec deux canots et douze hommes pour les postes de MM. Clarke et Stuart, afin de leur apprendre les nouveaux arrangements pris à la Factorerie, dans la dernière conférence des Partners.

Il n'avait guère fait qu'une trentaine de lieues quand il rencontra une escadrille de dix canots, voguant gaiement sous les couleurs britanniques. Les Canadiens, comme à l'ordinaire, chantaient à gorge déployée.

M. Mac Tavish, qui avait équipé cet armement, avait avec lui M. J. Stuart, autre Partner de la Compagnie du Nord-ouest, quelques Clercs, et soixante-huit hommes; en tout soixante-quinze personnes. Il avait été informé que la frégate la Phœbé et le vaisseau l'Isaac Todd étaient en route pour l'embouchure de la Colombia, et il

allait les y attendre. M. Clarke, qui avait appris cette nouvelle alarmante dans son comptoir du Spokan, venait comme passager sur un des canots. Dans ces conjonctures M. Mac Kenzie se détermina également à retourner à Astoria. Il rebroussa donc chemin avec la flottille ennemie, et les deux partis campèrent ensemble pour la nuit. Les Chefs, bien entendu, conservaient le décorum convenable; mais les subalternes de la Compagnie du Nord-ouest, ne pouvant se modérer dans leur triomphe, se vantaient qu'ils planteraient bientôt le drapeau britannique sur les murs d'Astoria, et chasseraient entièrement les Américains du pays.

Dans le courant de la soirée, Mac Kenzie eut avec Clarke une secrète conférence, dans laquelle ils convinrent de partir clandestinement le lendemain matin, avant le point du jour, afin de prévenir Mac Dougal de l'arrivée de ces nombreux adversaires. Ceux-ci, cependant, avaient été également alertes. Comme les canots américains allaient quitter le rivage, ils furent joints par deux canots anglais, où se trouvait Mac Tavish, accompagné de deux Clercs et de onze hommes. Mac Tavish se proposait de pousser en avant, avec ceux-ci, pour faire des arrangements, et de laisser le reste du convoi attendre ses ordres à quelque distance en arrière.

Les deux partis arrivèrent à Astoria le 7 octobre. Les gens du Nord-ouest campèrent sous les canons du Fort, et déployèrent les couleurs anglaises. Les jeunes gens du Fort, natifs des États-Unis, étaient sur le point d'arborer l'étendard américain, mais Mac Dougal les en empêcha. Ils furent étonnés de cette défense, et se trouvèrent singulièrement piqués du ton et des manières des partisans de la Compagnie du Nord-ouest, qui se comportaient avec toute la fanfaronnade habituelle à ces héros du désert. En effet, ils se considéraient comme les vainqueurs des vainqueurs, et ne regardaient les Astoriens inquiets et embarrassés que comme un peuple conquis.

Le jour suivant, Mac Dougal assembla les Clercs et leur lut un extrait d'une lettre de son oncle, M. Angus Shaw, l'un des principaux Partners de la Compagnie du Nord-ouest. Cette lettre annonçait l'arrivée de la Phœbé et de l'Isaac Todd, « pour prendre et détruire toutes les possessions américaines sur la côte du nord-ouest. »

Ces nouvelles ne découragèrent pas ceux des Clercs qui étaient natifs des États-Unis. Ils étaient indignés de voir leurs couleurs nationales amenées par un commandant canadien, tandis que l'étendard anglais leur était, pour ainsi dire, jeté au visage. Ils étaient aussi piqués au vif des airs avantageux pris par les agents de la Compagnie du

Nord-ouest. Dans cette disposition d'esprit, ils auraient volontiers cloué leur étendard, et défié la frégate. Elle ne pouvait pas s'approcher à moins de deux lieues du Fort, et les bateaux qu'elle aurait envoyés pouvaient, disaient-ils, être détruits par les canons américains.

Cependant les affaires étaient dirigées par des esprits plus froids, plus calculateurs, et qui ne ressentaient rien de l'orgueil patriotique, ni de la chaleureuse indignation de ces jeunes hommes. L'extrait de la lettre n'avait probablement été lu par Mac Dougal qu'afin de préparer les imaginations à une opération déjà concertée. Le même jour Mac Tavish proposa d'acheter toutes les marchandises et toutes les fourrures appartenant à la Compagnie, tant à Astoria que dans l'intérieur, au prix coûtant. M. Mac Dougal assuma aussitôt toute la direction de cette négociation, en vertu des pouvoirs dont il avait été investi au cas que M. Hunt ne revînt pas. Ces pouvoirs, à la vérité, étaient spéciaux, et ne s'étendaient pas à une opération de cette nature et de cette importance; mais on ne fit aucune objection au rôle qu'il s'attribuait, et il eut bientôt conclu avec Mac Tavish un arrangement préliminaire dont celui-ci avait tout lieu d'être satisfait.

M. J. Stuart et l'arrière-garde de la Compagnie anglaise arrivèrent peu de temps après,

et campèrent avec Mac Tavish. M. J. Stuart s'éleva hautement contre les termes de l'arrangement, et insista pour une réduction de prix. Il fallut entamer de nouvelles négociations. Les demandes des agents anglais étaient faites d'un ton péremptoire, et ils semblaient disposés à dicter leurs volontés comme des conquérants. Les Américains, remplis d'indignation et d'impatience, trouvaient que Mac Dougal agissait avec lâcheté, sinon avec perfidie. Celui-ci se rendait continuellement au camp des Anglais pour négocier, au lieu de rester dans sa forteresse et d'y recevoir leurs offres. Sa situation, observait-on, n'était pas assez désespérée pour excuser tant d'abaissement. Il pouvait insister pour obtenir de bonnes conditions. Les Anglais avaient perdu leurs munitions; ils n'avaient pas de marchandises pour acheter des provisions aux Naturels, et ils étaient si dénués de tout, que Mac Dougal était obligé de les nourrir pendant qu'il négociait avec eux. Lui, au contraire, était bien logé et bien approvisionné. Il avait soixante hommes, des armes, des munitions, des bateaux, et tout ce qui était nécessaire pour la défense ou pour la retraite. Les Anglais, sous les canons de son fort, étaient à sa merci. Si un ennemi paraissait au large, il pouvait empaqueter ses marchandises les plus précieuses,

et se retirer dans quelque endroit caché, ou bien battre en retraite dans l'intérieur.

Ces considérations n'eurent pas de poids auprès de Mac Dougal, ou furent écartées par d'autres motifs. Les termes de la vente furent abaissés par lui au prix fixé par M. J. Stuart, et une convention fut signée le 16 octobre, par laquelle les fourrures et les marchandises de toutes sortes appartenant à M. Astor, dans le pays, passaient en la possession de la Compagnie du Nord-ouest, pour environ un tiers de leur valeur réelle. En retour, la Compagnie garantissait un libre passage, à travers les postes du Nord-ouest, à tous ceux qui ne voudraient pas entrer à son service. Elle se chargeait aussi de leur payer les gages qui leur étaient dus et dont le montant devait être déduit du prix stipulé pour Astoria.

La conduite et les motifs de M. Mac Dougal dans toute cette affaire ont été fortement soupçonnés par les autres Partners. Il fut accusé d'avoir donné un fausse interprétation aux pouvoirs qui, à sa propre demande, lui avaient été laissés par M. Hunt, et d'en avoir profité pour sacrifier les intérêts de M. Astor à la Compagnie du Nord-ouest, grâce à la promesse ou à l'espérance d'un avantage personnel.

Il soutint toujours, cependant, qu'il avait fait pour M. Astor le meilleur marché que les cir-

constances comportassent, puisque la frégate était attendue d'heure en heure, et que, dans ce cas, tous les biens déposés à Astoria pouvaient être capturés. Quant au retour de M. Hunt, il était suivant lui fort problématique, car la frégate se proposait de croiser le long de la côte pendant deux ans, et de la débarrasser de tous vaisseaux américains. Il déclara de plus, et Mac Tavish corrobora son assertion par un certificat, qu'il avait proposé à ce dernier un arrangement suivant lequel les fourrures auraient été expédiées à Canton, pour y être vendues au compte de M. Astor et à ses frais et risques. Cette proposition n'avait pas été acceptée.

Nonobstant toutes ces représentations, plusieurs des personnes présentes à la transaction, et instruites des détails de l'affaire, restèrent fermement persuadées qu'il avait agi d'une manière perfide. Parmi ces personnes était Mac Kenzie lui-même, qui avait été son coadjuteur en quelques circonstances. Mac Dougal ne réussit pas mieux à se disculper auprès de M. Astor. Celui-ci déclara, dans une lettre écrite quelque temps après à M. Hunt, qu'il regardait ses propriétés comme données. « J'aurais préféré, ajoutait-il, que notre « établissement eût été ouvertement capturé. Ce « n'aurait pas été pour moi une sorte d'humilia- « tion. »

Ces soupçons peuvent ne pas être mérités. Mais une circonstance qui leur donne certainement beaucoup de poids, c'est que M. Mac Dougal, peu de temps après avoir conclu cet arrangement, devint membre de la Compagnie du Nord-ouest, et en tira pour sa part un beau revenu.

CHAPITRE LIX.

Arrivée d'un vaisseau inconnu. — Agitation à Astoria. — Offre guerrière de Comcomly. — Les Anglais prennent possession de l'Établissement. — Comcomly est indigné de la conduite de son gendre.

Dans la matinée du 30 novembre 1813, on vit un navire doubler le cap Désappointement. Il vint jeter l'ancre dans la baie de Baker, et on reconnut alors que c'était un vaisseau de guerre. De quelle nation? se demanda-t-on avec inquiétude. S'il était anglais, pourquoi venait-il seul? où était le vaisseau marchand qui devait l'accompagner? S'il était américain, qu'arriverait-il des propriétés nouvellement acquises à la Compagnie du Nord-ouest?

Dans ce dilemme, Mac Tavish chargea promptement deux barges de tous les paquets de fourrures portant la marque de la Compagnie du Nord-ouest, et se retira vers Tongue-point, situé environ une lieue plus haut sur la rivière. Là, il devait attendre un signal convenu avec Mac Dougal pour lui apprendre si le vaisseau était américain. Dans ce cas, il avait assez d'avance pour emporter sa riche cargaison dans l'intérieur. Il est

singulier que ce moyen rapide d'emmener des marchandises précieuses, mais faciles à transporter, ne se fût pas présenté à l'esprit de Mac Dougal lorsqu'elles étaient encore la propriété de M. Astor.

Cependant Mac Dougal, qui était resté le chef nominal du Fort, monta dans un canot, conduit par des hommes récemment à la solde de la Compagnie américaine, et se dirigea vers le vaisseau. Pendant la route, il engagea ses gens à se faire passer pour Américains ou pour Anglais, selon les circonstances.

Le navire se trouva être le sloop de guerre anglais le Raton, monté de vingt-six canons et de cent-vingt hommes, et commandé par le capitaine Black. Suivant le récit de cet officier, la frégate la Phœbé et les deux sloops de guerre le Chérubin et le Raton avaient fait voile de Rio-Janeiro avec l'Isaac Todd. M. John Mac Donald, partner de la Compagnie du Nord-ouest, s'était embarqué comme passager à bord de la Phœbé, afin de profiter de la catastrophe prévue d'Astoria. Le convoi ayant été séparé par une tempête en doublant le cap Horn, les trois vaisseaux de guerre s'étaient rejoints à l'île de Juan-Fernandez, leur rendez-vous désigné, mais ils y avaient vainement attendu l'Isaac Todd.

Dans le même temps, ils avaient appris le ra-

vage que le commodore Porter faisait parmi les vaisseaux baleiniers anglais. Le commodore Hillyer avait mis immédiatement à la voile pour le chercher, avec la Phœbé et le Chérubin, après avoir transféré M. Mac Donald sur le Raton, et avoir ordonné à ce vaisseau de poursuivre sa route vers la Colombia.

Les officiers du Raton entreprenaient ce service de très grand cœur. Les agents de la Compagnie du Nord-ouest, en demandant l'expédition, avaient beaucoup parlé de l'immense butin qui devait être fait par les heureux capteurs d'Astoria. M. Mac Donald avait entretenu cette espérance durant le voyage, de sorte qu'il n'y avait pas un midshipman qui ne rêvât part de prise, pas un lieutenant qui eût voulu donner sa chance pour un millier de louis. On peut donc facilement comprendre leur désappointement, quand ils apprirent que leur valeureuse attaque contre Astoria avait été prévenue par un pacifique arrangement commercial; que leur butin rêvé était devenu propriété anglaise, selon le cours régulier du négoce, et que tout cela avait été effectué par la Compagnie même qui les avait dépêchés pour cette belle entreprise. Ils se regardaient comme dupés par une société de malins trafiquants, qui les avaient employés à casser la noix, et qui en tiraient l'amande. En un mot, Mac Dougal fut

reçu si peu gracieusement par ses compatriotes du vaisseau, qu'il raccourcit autant que possible sa visite, et s'empressa de regagner le rivage. Il s'occupait activement au Fort à faire des préparatifs pour recevoir le capitaine du Raton, quand son beau-père borgne vint le trouver avec une suite de guerriers Chinooks, tous peints et équipés d'une manière guerrière.

Le vieux Comcomly avait vu avec douleur l'arrivée d'un « grand canot de guerre, » portant le pavillon anglais. Le rusé Sauvage était très fort sur la politique depuis ses visites journalières à l'Établissement. Il savait que la guerre existait entre les Américains et les Anglais, mais il ne connaissait rien de l'arrangement conclu entre Mac Dougal et Mac Tavish. Tremblant donc pour le pouvoir de son gendre blanc et pour la grandeur récente de sa fille, il avait rassemblé promptement ses guerriers. « Le roi George, leur avait-il dit, a envoyé son grand canot pour détruire le Fort et pour emmener tous les habitants en esclavage. Devons-nous le souffrir? Les Américains sont les premiers hommes blancs qui se soient fixés parmi nous; ils nous ont traités comme des frères; leur grand chef a pris ma fille pour sa squaw : nous ne faisons donc qu'un seul peuple. »

Les guerriers avaient résolu de combattre, jusqu'au dernier, pour les Américains, et s'étaient

en conséquence peints et armés en guerre. Comcomly fit une vigoureuse harangue à son gendre. Il lui offrit de tuer tous les hommes du roi George qui essaieraient de débarquer. C'était une chose facile : le vaisseau était obligé de s'arrêter à deux lieues de distance du Fort; l'équipage ne pouvait arriver que dans des barques; la forêt s'avançait jusqu'au bord de l'eau; Comcomly pouvait s'y embusquer avec ses guerriers et abattre les ennemis à mesure qu'ils mettraient le pied sur le rivage.

Mac Dougal fut sans doute convenablement sensible à l'offre paternelle de son beau-père, et se sentit peut-être un peu humilié par ces pensées généreuses si opposées aux siennes. Toutefois il assura Comcomly que cette sollicitude pour sa sûreté et pour celle de la Princesse était superflue; qu'à la vérité le vaisseau appartenait au roi George, mais que son équipage ne ferait aucun mal ni aux Américains, ni aux Indiens leurs alliés. Il l'engagea donc ainsi que ses guerriers à déposer leurs armes et leurs chemises de guerre, à laver les peintures qui couvraient leurs corps, et à se montrer enfin comme des Sauvages propres et civils pour recevoir les étrangers.

Comcomly fut cruellement embarrassé par cet avis, qui s'accordait si peu avec les idées indiennes sur la manière d'accueillir une nation ennemie.

Ce ne fut qu'après des assurances répétées et positives des intentions amicales des étrangers qu'il fut amené à renoncer à ses projets belliqueux. Il dit quelque chose à ses guerriers, pour leur expliquer la singulière nature des affaires, et pour excuser, peut-être, la conduite pacifique de son gendre. Les guerriers, haussant les épaules, firent entendre à la manière indienne un grognement d'acquiescement, et s'en retournèrent d'un air sombre à leur village déposer leurs armes pour le présent.

Les arrangements nécessaires pour la réception du capitaine Black étant terminés, cet officier fit armer son bateau et débarqua à Astoria avec la pompe convenable. D'après le bruit que la Compagnie du Nord-ouest avait fait de la force de la place, et d'après l'armement qu'elle demandait pour la réduire, le capitaine Black s'était attendu à trouver une forteresse de quelque importance. Quand il ne vit qu'une palissade et des bastions destinés à repousser des Sauvages, il ressentit une surprise mêlée d'indignation et d'envie de rire. « Comment ! s'écria-t-il, c'est donc là le Fort dont j'ai tant entendu parler ! Dieu me damne, je le démolirais en deux heures avec un canon de quatre. »

Quand il apprit ensuite le montant des riches fourrures qui étaient passées entre les mains de la Compagnie du Nord-ouest, il devint furieux, et

insista pour qu'on en fît l'inventaire, « afin de pouvoir forcer la Compagnie à en restituer la valeur. »

Cependant, ayant repris son sang-froid, il renonça à donner suite à une telle réclamation, et se réconcilia le mieux qu'il put avec l'idée d'avoir été prévenu par ses mercantiles coadjuteurs.

Le 12 décembre, le destin d'Astoria fut consommé par une cérémonie régulière. Le capitaine Black, suivi de ses officiers, entra dans le Fort, fit arborer le drapeau anglais, brisa une bouteille de vin, déclara à voix haute qu'il prenait possession de l'Établissement et du pays, au nom de Sa Majesté Britannique, et changea le nom d'Astoria en celui de Fort-George.

Les guerriers indiens, qui avaient offert leurs services pour repousser les étrangers, étaient présents dans cette occasion. On leur expliqua que c'était un arrangement amical et un transfert. Mais ils secouèrent leurs têtes d'un air sombre, regardant cette cérémonie comme l'acte d'assujétissement de leurs anciens alliés. Ils regrettaient d'avoir cédé au désir de Mac Dougal, en déposant leurs armes, et remarquaient que, quoique les Américains cherchassent à cacher le fait, ils étaient indubitablement tous esclaves. Ils ne purent être persuadés du contraire que lorsqu'ils

eurent vu le Raton s'éloigner sans emmener de prisonniers.

Quant à Comcomly, il ne s'enorgueillissait plus de son gendre blanc : mais quand on lui en demandait des nouvelles, il répliquait, en secouant la tête, que sa fille s'était trompée, et qu'au lieu de prendre un grand guerrier pour son mari, elle n'avait épousé qu'une squaw.

CHAPITRE LX.

Arrivée du brick le Colporteur à Astoria. — Abandon de l'Etablissement. — Départ de la plupart de ses habitants. — Histoire tragique racontée par la squaw de Pierre Dorion. — Fin tragique de Reed et de ses compagnons. — M. Astor s'efforce inutilement de renouveler son entreprise. — Conclusion.

Ayant raconté la catastrophe du fort d'Astoria, il ne nous reste plus qu'à compléter certaines parties de cette vaste narration, et enfin à conclure. Le 28 février 1814, le brick le Colporteur jeta l'ancre dans la rivière Colombia. On se rappelle que M. Hunt avait acheté ce brick aux îles Sandwich, pour enlever les fourrures rassemblées à la Factorerie, et remener les Sandwichiens dans leur patrie. Quand il apprit avec quelle précipitation Mac Dougal avait vendu les propriétés de M. Astor, il exprima son indignation dans les termes les plus forts, et résolut de tout tenter pour recouvrer au moins les fourrures. Aussitôt que ses désirs furent connus à cet égard, Mac Dougal vint le sonder, au nom de la Compagnie du Nord-ouest, en offrant de s'employer pour lui faire rendre les fourrures, moyennant une prime de cinquante pour cent. Ces ouvertures n'étaient

point de nature à diminuer le mécontentement de M. Hunt, et son indignation fut complète quand il découvrit que Mac Dougal était devenu Partner de la Compagnie du Nord-ouest depuis le 23 décembre. Ce dernier avait cependant tenu sa nouvelle position secrète, et avait gardé en sa possession les papiers de la Compagnie américaine. Enfin il avait continué à agir comme agent de M. Astor, quoique deux autres Partners de la Compagnie américaine (MM. Mac Kenzie et Clarke) fussent présents. Bien plus, il avait divulgué à ses nouveaux associés tout ce qu'il connaissait des plans de M. Astor, et avait fait, pour leur instruction, des copies de ses lettres d'affaires.

M. Hunt fut alors convaincu que toute la conduite de Mac Dougal avait été perfide et collusoire. Il n'eut plus d'autre pensée que de retirer tous les papiers de ses mains, et de terminer cette malheureuse affaire; car les reconnaissances de la Compagnie du Nord-ouest pour le prix d'acquisition n'ayant pas encore été délivrées, les intérêts de M. Astor étaient tout-à-fait compromis. M. Hunt réussit avec quelque peine à recouvrer la possession des papiers : quant aux billets, ils lui furent remis sans hésitation. Il les confia à quelques-uns de ses associés, qui étaient sur le point de traverser le Continent pour se rendre à New-York; après quoi il dit un dernier adieu à Astoria, et

s'embarqua, le 3 avril, sur le Colporteur, accompagné par deux des Clercs, MM. Seton et Halsey.

Le lendemain, 4 avril 1814, M. Clarke, M. Mac Kenzie, M. David Stuart, et les autres Astoriens qui n'étaient point entrés au service de la Compagnie du Nord-ouest, se mirent en route pour traverser les Montagnes Rocheuses. Nous n'avons pas l'intention de conduire encore une fois le lecteur par-dessus ces sauvages barrières, mais nous accompagnerons la caravane un bout de chemin, simplement pour raconter la rencontre d'une personne déjà notée dans cet ouvrage.

Nos voyageurs avaient remonté la Colombia, jusqu'à l'embouchure de la Wallah-Wallah, lorsqu'ils virent plusieurs canots indiens quitter le rivage pour les venir joindre : en même temps une voix les engageait, en français, à arrêter. Ils poussèrent, en conséquence, vers la rive, et furent rejoints par les canots. A leur grande surprise, ils reconnurent, dans la personne qui les avait hélés, la squaw de Pierre Dorion, accompagnée de ses deux enfants. Elle leur raconta son histoire, qui se trouve liée avec la destinée de plusieurs de nos malheureux aventuriers.

On se rappelle que M. John Reed, l'irlandais, avait été envoyé, pendant l'été de 1813, sur les bords de la rivière des Serpents. Sa brigade était composée de quatre Canadiens, Gilles Leclerc,

François Landry, Jean-Baptiste Turcotte et André Lachapelle. Il avait, en outre, deux chasseurs, Pierre Delaunay et Pierre Dorion; celui-ci, comme à l'ordinaire, accompagné de sa femme et de ses deux enfants. Leur expédition avait un double but. Ils devaient trapper le castor, et chercher les trois chasseurs, Robinson, Hoback et Rizner.

Dans le courant de l'automne l'un des hommes de Reed, François Landry, mourut. Un autre, Pierre Delaunay, qui était d'un caractère difficile et farouche, quitta la brigade dans un accès d'humeur, et l'on n'en entendit jamais parler depuis. Cependant ces pertes furent réparées par l'accession des trois chasseurs, Robinson, Hoback et Rizner, qui furent retrouvés.

Reed construisit une maison près de la rivière des Serpents, pour y établir ses quartiers d'hiver. Lorsqu'elle fut terminée on se dispersa pour trapper. Rizner, Leclerc et Pierre Dorion allèrent à cinq journées de là, dans un endroit bien peuplé de castors. Ils y bâtirent une hutte, et commencèrent à trapper avec grand succès. Tandis que les hommes étaient à la chasse, la femme de Pierre Dorion restait à la maison pour préparer les peaux et les repas. Un soir, vers le commencement de janvier 1814, elle était occupée à faire cuire le souper des chasseurs, quand elle vit entrer dans sa hutte Leclerc, pâle sanglant et se traînant

à peine. Il l'informa que ses camarades et lui avaient été surpris, à leurs trappes, par une troupe de Sauvages qui avaient tué Rizner et Pierre Dorion. En achevant son récit il tomba épuisé sur la terre.

La pauvre femme comprit qu'une fuite instantanée était la seule chance de salut qui lui restât. Dans cette terrible conjoncture elle déploya toute la présence d'esprit, toute la force de caractère qui l'avaient déjà fait remarquer. Elle attrapa, avec beaucoup de peine, deux des chevaux de la brigade. Ensuite, empaquetant ses vêtements et une petite quantité de chair de castor et de saumon séché, elle les plaça sur un cheval et aida le blessé à y grimper. Elle-même monta sur l'autre cheval avec ses deux enfants, et, se hâtant de fuir ce dangereux voisinage, se dirigea vers l'établissement de M. Reed. Le troisième jour, elle aperçut plusieurs cavaliers indiens, qui marchaient vers l'est. Elle descendit immédiatement de cheval avec ses enfants, et ayant aidé Leclerc à en faire autant, ils se cachèrent tous. Heureusement ils n'avaient point été aperçus par l'œil inquiet des Sauvages, mais il leur fallut prendre les plus grandes précautions pour continuer leur chemin. Cette nuit-là, ils dormirent sans feu et sans eau. La courageuse Indienne réchauffait ses enfants

dans ses bras, mais le pauvre Leclerc mourut avant le point du jour.

Dès le matin, la squaw se remit en route, et au bout de quatre jours, atteignit la maison de M. Reed. Elle était déserte. On voyait à l'entour des mares de sang et tous les signes d'un affreux massacre. Ne doutant pas que M. Reed et sa troupe ne fussent tombés victimes des Sauvages, la pauvre femme quitta cet endroit avec une nouvelle terreur. Pendant deux jours elle continua à pousser en avant, prête à tomber faute de nourriture, mais plus inquiète pour ses enfants que pour elle-même. A la fin elle atteignit une rangée des Montagnes Rocheuses, près des eaux supérieures de la Wallah-Wallah. Là elle choisit une ravine solitaire et sauvage, pour lieu de refuge durant l'hiver.

Elle avait heureusement une robe de bison et trois peaux de daims; elle s'en servit pour construire, auprès d'une source, une grossière wigwam, avec des branches de cèdre et des écorces de pin. N'ayant point d'autre nourriture, elle tua les deux chevaux et en fuma la chair. Les peaux aidèrent à couvrir la hutte. Là elle passa l'hiver, sans autre compagnie que ses deux enfants. Vers le milieu de mars ses provisions se trouvaient presque épuisées : elle fit un paquet de ce qui en

restait, le mit sur son dos, et avec ses pauvres petits, recommença son rude pélerinage. Ayant traversé la chaîne de montagnes, elle descendit sur les bords de la Wallah-Wallah, et la suivit jusqu'à son embouchure dans la Colombia. Elle fut reçue avec hospitalité par les Wallah-Wallahs, et était restée près de quinze jours parmi eux, quand les deux canots passèrent.

Interrogée sur la cause de cette boucherie, elle n'en put assigner aucune. Quelques Astoriens supposèrent qu'elle avait été commise par une bande errante de Pieds-noirs; d'autres, avec plus de probabilité, l'attribuèrent à la tribu des Nez-percés, qui auraient voulu venger la mort de leur camarade, pendu par ordre de M. Clarke. S'il en était ainsi, cela ferait voir que ces attaques soudaines, qui paraissent spontanées et capricieuses, ont souvent pour cause une provocation réelle, quoique peut-être éloignée.

La narration de cette malheureuse femme termine l'histoire de plusieurs de nos personnages, tels que l'honnête hibernien Reed, et Dorion, l'interprète métis. Turcotte et Lachapelle étaient deux des hommes qui avaient quitté M. Crooks, dans le cours de son voyage d'hiver, et qui avaient ensuite tant souffert parmi les Indiens. Nous ne pouvons nous empêcher de ressentir quelque sympathie pour ce persévérant trio de Kentuc-

kiens, Robinson, Rizner et Hoback, qui, par deux fois acheminés vers leurs foyers, étaient retournés en arrière, et s'étaient arrêtés dans la solitude pour y périr de la main des Sauvages.

Les détachements revenant d'Astoria, tant par terre que par mer, éprouvèrent en route autant d'aventures, de vicissitudes et de malheurs que les célèbres héros de l'Odyssée. Ils atteignirent leur destination à des époques différentes, et apprirent à M. Astor les détails de la ruine de son établissement.

Cependant M. Astor était encore loin de renoncer à son projet favori. Au contraire, il était excité par la conduite peu généreuse et peu reconnaissante de la Compagnie du Nord-ouest. « Quand je pense à la manière dont ils m'ont traité, écrivait-il à M. Hunt, je ne suis nullement disposé à rester inactif. » Il résolut donc de recommencer ses opérations, aussitôt que les circonstances le lui permettraient.

Au retour de la paix, le traité de Gand ayant proclamé le principe du *status ante bellum*, Astoria et les pays adjacents firent retour aux États-Unis. Le capitaine Biddle fut envoyé dans le sloop de guerre l'Ontario pour en prendre formellement possession.

Dans l'hiver de 1815, le Congrès adopta une loi qui interdisait à tous commerçants anglais

de trafiquer dans l'étendue du territoire des États-Unis.

M. Astor put croire alors que le moment de renouveler son entreprise était arrivé ; mais de nouvelles difficultés s'étaient élevées. La Compagnie du Nord-ouest occupait complétement la Colombia et ses principaux affluents : elle possédait les postes que M. Astor avait établis, et étendait ses opérations sur toutes les régions voisines, en dépit de la loi prohibitive du congrès, fort peu respectée au delà des Montagnes.

C'était donc une entreprise presque guerrière que de déposséder cette Compagnie, car ses agents, comme c'est l'usage des trafiquants dans le pays indien, étaient bien armés, et habiles à se servir de leurs armes. Les querelles sanglantes qui avaient eu lieu entre les brigades rivales de la Compagnie du Nord-ouest et de la Compagnie de la baie d'Hudson, avaient montré ce qu'on pouvait attendre des discussions commerciales dans les profondeurs désordonnées de la solitude. M. Astor crut donc que ses tentatives seraient inutiles si ses agents ne pouvaient pas se rallier, en cas de besoin, sous la protection du drapeau américain. Dans cette pensée, il fit offrir confidentiellement par M. Gallatin, au président des États-Unis, M. Madison, de renouveler son entreprise, et de rétablir Astoria, pourvu que le

Gouvernement consentît à y placer une force militaire, qui, d'ailleurs, n'excéderait pas le commandement d'un lieutenant.

Cette requête, approuvée et recommandée par M. Gallatin, l'un des hommes d'État les plus distingués des États-Unis, fut reçue favorablement, mais aucune mesure ne fut prise en conséquence. Suivant toutes les probabilités, le Président n'était pas disposé à se commettre par un acte décisif. Découragé par cette inertie du Gouvernement, M. Astor ne jugea pas convenable de renouveler ses propositions d'une manière plus formelle, et le moment favorable pour la réoccupation d'Astoria passa sans être saisi.

En dépit des prohibitions du Congrès, et sans craindre de concurrence, les établissements anglais purent donc s'étendre et se consolider sur le riche champ d'entreprise découvert par M. Astor. Le Gouvernement britannique commença bientôt à s'apercevoir de l'importance de cette région et à désirer l'enclaver dans son territoire. Une question fut en conséquence soulevée relativement à la possession du sol. C'est un des différends les plus épineux qui subsistent actuellement entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Le premier traité où il en soit fait mention, est du 20 octobre 1818, la question n'y fut pas décidée; et l'on convint que la contrée réclamée

par les deux nations sur la côte Nord-ouest d'Amérique, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, serait ouverte pendant dix années aux habitants des deux pays, qui auraient également le droit d'y trafiquer et de naviguer sur toutes les rivières. Quand ces dix premières années furent expirées, un traité subséquent, conclu en 1828, étendit l'arrangement à dix nouvelles années. Telle est actuellement (1836) la situation de l'affaire.

En considérant la série d'événements que nous venons de raconter, nous ne voyons nulle raison d'attribuer l'insuccès de cette grande opération commerciale à aucune faute qu'on puisse reprocher à son auteur, soit dans le plan, soit dans l'exécution. C'était une magnifique entreprise, bien conçue et bien exécutée, malgré les difficultés et les dépenses. Malheureusement des contre-temps et des désastres l'entravèrent presque dès le commencement. Il faut en attribuer une partie au mépris des ordres et des instructions de M. Astor. Le premier coup fatal à l'entreprise fut la perte du Tonquin, événement qui ne serait évidemment pas arrivé, si les injonctions instantes de M. Astor par rapport aux Naturels avaient été obéies. Si ce vaisseau avait accompli heureusement son voyage et était revenu à Astoria en temps utile, le commerce de l'Établissement aurait pris sa

route régulière, et l'esprit de tous ceux qui y étaient intéressés, aurait été animé d'une utile confiance dans le succès. Au contraire, l'effroyable catastrophe qui anéantit le Tonquin jeta dans tous les cœurs un sentiment de tristesse qui les prépara à s'abandonner plus tard au découragement.

Une autre cause d'embarras et de perte, fut le changement apporté au plan de M. Astor dans la marche du Castor, après sa visite à Astoria. Ce changement produisit une série de contre-temps désastreux pour l'Établissement, et retint M. Hunt absent de son poste, quand sa présence y était de la plus grande importance. Cela montre combien il est essentiel que les agents d'une entreprise grande et compliquée, exécutent fidèlement le rôle qui leur a été assigné par l'esprit supérieur qui en a concerté toutes les parties.

La guerre qui vint à éclater entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, multiplia les difficultés de l'entreprise. Le retrait de l'escorte promise rendit difficile l'envoi des renforts, et le naufrage de l'Alouette compléta ce tissu de mésaventures.

Nous avons suffisamment fait voir avec quelle résolution M. Astor lutta contre tous les obstacles, en dépit de toutes les pertes. S'il avait été convenablement appuyé par le Gouvernement, et secondé par des agents habiles, la ruine ultérieure

de son plan aurait encore pu être détournée. Son grand malheur fut que ses agens n'étaient pas dignes de lui. Quelques-uns n'avaient pas assez de capacité pour comprendre la nature réelle et l'étendue de ses projets. D'autres y étaient étrangers d'intérêt et d'affection, ayant été nourris dans le sein d'une Compagnie rivale. La sympathie que d'abord ils avaient ressentie pour leur nouveau patron, avait été altérée, si ce n'est détruite, par la guerre. Ils regardaient sa cause comme désespérée, et s'occupaient seulement des moyens de regagner une place sous leurs anciens commettants. L'absence de M. Hunt, le seul représentant réel de M. Astor, au temps de la capitulation avec la Compagnie du Nord-ouest, compléta la série des contre-temps. S'il avait été présent, le transfert n'aurait jamais eu lieu, suivant toutes les probabilités.

Il est toujours pénible de voir échouer une grande et bienfaisante pensée; mais c'est surtout dans un intérêt national que nous regrettons la ruine de cette entreprise. Si elle avait réussi, elle aurait singulièrement contribué à étendre le commerce américain. En effet, malgré l'importance des produits que la Compagnie anglaise des Fourrures tire de ce pays, ils ne peuvent se comparer aux avantages qu'en auraient obtenus des citoyens des États-Unis. Comme nous l'avons dit,

cette Compagnie, limitée par sa nature et par le but de ses opérations, ne peut faire que peu d'usage des facilités maritimes que donnent un emporium et un havre sur cette côte. Dans nos mains, outre les bandes errantes de trappeurs et de trafiquants, le pays aurait été exploré par d'industrieux laboureurs, et les fertiles vallées qui bordent les rivières, où qui sont enfermées entre les montagnes, auraient été forcées de fournir leurs trésors agricoles pour contribuer à la richesse générale.

Quant au commerce, nous aurions eu une ligne de comptoirs depuis le Mississipi et le Missouri jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses, formant ainsi une grande route, des immenses régions de l'Ouest aux rivages de l'Océan Pacifique. Nous aurions eu, à l'embouchure de la Colombia, un poste fortifié et un port qui auraient commandé le trafic de cette rivière, de ses affluents, et d'une vaste étendue de côtes; qui auraient entretenu un commerce profitable avec les îles Sandwich, et qui se seraient trouvés en communication directe et fréquente avec la Chine. En un mot, Astoria aurait pu réaliser les espérances de M. Astor, si bien comprises et appréciées par Jefferson, en devenant par degrés un empire commercial transmontain, « peuplé d'Américains li-« bres et indépendants, unis avec nous seulement « par les liens du sang et de l'intérêt. »

Nous le répétons donc : nous regrettons sincèrement que le Gouvernement, en négligeant les propositions de M. Astor, ait laissé passer le moment où l'entière possession de ce pays aurait pu être prise tranquillement comme une chose toute simple, et où un poste militaire aurait pu sans contestation être établi à Astoria. Nos hommes d'État ont reconnu trop tard l'importance de cette mesure. Des *bills* ont successivement été proposés au Congrès pour atteindre ce but, mais sans succès; et nos légitimes possessions sur cette côte, aussi bien que notre commerce dans l'Océan Pacifique, n'ont pas encore de point de ralliement protégé par le pavillon national et par une force militaire.

Cependant, la seconde période de dix années s'écoule rapidement. La question de possession va bientôt revenir. Dans l'état amical de nos relations actuelles avec la Grande-Bretagne, cette question sera probablement encore ajournée. Chaque année cependant l'objet de la discussion augmente d'importance. Il n'y a pas d'orgueil si jaloux et si irritable que l'orgueil du territoire. A mesure que les vagues de l'émigration rouleront l'une après l'autre dans les vastes régions de l'Ouest, à mesure que nos établissements s'étendront vers les Montagnes Rocheuses, les regards inquiets de nos pionniers s'élanceront au-delà, et

ils deviendront impatients de tout obstacle dans une voie qu'ils sont habitués à considérer comme un grand débouché de notre empire. Si quelque circonstance venait malheureusement à troubler la bonne harmonie qui règne actuellement entre les deux nations, cette question mal ajustée, qui dort maintenant, pourrait tout à coup surgir avec une importance guerrière, et l'on verrait Astoria devenir le mot d'ordre d'une dispute d'empire, sur les rivages de l'Océan Pacifique.

APPENDICE.

NOTA. Le traducteur a cru devoir supprimer quelques détails sur les animaux à fourrure, et quelques pièces justificatives qui n'ont guère d'intérêt par elles-mêmes.

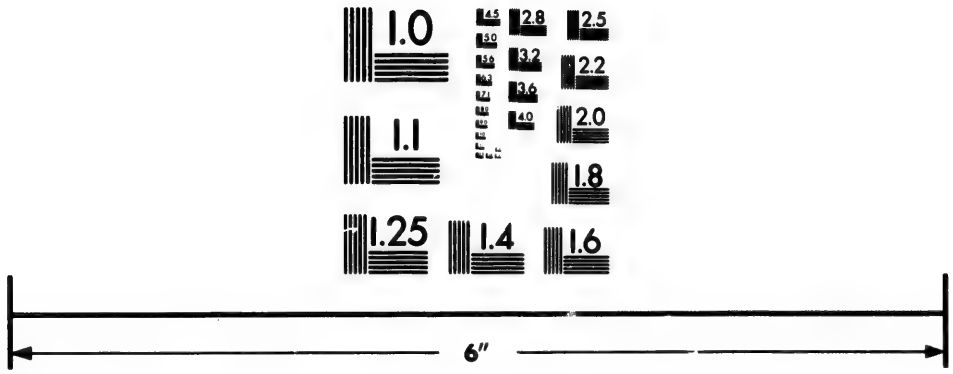
NOTICE

Sur l'état actuel du commerce des fourrures, extraite principalement d'un article publié dans le Journal de Silliman, pour le mois de janvier 1834.

La Compagnie du Nord-ouest ne jouit pas long-temps de l'empire qu'elle avait acquis sur les régions commerciales de la Colombia. La concurrence ruineuse qui existait entre elle et la Compagnie de la baie d'Hudson se termina par sa chute, et par la ruine de la plupart de ses Partners. Les restes de la Compagnie se fondirent dans l'association rivale, et toutes les affaires se firent sous le nom de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Cette coalition eut lieu en 1821. Astoria fut alors abandonné, et l'on bâtit sur la rive droite de la rivière, vingt lieues plus haut, un autre établissement qui reçut le nom de Vancouver. Il se trouvait dans une contrée où l'on pouvait plus facilement se procurer des provisions, et où il y avait moins de danger d'être molesté par des forces navales. La

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Compagnie entretient, dit-on, un commerce actif et prospère, et encourage les colonisateurs. Cependant elle est extrêmement jalouse de son monopole, qui s'étend depuis les rivages de l'Océan Pacifique jusqu'aux Montagnes et sur une étendue considérable en latitude. Au lieu de partager le commerce de la Colombia et de ses affluents, ainsi qu'il est stipulé dans les traités, les trafiquants et les trappeurs américains qui s'aventurent à traverser les Montagnes, sont obligés de se tenir au sud, hors des pays exploités par les brigades de la Compagnie de la baie d'Hudson.

M. Astor s'est complétement retiré de la Compagnie américaine des Fourrures comme de toutes autres affaires actives. Cette Compagnie est maintenant dirigée par M. Ramsay Crooks (l'un des héros d'Astoria). Son principal établissement est à Michilimackinac. Elle reçoit ses fourrures des postes dépendants de ce comptoir, et de ceux du Mississipi, du Missouri, de la rivière Pierre-jaune, et des vastes pays qui s'étendent au-delà des Montagnes Rocheuses. Elle emploie des bateaux à vapeur, qui remontent les rivières et pénètrent à de vastes distances dans le sein de ces régions, autrefois si péniblement explorées dans des canots, ou même à cheval et à pied. La première apparition des bateaux à vapeur dans le cœur de ces vastes solitudes, causa, dit-on, l'étonnement et l'effroi le plus extraordinaires à leurs sauvages habitants.

Outre les Compagnies principales dont nous venons de parler, de moindres associations se sont formées, qui s'avancent intrépidement dans les régions lointaines de l'Ouest, et au-delà même des Montagnes. L'une des plus notables est la Compagnie Ashley, de Saint-Louis, qui trappe pour son propre compte, et entretient un commerce étendu avec les Indiens. L'esprit entreprenant et audacieux de M. Ashley est un thème d'éloges dans tout l'Ouest, et ses aventures,

ses exploits, fournissent aux frontières un grand nombre d'histoires.

Une autre Compagnie, composée de cent cinquante personnes de New-York, s'est formée en 1831. Elle est dirigée par le capitaine Bonneville, de l'armée des États-Unis, et a poussé ses opérations dans des contrées peu connues jusqu'alors. Elle ramène des quantités considérables de fourrures des régions situées sur les rivières Buenaventura et Timpanogos, entre les Montagnes Rocheuses et les côtes de Monterey et de la haute Californie.

Les pays à fourrure, depuis l'Océan Pacifique jusqu'à l'est des Montagnes Rocheuses, sont maintenant occupés (sans parler des combinaisons particulières ni des trappeurs et trafiquants solitaires) par les Russes, du détroit de Béhring jusqu'à l'île de la Reine Charlotte, située par 53 degrés de latitude nord, et par la Compagnie de la baie d'Hudson, depuis cette île jusqu'au midi de la Colombia. La Compagnie d'Ashley et celle du capitaine Bonneville se sont emparées du reste du pays jusqu'à la Californie. Enfin, tout le territoire situé entre le Mississipi et l'Océan Pacifique, est traversé dans toutes les directions : les montagnes et les forêts, depuis la mer Polaire jusqu'au golfe de Mexico, sont parcourues dans chaque recoin par les chasseurs. Toutes les rivières, tous les ruisseaux, depuis la Colombia jusqu'à l'embouchure du Rio-del-Norte, et depuis la Mac Kenzie jusqu'au Rio-Colorado, sont explorés et couverts de trappes à castor.

Presque toutes les fourrures américaines, qui n'appartiennent pas à la Compagnie de la baie d'Hudson, se rendent à New-York et sont distribuées de là pour la consommation intérieure, ou envoyées sur les marchés étrangers.

La Compagnie de la baie d'Hudson embarque sur la baie

d'Hudson les fourrures provenant de ses Factoreries du Fort York, et de la rivière du Daim (Moose). Celles qui viennent de la Grande-Rivière (Grand-River), etc., sont embarquées au Canada. Celles de la Colombia, enfin, vont à Londres. Aucune de ces fourrures n'arrive aux États-Unis autrement que par le marché de cette ville.

L'exportation des fourrures des États-Unis se fait principalement sur Londres. On en expédie cependant une certaine quantité à Canton, et un moindre nombre à Hambourg. Enfin le commerce avec Mexico prend de jour en jour plus d'accroissement. On y envoie des peaux de castor, de loutre, de nutria, et de la laine de vigogne, préparée pour la chapellerie. Quelques fourrures sont exportées de Baltimore, Philadelphie et Boston, mais les principales cargaisons des États-Unis, sont de New-York à Londres, d'où les fourrures sont envoyées à Leipsick. Une fois arrivées sur ce marché bien connu, elles sont vendues pendant la grande foire, et distribuées dans toutes les parties du Continent.

Les États-Unis importent de l'Amérique du sud la nutria, la vigogne, le chinchilla et quelques peaux de daim. Ils reçoivent aussi des peaux de veaux marins des îles Lobos à l'embouchure de la Plata. Une quantité de peaux de castor, de loutre, etc., sont annuellement apportées de Santa-Fé. Le nord de l'Europe nous fournit l'écureuil, le genet, le chafouin, le lapin bleu, le lapin commun et le lièvre, dont les fourrures sont toutes préparées pour garnitures, bonnets, manchons, etc.; mais l'importation la plus considérable vient de Londres, où s'est concentré presque tout le commerce des fourrures de l'Amérique du Nord.

Tel est le présent état du commerce des fourrures. On voit que l'extension donnée à la Compagnie de la baie d'Hudson et le monopole qu'elle a établi dans les régions dont Astoria

était la clef, ont détourné le cours de cet opulent commerce dans les coffres de la Grande-Bretagne, et ont fait de Londres le grand emporium des fourrures, au lieu de l'établir à New-York selon les intentions de M. Astor.

FIN.

Abo
d
n

Voy
n
d
a
so
pa

Dise
He
pe

Se

Somb
ge
sec
Ne

TABLE.

CHAPITRE XXX.

Abondance de gibier. — Chasseurs Shoshonies. — Rivière d'Hoback. — Rivière Enragée. — Campement près des Mamelons-Pilotes. — Délibérations. . . . . *Page* 1 *à* 6

CHAPITRE XXXI.

Voyagera-t-on par eau ou par terre? — Construction de canots. — Explorateurs. — Trappeurs détachés. — Visite de deux Serpents. — On abandonne la rivière Enragée. — On arrive au Fort Henry. — On détache, pour trapper, Robinson, Hoback et Rizner. — M. Miller se décide à les accompagner. — Leur départ. . . . . *Page* 7 *à* 17

CHAPITRE XXXII.

Disette. — Mendiants serpents. — Embarquement sur la rivière Henry. — Joie des Voyageurs. — Arrivée à la rivière des Serpents. — Rapides et brisants. — Commencement d'infortunes. — Campements serpents. — Pourparlers avec un Sauvage. — Second désastre. — Perte d'un batelier. — La Chaudière. *Page* 18 *à* 28

CHAPITRE XXXIII.

Sombre délibération. — Explorateurs. — Rapports décourageants. — Épreuve désastreuse. — Détachements en quête de secours. — Caches. — Retour d'un des détachements. — Nouveaux désappointements. — Le Trou du Diable. *P.* 29 *à* 38

CHAPITRE XXXIV.

Affreux désert entre la rivière des Serpents et la Colombia. — Séparation. — Marche fatigante le long de la rivière — Scènes sauvages. — Shoshonies. — Leurs alarmes. — Achats de chevaux. — Souffrances de la soif. — Cheval réclamé. — Courage d'une femme indienne. — Disette. — Régal de chair de chien. — Nouvelles de M. Crooks et de sa troupe. — Marche pénible dans les montagnes. — Orages de neige. — Nuit glacée. — Retour au bord de la rivière. . . . . *Page* 39 *à* 55

CHAPITRE XXXV.

Rencontre inattendue. — Canot de peau. — Craintes étranges. — Fatigues de M. Crooks et de ses camarades. — Nouvelles de M. Mac Lellan. — Marche rétrograde. — Radeau de saule. — Maladie de M. Crooks. — Impatience de quelques-uns des hommes. — Nécessité de laisser les traînards en arrière. *Page* 56 *à* 63

CHAPITRE XXXVI.

M. Hunt rejoint l'avant-garde. — Pierre Dorion et sa rossinante. — Camp de Shoshonies. — Vol excusable. — Festin de chair de cheval. — M. Crooks arrive au camp. — Il entreprend de secourir ses hommes. — Bateau de peau. — Frénésie de Provost. — Sa fin malheureuse. — Etat de faiblesse de John Day. — M. Crooks est encore laissé en arrière. — La brigade sort des montagnes. — Entrevue avec les Shoshonies. — On obtient un guide. — On traverse la rivière des Serpents. — On rejoint les hommes de M. Crooks. . . . *Page* 64 *à* 74

CHAPITRE XXXVII.

Départ de la rivière des Serpents. — Accroissement de la famille Dorion. — Camp de Shoshonies. — Marche glacée dans les montagnes. — Climat plus doux. — Camp de Sciatogas. — Joie des voyageurs. — Mort de Michael Carrière. — L'Umatalla. — Arrivée aux bords de la Colombia. — Nouvelles

d'Astoria. — Le village de Wish-ram. — Récit du massacre du Tonquin. — Les voleurs désappointés. — Arrivée à Astoria. — Aventures de Reed, de Mac Lellan et de Mac Kenzie. *Page* 75 *à* 102

CHAPITRE XXXVIII.

Disette durant l'hiver. — Mauvais territoire de chasse. — Retour de la saison de pêche. — L'uthlecan ou éperlan. — L'esturgeon. — Le saumon. — Nature du pays le long de la côte. — Plantes. — Quadrupèdes. — Oiseaux. — Reptiles. — Climat à l'ouest des Montagnes. — Douceur de la température. — Sol. . . . . *Page* 103 *à* 111

CHAPITRE XXXIX.

Naturels des environs. — Leurs mœurs. — Leurs armes. — Usage d'aplatir la tête des enfants. — Croyances religieuses. — Prêtres ou médecins. — Les idoles rivales. — Polygamie, cause de grandeur. — Guerre innocente. — Musique, danse, jeu. — Voleurs vertueux. — Horreur de l'ivrognerie. — Indignation de Comcomly.. . . . . *Page* 112 *à* 124

CHAPITRE XL.

Occupations printanières à Astoria. — Départ de diverses expéditions. — Indiens pillards. — Voleurs de Wish-ram. — Portage des cataractes. — Portage au clair de lune. — Attaque, défaite, pillage. — Remède indien contre la poltronnerie. — Pourparlers et compromis. — Retour de la brigade. — Elle rencontre Crooks et John Day. — Leurs souffrances. — Perfidie indienne. — Arrivée à Astoria. *Page* 125 *à* 141

CHAPITRE XLI.

Vue d'ensemble. — Agent envoyé en Russie. — Armement du Castor. — Instructions au Capitaine. — Les îles Sandwich. — Bruits relatifs au Tonquin. — Précautions prises en atteignant l'embouchure de la Colombia. . . . *Page* 142 *à* 148

CHAPITRE XLII.

Nouvelles expéditions préparées à Astoria. — Robert Stuart et ses compagnons partent pour New-York. — Singulière conduite de John Day. — Sa folie et sa mort. — Portage dangereux. — Serpents à sonnette. — Arrivée parmi les Wallah-Wallahs. — Achat de chevaux. — Départ de Stuart et de sa bande pour les Montagnes. . . . . *Page* 149 *à* 160

CHAPITRE XLIII.

Route de M. Stuart. — Déserts arides. — Les montagnes Bleues. — Source sulfureuse. — Bruits concernant des hommes blancs. — Le Serpent et son cheval. — Un guide serpent. — Départ nocturne. — Rencontre inattendue. — Histoire des trappeurs. — Chute des saumons. — Grande pêcherie. — Arrivée à la Chaudière. — État des caches. — Nouvelle résolution des trois trappeurs kentuckiens. . . *Page* 161 *à* 181

CHAPITRE XLIV.

Désert de la rivière des Serpents. — Disette. — Voyageurs égarés. — Rôdeurs indiens. — Le Chef gigantesque des Corneilles. — Le fanfaron intimidé. — Signaux indiens — La rivière Enragée. — Alarme. — Vol des chevaux. — Plaisanterie indienne. — Beau coup manqué. . . . *Page* 182 *à* 194

CHAPITRE XLV.

Les Voyageurs démontés. — Préparatifs d'un voyage pédestre. — Les espions. — Incendie des bagages. — Marche à pied. — Les radeaux. — L'élan blessé. — Les pistes indiennes. — Conduite obstinée de Mac Lellan. — Panorama. — Cratères lointains. — Maladie de Crooks. . . . . *Page* 195 *à* 207

CHAPITRE XLVI.

Ben Jones et l'ours gris. — Montagnes et torrents. — Traces de Mac Lellan. — Substances volcaniques. — Misérable état de

Mac Lellan. — Famine. — Horrible proposition d'un homme affamé. — Prodigieux festin. — Tombes indiennes. — Serpents hospitaliers. — Alliance éventuelle. *Page* 208 *à* 222

CHAPITRE XLVII.

La rivière Espagnole. — Piste d'Indiens corneilles. — Orage de neige. — Festin de chair de bison. — Plaine de sel. — Montagne à gravir. — Cime volcanique. — Cratère éteint. — Coquillages marins. — Campement dans une prairie. — Chasse heureuse. — Bonne chère. — Paysage romantique. — Défilé rocailleux. — Torrent écumant. — Le Détroit Enflammé. . . . . *Page* 223 *à* 232

CHAPITRE XLVIII.

Temps glacial. — Halte et délibération. — Cantonnement pour l'hiver. — Chasse heureuse. — M. Crooks et l'ours gris. — — La Wigwam. — Longues-cornes et daims à queue noire. — Bœuf et venaison. — Bons quartiers et bonne chère. — Une alerte. — Hospitalité forcée. — Pillage du garde-manger. — Repas héroïques des Sauvages. — Abandon des quartiers d'hiver. . . . . *Page* 233 *à* 246

CHAPITRE XLIX.

Marches pénibles. — Neige et glace. — Disparition du gibier. — Plaine stérile. — Seconde halte pour l'hiver. — Autre wigwam. — Retour du printemps. — Les canots ne peuvent flotter. — Marche pédestre. — Vastes prairies. — Camps déserts. — Squaws pawnees. — Indien otto. — Nouvelles de la guerre. — Navigation sur la Platte et sur le Missouri. — Réception au Fort Osage. — Arrivée à Saint-Louis. *Page* 247 *à* 258

CHAPITRE L.

Convention entre M. Astor et la Compagnie russe des Fourrures. — Guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. —

Instructions du capitaine Sowle, commandant du Castor. — Équipement de l'Alouette. — M. Astor apprend l'arrivée de M. Stuart. . . . . *Page* 259 *à* 265

CHAPITRE LI.

Embouchure de la Wallah-Wallah. — Départ de David Stuart pour l'Oakinagan. — M. Clarke remonte la rivière Lewis. — Indiens Nez-percés. — Leur physique et leurs mœurs. — Poste établi au confluent des rivières Spokan et du Cœur-pointu. — Mac Kenzie remonte le Camoenum. — Bandes d'Indiens voyageurs. — Expédition de Reed aux caches. — Aventures de Voyageurs et de Trappeurs errants. . . . *Page* 266 *à* 276

CHAPITRE LII.

Départ de M. Hunt dans le Castor. — Précautions à la Factorerie. — Détachement du Wallamot. — Appréhensions. — Arrivée de Mac Kenzie. — État des affaires au poste du Shahaptan. — Nouvelles de la guerre. — Découragement de Mac Dougal. — Détermination d'abandonner Astoria. — Départ de Mac Kenzie pour l'intérieur. — Aventure des Rapides. — Visite aux voleurs de Wish-ram. — Situation périlleuse. — Rencontre de Mac Tavish et de sa troupe. — Arrivée au poste du Shahaptan. — Les caches se trouvent vides. — Les Partners hivernants résolvent de ne point quitter le pays. — Arrivée de Clarke parmi les Nez-percés. — Affaire du gobelet d'argent. — Exécution d'un Indien. — Arrivée des Partners hivernants à Astoria. . . . . *Page* 277 *à* 295

CHAPITRE LIII.

Les Partners sont mécontents de Mac Dougal. — Conduite équivoque de cet agent. — Les Partners consentent à abandonner Astoria. — Vente faite à Mac Tavish. — Arrangement pour l'année. — Manifeste signé par les Partners. — Départ de Mac Tavish pour l'intérieur. *Page* 296 *à* 302

CHAPITRE LIV.

Anxiétés de M. Astor. — Il apprend que les Anglais préparent une expédition navale contre Astoria. — Il demande protection au Gouvernement américain. — La frégate Adams est équipée.—Bonnes nouvelles.—Désappointement. *P.* 303 à 306

CHAPITRE LV.

Affaires d'État à Astoria. — Mac Dougal demande la main d'une princesse indienne. — Il envoie une ambassade à Comcomly. — Idées matrimoniales des Chinooks. — Dot. — La mariée est amenée au Fort. — L'habile beau-père. — Arrivée de M. Hunt à Astoria.. . . . . *Page* 307 *à* 312

CHAPITRE LVI.

Voyage du Castor à New-Archangel. — Un gouverneur russe. — Marchés bachiques. —Voyage au Kamtschatka. — Pêcherie de l'île Saint-Paul. — Tempête. — M. Hunt est laissé aux îles Sandwich. — Opérations du capitaine Sowle à Canton — Retour de M. Hunt à Astoria. . . . . *Page* 313 *à* 325

CHAPITRE LVII.

Arrangements pris par les Partners. — M. Hunt repart dans l'Albatross. — Il arrive aux îles Marquesas. — Il apprend des nouvelles de la frégate anglaise la Phœbé. — Il se rend aux îles Sandwich. — Voyage de l'Alouette. — Son naufrage. — Conduite de Tamaahmaah et des insulaires envers les naufragés.. . . . . *Page* 326 *à* 336

CHAPITRE LVIII.

Arrivée de Mac Tavish à Astoria. — Conduite de ses gens. — Négociations de Mac Dougal et de Mac Tavish. — Marché conclu pour le transfert d'Astoria. — Soupçons concernant la loyauté de Mac Dougal. . . . . *Page* 337 *à* 344

CHAPITRE LIX.

Arrivée d'un vaisseau inconnu. — Agitation à Astoria. — Offre guerrière de Comcomly. — Les Anglais prennent possession de l'Établissement. — Comcomly est indigné de la conduite de son gendre. . . . . *Page* 345 *à* 352

CHAPITRE LX.

Arrivée du brick le Colporteur à Astoria. — Abandon de l'Établissement. — Départ de la plupart de ses habitants. — Histoire tragique racontée par la squaw de Pierre Dorion. Mort de Reed et de ses compagnons. — M. Astor s'efforce inutilement de renouveler son entreprise. — Conclusion. *Page* 353 *à* 368

APPENDICE. . . . . *Page* 369 *à* 373

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

17

7640 4

storia. —
prennent
digné de
545 *à* 352

de l'Éta-
tants. —
e Dorion.
s'efforce
onclusion.
553 *à* 368
569 *à* 373